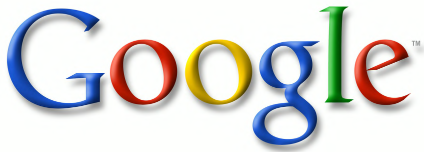






# LES ENFANS

## PEINTS PAR EUX-MÊMES.

IMPRIMERIE DE Mme DE LACOMBE,
RUE D'ENGHIEN, 12.




Désessert Éditeur. Lith. Rigo Freres r. Richer, 7.

Lith. Rigo Freres r. Richer, 7.

# LES ENFANS

## PEINTS PAR EUX-MÊMES,

### SUJETS DE COMPOSITION

DONNÉS A SES ÉLÈVES.

PAR ALEXANDRE DE SAILLET,

MAITRE DE PENSION.



PARIS.

DESESSERTS, ÉDITEUR, PASSAGE DES PANORAMAS,

GALERIE FEYDEAU, 13.

1841.



LE PETIT FILATEUR.

Desesserts Editeur

Lith. de Castille r. du Bouloi




# LA LANTERNE MAGIQUE,

## PETIT ÉPISODE SERVANT DE PRÉFACE.



DEPUIS huit jours, les vacances étaient terminées, et, les uns après les autres, les Élèves rentraient à l'Institution ; le jour arriva enfin où leur nombre se trouva complet. Je voulais signaler leur retour par une petite fête, et leur promis *la Lanterne magique*. Grande fut leur joie ; cependant quelques-uns, déjà plus raisonnables, eussent préféré peut-être un plaisir moins puéril ; de ce nombre étaient Jules Mounier, à qui la publication des *Enfans peints par eux-mêmes* doit *le Mousse*, *le Groom*, *le Petit Acteur*, *le Savoyard et le Marchand des Rues* ;

Arthur de Filières, auteur de *l'Apprenti*, du *Diable de l'Imprimerie*, du *Fils du Cultivateur*, du *Moniteur*, du *Petit Clerc*; Adolphe Lesèble qui a écrit *le Saltimbanque*, et, en général, tous les jeunes auteurs de notre livre, dont les dernières feuilles étaient alors sous presse; aucun d'eux cependant n'en témoigna sa pensée; les autres, plus jeunes, attendaient avec impatience la soirée que j'avais annoncée; elle arriva enfin. Une des classes, disposée à cet effet, devait servir de salle de théâtre, et les personnages de la lanterne magique devaient apparaître sur un drap tendu sur le mur. Les Élèves entrent dans la salle; chacun prend place au milieu du léger tumulte excité par l'attente du plaisir; enfin, les causeries écolières, les chuchotemens s'apaisent; le silence règne dans la salle; je frappe trois coups, signal convenu, toutes les lumières s'éteignent, et le *Directeur du Spectacle* commence :

« Mes petits messieurs, je vais avoir l'honneur de vous faire » voir une lanterne magique comme vous n'en avez jamais vu; » il ne s'agit point ici de monsieur le soleil, de madame la lune, » et de mesdemoiselles les étoiles; non certes, je ferai passer » devant vos yeux des personnages bien plus intéressans; et » ceux-ci je n'aurai pas besoin de vous en dire le nom, vous » les connaissez mieux que moi, car c'est à vous que je les ai » empruntés. »

Jules Mounier, *tout bas à Arthur de Filières.* — C'est alors un emprunt forcé; car il ne nous en a pas demandé la permission, à coup sûr, puisque nous ignorons même de quoi il s'agit.

Le Directeur. — Eh! d'abord, voici un personnage de votre connaissance.

Tous les Élèves. — C'est le Collégien!

Le Directeur. — Je suis bien aise que vous l'ayez reconnu; mais je crois qu'il se prépare à parler; écoutez un peu ce qu'il va vous dire.

Le Collégien. — Messieurs, nous nous connaissons très-bien; aussi m'avez-vous assez exactement dépeint. Pourtant, vous m'avez un peu ménagé; vous m'avez montré, par exemple,

beaucoup plus sensible, beaucoup plus tendre, et surtout moins distrait, moins joueur et moins paresseux que je ne le suis généralement; c'était bien naturel, et vous ne pouviez pas me maltraiter sans vous nuire à vous-mêmes. Vous m'avez dépeint plutôt comme je devrais être que comme je suis en effet. Je puise cependant une leçon dans votre partialité même, et, pour ne pas vous faire accuser d'inexactitude, je vais tâcher de ressembler au portrait que vous avez tracé de moi. Quoi qu'il en soit, j'ai obtenu la permission de vous rendre visite ce soir; j'ai voulu vous remercier et retourner au collége où l'on m'attend.

(Il disparaît).

Les Élèves. — A la bonne heure, voilà un garçon bien élevé.

Edgard Badia. — Je suis sûr qu'il doit être bon camarade.

Arthur de Filières. — Sans doute, puisqu'il fait notre éloge.

Le Directeur. — Patience!.... Voyez-vous la mer en fureur, et qui semble jouer avec ce gros vaisseau comme deux enfans avec un volant?...

Adolphe Lesèble. — Ceci s'adresse à toi, Jules.

Jules Mounier. — Je commence à prendre plaisir à cette lanterne magique-là.

Edgard Badia. — En effet, une vue de mer! Tu n'es pas neveu d'un marin pour rien.

Le Directeur. — Déjà le vaisseau est désemparé dans toute son étendue; la tempête augmente de fureur; il n'y peut plus résister, le naufrage est imminent; hélas! il sombre et disparaît dans l'abîme entr'ouvert.

Jules Mounier. — Je crois qu'il fait du style, vraiment!

Le Directeur. — Pourquoi pas; ce n'est pas difficile une description de tempête; il ne faut, pour s'en bien acquitter, qu'un peu de mémoire; on en trouve partout.

Jules Mounier. — Est-ce que cela t'amuse, toi, Adolphe, cette lanterne magique-là; elle commence à m'être fort ennuyeuse.

Adolphe Lesèble. — Tu as tes raisons pour cela.

Le Directeur. — L'équipage aura sans doute été submergé; mais non, je crois voir quelqu'un à la nage; oui, c'est bien cela

il s'avance, il grandit ; le voilà, le reconnaissez-vous à son costume ?

TOUS LES ÉLÈVES. — Le Mousse !

LE MOUSSE. — Eh bien ! oui, c'est moi ! Qu'est-ce qu'il y a là de surprenant ?... Où donc est ce malin de Jules Mounier qui se mêle de parler de la mer et de faire mon portrait ? J'ai deux mots à lui communiquer.

JULES MOUNIER. — Me voilà.

LE MOUSSE. — Où donc *que* tu as appris la mer et les manœuvres, marin d'eau douce ? Où donc *que* t'as vu des cordes à bord d'un navire ?

JULES MOUNIER. — J'ai pu me tromper sur la valeur d'un terme ; il n'y a pas grand mal à ça.

LE MOUSSE. — On se tait, quand on ne sait pas bien une chose, ou l'on s'en instruit. Et puis ce *monsieur* qui me fait trembler et pleurer et qui me donne le vertige sur les manœuvres. Le *Mousse*, vois-tu, mon jeune monsieur, *le vrai mousse*, est marin en naissant ; il aime la mer, et rien ne lui fait peur... *Pourquoi que* tu ne m'as pas fait pleurer pour avoir du sucre d'orge ou des gâteaux pendant que tu y étais ? Ça ne t'aurait pas plus coûté.

JULES MOUNIER, *d'un ton piqué*. — Parmi tous les reproches d'inexactitude que tu m'adresses, il y en a un que tu oublies. —C'est que je n'ai pas dit que tu étais d'une franchise qui frisait l'insolence et la grossièreté.

LES ELÈVES. —Bravo ! Bien répondu !

(Deux nouveaux personnages paraissent ; ils viennent chacun d'un côté différent. Celui de gauche chante) :

O Filii et Filiæ,
Rex celestis, rex gloriæ !

LES ÉLÈVES. —Oh ! l'Enfant de Chœur !

Le personnage de droite s'avance également en chantant :

Allons ! enfans de la patrie !
Le jour de gloire est arrivé !....

— Tiens! c'est le *Tapin!*

— Tiens! c'est un petit Séminariste!

— Séminariste? Du tout. Enfant de Chœur.

Le Tapin. — Eh! bien, qu'est-ce que tu dis de ton portrait?

L'Enfant de Choeur. — Et toi, que dis-tu du tien?

Le Tapin. — Mais, j'en suis assez content. C'est bien ça!

L'Enfant de Chœur. — Tu es content, parce qu'on t'a flatté. A entendre l'auteur, vous êtes tous des héros.

Le Tapin. — Tu en veux à nos jeunes auteurs, parce qu'ils t'ont représenté avec trop de vérité; et, comme tu n'es pas beau, tu n'aimes pas à te voir.

L'Enfant de Chœur. — Qu'est-ce à dire? Et Léonard Ducoudray n'est-il pas là pour prouver que nous ne sommes pas si laids que tu le prétends? Voilà un brave garçon!

Le Tapin. — Certes! c'est un caractère d'autant plus beau qu'il est plus rare parmi vous.

L'Enfant de Chœur. — Tiens! je vois ce que c'est; tu veux me vexer;.... mais moi, je te montrerai que j'ai su profiter de l'exemple de Léonard, et, pour éviter une querelle, je m'en vais.

Le Tapin. — Vous pouvez vous vanter, M. Edouard Jarry, d'avoir opéré une fameuse cure!.... car je connais le garçon, et je puis vous assurer qu'il n'est pas naturellement amateur de la paix. Quant à M. Edgard Badia, mon historien, je le remercie; et quand il voudra me venir visiter au quartier, je tiens à sa disposition mes *ra* et mes *fla* les plus soignés.

Edgard Badia. — Je prends note de la proposition, et j'en profiterai au premier jour.

Le Directeur. — Voyez ce jeune garçon, si vigoureusement développé pour son âge. La vigueur semble animer tous ses mouvemens, et la santé brille sur son visage. Son costume, le bâton ferré qu'il porte à la main, le chien de montagne couché à ses pieds et les brebis qui l'entourent, tout en lui et autour de lui annonce son état.

Estevan de Perroz. — C'est *lo Pastour*; je le reconnais bien... Et Manoël, et Andrez, que deviennent-ils?

LE PATRE. — Ils ont été bien étonnés de voir louer si vivement une conduite qui leur paraît toute simple et toute naturelle ; ils trouvent aussi que l'auteur a beaucoup exagéré les peines et les plaisirs de l'état, qui est, en général, plus ennuyeux que fatigant, plus monotone que poétique. L'amour du pays natal a souvent conduit la plume du jeune écrivain ; il s'est trop laissé aller au plaisir de parler avantageusement de son pays et de ses compatriotes. Du reste, nous lui devons la justice d'avouer qu'il a peint exactement le caractère fier, généreux, et presque indomptable des montagnards.

(Nouveaux personnages.)

PREMIER PERSONNAGE. — Je te dis que tu n'es qu'un mauvais flâneur, un paresseux ; demande plutôt à M. Jules Mounier.

DEUXIÈME PERSONNAGE. — Et toi, demande à M. Arthur de Filières ce qu'il pense de ton activité ?

ARTHUR DE FILIÈRES. — Je pense que l'Apprenti n'est généralement pas la perle des travailleurs.

JULES MOUNIER. — Je crois pourtant qu'il est encore plus laborieux que le Groom.

ARTHUR DE FILIÈRES. — Vraiment : c'est alors de si peu, que la différence est imperceptible.

L'APPRENTI. — On ne dira pas de vous, messieurs, voilà des auteurs engoués de leurs héros.

LE GROOM. — Non, certes ; car d'habitude, ces messieurs se disputent bien plutôt sur la supériorité de leurs personnages que sur leur infériorité.

JULES MOUNIER. — La vérité avant tout.

ARTHUR DE FILIÈRES. — Honni soit qui mal y pense !

LE DIRECTEUR. — Maintenant, voici une vieille et ombreuse forêt, peuplée d'arbres gigantesques, dont le feuillage offre une voûte impénétrable au soleil. Les sentiers foulés à peine s'y croisent en tout sens ; il faut bien connaître sa route pour ne pas s'y perdre ;... puis, l'hiver, la nuit tombe vite dans les forêts,.... et c'est le temps où les loups sortent de leurs repaires

pour chercher leur proie.... Malheur au bûcheron attardé!.... Et justement, voici venir deux enfans;.... ce sont de nos connaissances.... Seraient-ils égarés dans les vastes détours de la forêt?...... Non, ils s'avancent vers vous, mes petits messieurs.

Le Petit Bucheron. — Au nom de tous les bûcherons de la forêt du Morvan, je viens remercier *M. Adrien Delaunay*. Il a bien connu nos misères et nos souffrances; il a bien décrit notre caractère et nos travaux. Peut-être cependant nous a-t-il un peu flattés?

Adrien Delaunay. — Vous êtes le premier qui se plaigne de ce défaut.

Le Petit Bucheron. — Nous sommes de braves gens, c'est vrai, monsieur, et nous osons le dire; mais nous n'avons pas les belles manières, et nous ne saurions pas tenir les beaux discours que vous nous prêtez.

Adrien Delaunay. — Je le pense bien; mais, comme nous écrivions pour les enfans des villes, nous avons cru devoir traduire vos sentimens dans le langage qui leur est le plus habituel, afin de ne pas laisser dans leur esprit le souvenir d'expressions qui, excusables et naturelles chez vous, ne le seraient pas chez eux. Or, nous savons par expérience que les enfans retiennent et s'approprient bien plus aisément ce qui leur est inconnu, ou leur paraît bizarre et singulier, lors même que cela leur pourrait être nuisible, que les meilleures choses lorsqu'elles rentrent dans les habitudes ou dans les idées qu'on s'efforce de leur donner.

Le Directeur. — Comme il a l'air triste et souffrant, l'Enfant qui paraît maintenant à vos yeux.

L'Enfant Trouvé. — C'est que je suis seul sur la terre. Dieu m'a privé de mon père et de ma mère presque à l'instant de ma naissance, et la vie est une route bien triste, bien longue et bien épineuse, quand il faut la parcourir seul.

Eugène Dalloz. — Pourquoi vous décourager?

L'Enfant Trouvé. — Je sais quels sont vos sentimens à mon égard et l'intérêt que vous avez cherché à répandre sur mon

triste sort. Mais, avec la meilleure conduite et la plus belle intelligence, on ne trouve pas tous les jours un monsieur Riverd.

Eugène Dalloz. — Cela est vrai; mais, si l'on ne parvient pas à la fortune, on parvient toujours à l'aisance; on s'attire l'estime, la considération, la bienveillance des honnêtes gens; n'est-ce pas déjà quelque chose pour embellir la vie?

Le Directeur. — Le personnage qui suit n'a pas du tout l'air satisfait.

L'Élève Patissier. — Comment le serais-je en effet? L'article où il est question de moi n'est qu'un persifflage continuel. Bien que je ne sois pas un savant, croyez-vous que je ne m'en sois pas aperçu? L'importance exagérée que vous semblez attacher à mon état....

Théodore Dermont. — Mais nous attachons, mes camarades et moi, une très grande importance aux gâteaux de toute espèce.

Tous les Élèves. — Certes, et les nougats donc?... Et les babas?... Et les brioches?...

L'Élève Patissier. — Oui, je sais bien que vous êtes tous des petits friands....

Tous les Elèves. — Oh!... oh!...

L'Élève Patissier. — Mais vous n'en respectez pas plus ceux qui vous font toutes ces bonnes choses. Pourquoi ce soin excessif de décrire dans leurs plus menus détails toutes les parties de mon ajustement?

Théodore Dermont. — Pour mieux en faire ressortir la raison.

L'Élève Patissier. — Oui : et les difficultés exagérées que vous prêtez à mon état?...

Théodore Dermont. — Les choses n'ont de prix que celui qu'on y attache.

L'Élève Patissier. — Et la manière dont vous entrez en matière?

Théodore Dermont. — Il fallait bien égayer un peu le sujet.

L'Élève Patissier. — Et votre prince Menzicoff?

Théodore Dermont. — C'est de l'histoire.

L'Élève Patissier. — Est-ce de l'histoire aussi, l'accident ridi-

cule par lequel vous me faites l'honneur d'entrer en connaissance avec vous ?

THÉODORE DERMONT. — C'est encore pour égayer le récit.

L'ÉLÈVE PATISSIER. — Et l'orgueil que vous me faites montrer en parlant de mon état et de l'estime qu'en font les étrangers ? et les pompeux éloges du goût culinaire de l'Anglais, que vous me prêtez si complaisamment?

THÉODORE DERMONT. — Toujours pour égayer le sujet.

L'ÉLÈVE PATISSIER. — J'en suis très persuadé ; mais je me plains seulement que vous le fassiez à mes dépens.

THÉODORE DERMONT. — Vous n'avez pas l'esprit bien fait ; il faut savoir entendre la plaisanterie.

LE DIRECTEUR. — Écoutez le nouveau personnage qui paraît.

LE PETIT MENDIANT. — Un petit sou, monsieur, s'il vous plaît.

LES ÉLÈVES. — C'est le *Petit Mendiant!*

LE DIRECTEUR. — Pourquoi demandes-tu l'aumône, petit drôle?... Pourquoi ne vas-tu pas travailler?

LE PETIT MENDIANT. — C'est que cela m'ennuie bien de travailler... J'aime mieux courir à ma liberté dans les rues, et jouer, avec les autres enfans, les sous que j'obtiens de la faiblesse des passans.

THÉODORE BEGNAU. — Et tu n'as pas honte de parler ainsi ?... En vérité, je me repens presque d'avoir essayé d'attirer tant d'intérêt sur toi.

LE DIRECTEUR. — Vous n'avez peut-être pas assez signalé et assez blâmé la paresse et le vagabondage naturel à la plupart de ces malheureux-là... Cependant, ne vous repentez pas de votre bonté d'âme : il vaut mieux excuser dix coupables que de condamner un seul innocent.

UNE VOIX. — N'est-il pas vrai, jeune *Acrobate?*

LE PETIT SALTIMBANQUE. — A coup sûr, vous avez parlé comme un livre, et c'est sans doute d'après le principe que vous venez d'énoncer, que M. Adolphe Lesèble m'a prêté un esprit de saillie et d'à-propos que je ne me connaissais pas encore.

ADOLPHE LESÈBLE. — Trouvez-vous, du reste, que j'aie bien

vrai; et insolens, et avaricieux, avec encore d'autres bonnes qualités comme ça?....

Arthur de Filières. — Il y a de braves gens partout, et je ne doute pas que vous ne soyez du nombre des gens de la campagne, qui n'ont aucun des défauts que j'ai signalés comme leur étant les plus habituels.

Le Directeur. — Voilà de pauvres enfans, bien dignes de compassion: un Sourd-Muet et un Jeune Aveugle. Le premier, monsieur Henri Radel, vous regarde en souriant et en mettant la main sur son cœur; il veut vous dire sans doute que sa reconnaissance vous y conserve une place; l'autre va vous exprimer sa pensée qui, sans doute, sera aussi celle de son infortuné compagnon.

Le Jeune Aveugle. — On m'a lu, monsieur, l'article où vous faites si chaleureusement le tableau de notre infortune et de nos douleurs. Que ne puis-je vous voir? vous liriez sans doute dans mes regards les sentimens de gratitude que vous nous avez inspirés; mais, hélas! je suis privé de ce bonheur. Persévérez dans la route que vous avez prise; soyez toujours ce que vous avez été cette fois, l'ami de tous les êtres qui souffrent; soyez toujours le partisan du malheur: tant d'écrivains imprudens ou corrompus semblent prendre à tâche de dessécher le cœur de l'homme, de le rendre insensible aux souffrances de son frère, qu'il faut remercier et bénir celui qui sait encore trouver des paroles de consolation pour le malheureux, et un témoignage d'admiration pour les bienfaiteurs de l'humanité. Il est beau d'aimer ses semblables et de chercher à les faire aimer!

Le Directeur. — Il est bien beau aussi d'être modeste, et monsieur Henri Radel ne trouvera, j'en suis sûr, qu'un motif d'encouragement sans orgueil dans les paroles reconnaissantes de son héros. — Mais, qu'est-ce que ce petit garçon qui, vêtu d'une blouse, tient à la main une baguette avec laquelle il montre les lettres de l'alphabet tracées à la craie sur un tableau noir?... C'est le *Moniteur*.

Le Moniteur. — C'est aussi le *Petit Clerc*, car je réunis les

deux types dans ma personne. Comme *Moniteur*, je n'ai qu'une petite observation à faire : c'est qu'en vérité, je suis joueur, distrait, et peut-être aussi étourdi que tous mes camarades.

Arthur de Filières. — Vous ne devriez pas vous en vanter ; pour avoir le plaisir de dire que je me suis trompé un peu sur votre compte, vous consentez à dire du mal de vous-même. C'est ce qui s'appelle se brûler pour échauder les autres.

Le Moniteur. — Je ne me vante pas de mes défauts ; seulement, je ne crois pas pouvoir accepter des éloges que je sens ne pas mériter tout-à-fait.

Arthur de Filières. — Vous avez une conscience scrupuleuse, c'est très-bien : et comme *Petit Clerc*, quelles sont vos observations ?

Le Petit Clerc. — D'abord, un trait caractéristique que vous avez oublié : c'est que le *Petit Clerc* est dans une Étude ce qu'est le *Rapin* dans un atelier ; je veux dire le jouet, le bardeau et le domestique de ceux qui sont supposés ses camarades.

Arthur de Filières. — J'accepte votre critique ; je la reconnais juste, et je vous promets d'en faire usage dans l'occasion.

Le Directeur. — Voilà qui est répondu modestement, et comme un jeune homme sincère et bien élevé ; mais voici encore deux enfans vêtus d'un costume bien différent, et qui viennent de deux côtés opposés. Écoutez : *Allumettes chimiques allemandes ! — Hoc-to-bo ! Faites ramoner vos cheminées !*

Le Savoyard. — Pour vous avouer la chose, messieurs, je ne suis pas autant battu qu'on a pu vous le dire, et quelquefois, si je le suis, c'est de ma faute, parce que je passe ma journée à jouer au soleil, quand il y en a encore un rayon, au lieu de travailler pour gagner ma vie.

Le Petit Marchand des Rues. — Quant à moi, messieurs, je ne puis que me reconnaître dans le portrait que vous avez tracé de moi. Cependant, je ne suis pas aussi diable que j'en ai la mine, et si un jour vous avez besoin de mes services, ils vous sont tous acquis. Parlez, faites-vous servir.... *Allumettes chimiques allemandes ! Un sou le paquet, deux sous la boîte !*

Les Élèves. — Voilà tout. Quel dommage ! c'est fini.

Le Directeur de la Lanterne magique. — Pas encore, voyez plutôt..., connaissez-vous l'enfant qui se présente?

Les Élèves. — Quel est-il donc? Nous ne le connaissons pas.

Le Petit Filateur. — Je suis *le Petit Filateur* que vous avez oublié, et cependant, j'étais digne, je crois, d'entrer dans les *Enfans peints par eux-mêmes*.

Les Élèves. — Tiens, il a raison; nous l'avons oublié injustement.

Le Petit Filateur. — Toutefois, je ne m'en plains pas. Mon sort est devenu si affreux que tous les hommes d'esprit et de cœur, les représentans même de la nation, ont enfin entendu nos gémissemens, et bientôt, je l'espère, notre malheur va être adouci; alors les journaux parleront assez de moi pour me tenir lieu de votre oubli. Au revoir donc, je retourne au travail; mais nous nous retrouverons cet hiver à la Chambre des Députés; demandez alors à vos pères de vous prêter le journal; il vous tiendra lieu du numéro qui vous manque, et que j'aurais dû remplir. Au revoir!... au revoir!...

Le Directeur. — Maintenant, mes petits messieurs, voyez ce dernier personnage; il porte des aîles aux épaules, une flamme sur la tête, et des fleurs dans ses mains : c'est le *Génie de l'Enfance*. Ecoutez-le.

Le Génie de l'Enfance. — Votre œuvre est bien imparfaite, bons petits amis; elle donne lieu sans doute à bien de justes critiques; mais, au moins, elle est pure et chaste; elle n'offre partout que de bons sentimens. Vous marchiez dans une route si nouvelle, qu'il vous était impossible de ne pas errer quelquefois. Mais partout vous témoignez un bon cœur, un esprit juste et bienveillant, et, de cela, je vous loue, et crois que vous avez fait un choix utile, et donné un bon exemple à tous les enfans. Reprenez donc des forces et du courage pour continuer la carrière dans laquelle vous venez d'entrer, et que le second volume des *Enfans peints par eux-mêmes*, soit moral et pur comme le premier, et mieux écrit que le premier. Dans celui-ci, vous n'avez pensé qu'à vous; dans le second, pensez aussi à vos sœurs; elles doivent y trouver leur place, et leur présence

ne peut qu'apporter à votre travail un nouvel ornement et un nouvel attrait.

Tous les Auteurs des Enfans peints par eux-mêmes. — Bon Génie, avec votre secours et vos inspirations, nous nous sentons pleins de courage et de bonne volonté.

Le Génie de l'Enfance. — Pour obtenir mon secours, il faut le mériter. Travaillez donc !...



# LE COLLÉGIEN.

# LE COLLÉGIEN.



« Momens délicieux ! O première existence !
Qu'ils sont tristes les jours qui vous ont succédé !
Oui, je préfèrerais votre folle inconstance
A l'austère raison dont je suis obsédé. »

(FRÉVILLE, *les Enfans célèbres.*)



« Pour vous, heureux enfans, qui n'avez pas de chagrin qu'un rayon de soleil ne puisse dissiper, vous trouvez bien vite des distractions à vos regrets ; l'étude a de si merveilleux secrets pour adoucir toutes les amertumes ! Et puis cette vie nouvelle a ses charmes ; vous y formez de douces intimités, les seules vraies, les seules réelles. Parmi les compagnons de votre âge, votre cœur a bientôt fait choix d'un frère, d'un ami avec qui vous échangez vos pensées, vos sentimens d'un jour. Vous vous aidez les uns, les autres, à supporter les dégoûts de cette servitude passagère du collége que vous regretterez plus tard. Le travail en adoucit les ennuis, et les succès vous la font glorieuse.... »

(G. SAND.)



N° 1.



LE COLLÉGIEN.

Desesserts Editeur.

Lith. Rigo Frères et C.ie

N° 1.



# LE COLLÉGIEN.

## LOUIS DE F..., A SA MÈRE.



EUX mois sans te voir, bonne petite mère, et deux mois sans t'écrire!... Car tu m'avais même défendu de t'écrire... Tu étais donc bien décidément fâchée contre moi, pour me faire subir une punition comme celle-là? — Quand mon précepteur se plaignait de moi, et que tu me menaçais de me mettre au collége, cela me faisait une grande peur; ensuite, mon cousin Edouard me fit aux vacances une si belle peinture du collége, que je n'eus plus d'autre désir que d'en faire partie. Eh bien! le collége ne mérite pas d'inspirer tant de frayeur ni tant d'enthousiasme. — J'y travaille beaucoup plus que chez nous, et je m'y ennuie moins souvent; M. Hervé, notre maître d'études, prétend que c'est même à cause

de cela...... Pour moi, il me semble qu'on prend beaucoup trop de soin de ne pas nous laisser le temps de nous ennuyer....... Imagine-toi que, dès cinq heures du matin, nous nous levons au son du tambour...... Tu sais combien j'aimais le tambour! Quand la garde nationale passait, mon précepteur ne pouvait pas m'empêcher de courir à la fenêtre.... Eh bien! aujourd'hui,... je le déteste, le tambour!.... et, juge de mon amusement, ici tout se fait au son du tambour: lever, coucher, classes, études, repas.... On est très vif ici: un quart-d'heure pour le lever et la toilette, qui n'est pas toujours des plus soignées; autre quart-d'heure pour déjeuner, de même pour goûter... Tout cela se compte par quarts-d'heure.... Quant aux classes et aux études, c'est autre chose: la plus petite est d'une heure et demie... On ne nous épargne pas le temps des études... Croirais-tu que malgré cela, il m'est arrivé de n'avoir pas le temps de faire mon devoir?... Je suis sûr que tu vas penser que je flâne comme à la maison?.... Oui, un peu dans les commencemens (c'est si long deux heures d'études!) mais maintenant, je travaille bien presque tout le temps.... C'est que M. Guérard, notre professeur, est si sévère! Ne vas pas t'imaginer que je ne l'aime pas, au moins! Je l'aime beaucoup, nous l'aimons tous... — Quand je dis que nous aimons tous M. Guérard, je me trompe: les classes du collége se partagent presque toujours en deux camps opposés qui sont sans cesse en guerre. Dans le premier, se trouvent les bons élèves que les autres appellent les *capons*; dans l'autre, ceux que nous appelons les *cancres*; quand il arrive un nouveau, c'est à qui des deux partis l'aura; les travailleurs ne lui épargnent pas les bons avis; les autres ne sont pas *chiches* non plus de belles promesses, auxquelles, en cas d'inutilité, les sottises ne tardent pas à succéder; puis les menaces et les voies de fait; c'est alors qu'il faut *faire ses preuves*, c'est-à-dire, ne pas craindre de rendre un coup de poing pour une claque, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'un des deux en ait assez; alors on est *un brave* et l'on a le droit pour toujours de travailler, si l'on veut. Moi, j'ai hésité entre les travailleurs et les cancres, peut-être même aurais-je

pris parti pour ceux-ci (ce n'est pas pour me vanter que je te dis cela), si me voyant incertain, ils ne m'avaient pas insulté; tu sais que je ne suis pas très patient, je me suis fâché, et l'un d'eux m'ayant frappé, j'ai riposté; nous nous sommes *talochés* (c'est encore un mot du collége); on nous a surpris tous les deux, et nous avons attrapé chacun huit jours de retenue avec un bon *pensum*...

Au collége, il n'est jamais permis d'accuser un camarade: on s'exposerait à recevoir la *schlague* ou l'*Ave Maria*. Toute une classe se laisserait punir, plutôt que de dénoncer un coupable; cela s'appelle recevoir une *punition générale;* les cancres nous en valent comme cela de temps en temps; car outre qu'ils mettent tous leurs soins à ne rien faire, ils s'appliquent par manière de passe-temps à inventer des *farces*. — Dernièrement, par exemple, pendant une belle matinée de juin, nous étions en classe, bien attentifs et bien appliqués, tout-à-coup un bourdonnement se fait entendre, nous levons tous les yeux, c'était un hanneton qui, joyeux d'un rayon de soleil, cherchait sa liberté; M. Guérard le prend et le met dehors; mais bientôt deux, trois, quatre hannetons se mettent à voler en bourdonnant, puis vingt, puis cent, puis je ne sais plus combien..... C'était un bourdonnement à ne plus s'entendre,... et des rires étouffés,... et des chuchotemens.... Impossible de continuer la leçon..... Toute la classe reçut un *pensum général* et trois jours de *retenue*, personne ne réclama,.... personne ne dénonça le coupable que nous connaissions pourtant bien tous;... lui-même se déclara à la classe du soir, sans y avoir été excité par aucun de nous. Je dois aussi te parler de la *chiperie* et des *chipeurs;* c'est un mot inventé par ces *Messieurs* pour désigner le vol d'objets peu importans, tels que plumes, papier, billes, et même quelquefois des livres. Moi, il me semble que, peu importe la valeur de ce qu'on prend, dès qu'on s'approprie ce qui est à autrui, on vole, et le nom n'y fait rien... J'ai déjà eu des querelles à cet égard... Souvent aussi les chipeurs sont des *tricheurs*, des *chicaneurs*, comme nous disons... Il y en a un surtout qui est vraiment extraordinaire pour

son entêtement. — Dernièrement, nous jouions aux barres, je le touche, il prétend que non; au coup suivant, je le touche encore, il prétend de nouveau que non; j'étais vexé à la fin; au troisième coup, je le poussai si violemment qu'il en tomba; cette fois, il ne pouvait pas dire non; eh bien! il ne se tint pas pour battu, et prétendit que, parce qu'il était tombé, le coup était nul, car il est de règle chez nous de ne pas *toucher les morts;* je l'avais fait tomber en le poussant, il soutint qu'il avait fait un faux pas... Je ne jouerai jamais avec celui-là. — S'il est de mauvais camarades, il en est aussi de bons, avec qui c'est un plaisir d'être ami; un *interne* du collége doit toujours avoir deux amis: un, dans l'intérieur du collége, avec celui-là il est *fesant* ou *copin;* l'autre, choisi parmi les externes; il y a les externes libres et les externes des pensions qui suivent les cours du collége: c'est parmi les premiers qu'il faut choisir; ceux-là sont notre Providence; car nous sommes si bien enfermés, j'allais dire emprisonnés, si bien surveillés, qu'il serait sans eux impossible de satisfaire la plus petite fantaisie: partout des regards qui nous suivent; c'est l'*Argus,* je veux dire le censeur, qui rôde partout, le sous-censeur, les maîtres de quartier, dont je te tairai le surnom, tout le monde, jusqu'au *cerbère*, a sa police particulière à exercer sur nous. Tu comprends que le *cerbère,* c'est le portier: pas moyen de faire passer la plus petite lettre, d'introduire la plus petite contrebande; il est là, comme un douanier qui arrête tout au passage. Tu serais peut-être curieuse de savoir ce que c'est qu'un *copin?*.... C'est bien plus qu'un camarade, c'est un ami, presqu'un frère,.... avec qui on partage tout, le bon et le mauvais; on met ensemble son argent, ses billes, ses balles, ses plumes, tout est commun, les exemptions et même les *pensums* (quand on a à peu près la même écriture); c'est agréable, n'est-ce pas? Moi, j'ai un copin; c'est un petit blond de mon âge, assez triste et pas fort du tout, qui est entré au collége presque comme moi; les autres le taquinaient sans cesse; j'ai pris son parti, et j'ai déclaré que celui qui l'*ennuierait* ne serait pas mon camarade; on ne lui a plus rien dit. On lui en voulait surtout, parce que c'est

un *boursier*, et les boursiers ne sont pas aimés au collége. Il m'a témoigné tant d'amitié depuis, que je n'ai pas pu m'empêcher de l'aimer aussi;... du reste, c'est un bon élève; il n'attrape jamais de *pensums*, lui, ce qui m'est bien commode, parce que, moi, j'en ai assez souvent, et il m'en fait la moitié, quelquefois tout. Mon copin est très économe, et depuis que nous sommes ensemble, je suis plus riche qu'auparavant; nous avons déjà une masse de billes, de plumes, de copies; il est pour moi, comme toi pour papa, une petite femme de ménage. — Croirais-tu que nous avons ici des élèves qui se font une espèce de métier de protéger leurs camarades. Voici comment cela se pratique entre le *souteneur* et le *bon enfant* : — Tiens, Ernest, tu as là une belle toupie! — Oui : c'est ma mère qui me l'a envoyée ce matin. — Tu devrais bien me la donner.... — Non : j'y tiens. — Tu n'es donc plus un bon enfant? — Si, mais je veux garder ma toupie. — C'est bien! tu sais que quand on t'attaque, je te défends toujours, mais maintenant tu t'arrangeras comme tu pourras;... je t'abandonne!... Le bon enfant, effrayé de la menace, commence à capituler : — Je te la prêterai tant que tu voudras. — Je ne puis pas venir à chaque instant te l'emprunter.—Eh! bien! je te la donne; mais tu me soutiendras toujours, n'est-ce pas? — Voilà le marché conclu; le bon enfant s'en va les mains vides; et fier, d'une protection qu'il croit assurée, il ne manque pas aussitôt de taquiner un de ses camarades qui le. corrige avant qu'il ait pu avertir son protecteur, qui souvent ne prend son parti contre les autres que pour rire, et en se moquant de la bêtise de son protégé. — C'est encore le *bon enfant* que l'on met en avant quand on veut faire quelque bonne farce impunément; on le flatte, on lui répète qu'il n'est pas un capon, qu'il est un *bon enfant*, et le sot se fait punir pour tous les autres qui se moquent ensuite de lui. Il y a aussi une autre espèce d'élèves, appelés les *chiens*, à cause de leur avarice et de leur égoïsme; à ceux-là il ne faut jamais rien demander, au risque d'attraper une réponse telle que celle-ci : — Tiens, ce n'est pas pour les autres que j'ai acheté un canif, moi! —

Que chacun se serve de ses affaires! — Je ne demande rien aux autres, moi! — et tout cela dit sur le ton d'un chien qui dispute un os à un autre chien. Je ne t'ai pas encore parlé de l'*infirmerie*, qui joue un si grand rôle au collége. L'infirmerie! c'est là que tendent tous les vœux, tous les efforts des cancres; c'est leur espoir le plus doux! Aller à l'infirmerie, c'est aller en paradis. Là, en effet, on passe la journée entière sans rien faire; bonheur suprême! on se lève deux ou trois heures plus tard que les autres; on se couche plus tôt; on a le lait sucré le matin, du vin pur quelquefois, une nourriture plus délicate. Le jour où, après mille tentatives inutiles, le cancre entre à l'infirmerie, ce jour là est son jour de triomphe. *Il n'a plus rien à demander aux dieux!* Il traverse fièrement les rangs de ses camarades les *cancres*, qui lui jettent un regard envieux; il est beau, il est grand, il est presque roi, il va à l'infirmerie!

Cependant quand l'infirmier sait son état, tout n'est pas roses pour les faux malades. Je vais te raconter une petite histoire qui te le prouvera.

Un de nos camarades, dont je te tairai le nom par égard pour lui (je l'appellerai Jules), après avoir eu cent fois mal au cœur inutilement, après avoir feint des coliques, des maux de tête affreux, eut enfin le bonheur de se donner une véritable indigestion, un jour de sortie où son père donnait un grand dîner. L'indigestion ne fit son effet que dans la nuit; il réveille tout le monde; le voilà vraiment malade; on le mène à l'infirmerie, il est au comble de ses vœux! on le soigne deux ou trois jours; mais les maux de cœur ne cessent pas; il souffre toujours, à ce qu'il dit du moins. L'infirmier, *vieux renard*, qui connaissait fort bien messieurs les *cancres*, ne fait semblant de rien, il le plaint, lui ordonne le lit, l'abreuve de tilleul, de bouillon de veau, va même jusqu'au clystère tous les matins et tous les soirs : Jules endure tout avec une résignation philosophique; il compte sur sa convalescence, où viendront le lait sucré, le vin pur, les bons morceaux; mais rien : l'infirmier s'apitoie de plus en plus sur la maladie du pauvre garçon; celui-ci finit par avouer tout

doucement qu'il se trouve mieux, qu'il se sent quelqu'appétit, qu'il mangerait volontiers un peu.... L'infirmier lui affirme qu'il se trompe, que c'est un appétit factice causé par la fièvre; et il redouble ses condoléances. Deux jours se passent, Jules prétend qu'il est beaucoup mieux, qu'il a faim. L'infirmier s'obstine à lui dire qu'il se trompe, qu'il se croirait coupable de lui donner à manger, que ce serait très dangereux; et tilleul, bouillon de veau, clystères, vont leur train de plus belle.... Jules n'en peut plus; il ne sait comment se tirer d'embarras; il enrage, et jure enfin à l'infirmier qu'il est très bien portant, qu'il est exténué de jeûne, et il lui demande enfin, s'il a l'intention de le faire mourir de faim?... Non, lui répond le vieux renard, et s'il est vrai que vous soyez aussi bien portant que vous le prétendez, je vous permets de descendre à la classe et au réfectoire. Jules vit bien qu'il était pris; il ne se le fit pas répéter; en deux bonds, il fut au réfectoire, où il se précipita sur le premier morceau de pain venu, qui lui sembla un déjeuner succulent: il était pâle et défait à faire pitié! lit, tilleul, bouillon de veau, clystères, avaient duré huit jours : juge un peu de son état! Depuis ce temps, Jules n'a jamais été malade: c'est l'infirmier lui-même qui nous a conté l'histoire devant Jules, aux dépens de qui nous avons bien ri, comme tu peux croire; l'infirmerie a été vide pendant plus d'un mois.

Mais c'est surtout un jour de sortie générale, qu'il est curieux d'examiner l'intérieur d'un collége. Dès le matin, il a pris une tournure particulière : chacun s'arrange suivant qu'il doit sortir ou rester; les *freluquets* (ce sont nos fashionables) ont, dès la veille, fait acheter, par un externe libre, deux sous de pommade à la moëlle de bœuf, et les sous-pieds qui doivent cacher tant bien que mal les bas bleus et les gros souliers; celui-ci se fait un faux-col de papier pour mettre dans sa cravate; celui-là cherche vainement depuis une heure à faire friser ses cheveux raides ou trop courts; tandis qu'un autre s'efforce de faire reluire son soulier en le frottant obstinément sur son mollet, ou bien entr'ouvre son raide uniforme et s'évertue à lui donner une tournure d'habit, en laissant voir sa chemise assez mal

plissée. Les figures sont joyeuses, ennuyées ou tristes : joyeuses chez ceux qui doivent sortir tout-à-l'heure ; ennuyées chez ceux qui, sans être en retenue, ne peuvent sortir parce que les pauvres garçons n'ont pas de parens dans la ville ; ceux-là me font toujours de la peine ; tristes chez ceux qui sont aux arrêts. Quand *Cerbère* paraît sur la porte de la cour pour appeler un nom, tous les yeux se tournent vers lui ; ce n'est plus Cerbère : c'est Jean, mon bon Jean, tu ne me feras pas attendre, hein ? tu seras bien gentil. — Et Jean fait l'important : c'est son jour de revanche ; il est très nécessaire de n'être pas mal avec Jean un jour de sortie, il peut faire attendre, et c'est même sitôt fait de dire : « Bien fâché, madame, le pauvre petit est en retenue », et de changer ainsi en tristesse la joie d'un pauvre collégien qui attend sa mère : ces choses-là se sont vues. Jean en est quitte pour mettre sa vengeance sur le compte de son zèle : il s'est trompé, c'est une erreur, voilà tout.

Pour moi, petite mère, qui t'attends depuis deux mois, mon cœur palpite bien fort quand Cerbère paraît ; je m'imagine toujours que tu m'as pardonné mes torts, et que c'est mon nom que je vais entendre. Mais non ! et voilà déjà quatre fois que je pleure quand vient le soir, parce que voilà quatre jours de sortie qui se passent sans que je t'aie embrassée ; oh ! je donnerais tout ce que j'ai pour te voir seulement passer dans la rue. Dis-le moi, petite mère, n'est-ce pas que dimanche prochain je pourrai t'embrasser ! Oh ! ce jour-là quel bonheur ! mon Dieu ! il me semble que je ne pourrai plus te quitter d'un pas ; j'en tremble de joie rien que d'y penser. Viens ! viens ! petite mère, n'est-ce pas que tu ne voudrais pas faire mourir d'inquiétude et d'ennui un enfant qui t'aime tant et que tu aimes bien aussi, j'en suis sûr.

Ton fils,

**LOUIS DE F.,**
Elève du collége royal de Saint-Louis.

# LE MOUSSE.

# LE MOUSSE.



« O mer ! terrible mer ! quel homme à ton aspect
Ne se sent pas saisi de crainte et de respect.
De quelle impression tu frappas mon enfance,
Mais alors je ne vis que ton espace immense.
Combien l'homme et ses arts t'agrandissent encor.
Là le génie humain prit son premier essor.
Tous ces nombreux vaisseaux, répandus sur tes ondes,
Sont le nœud des États, les courriers des deux mondes. »

(Delille.)



N° 2.



LE MOUSSE.

Desessarts Editeur

Lith. Rigo Frères et Cie

Desessarts Editeur

Lith. Rigo Frères et C.ie



# LE MOUSSE.



La mer! Oh! qui ne désire pas voir la mer? Moi, je l'ai vue! L'année dernière, aux vacances, mon père m'a conduit à Marseille, et il m'a fallu pour cela faire un grand voyage, puisqu'avant d'entrer en pension je demeurais à Auteuil, où je suis né. C'est à une aventure bien surprenante qui nous y est arrivée, et que je raconterai tout-à-l'heure, que je dois de pouvoir parler un peu en détail de la mer à mes camarades; s'il fallait décrire l'impression produite sur moi par la vue de ce grand port tout rempli de vaisseaux, le bruit de la mer et le mouvement du rivage, je serais entraîné trop loin; d'ailleurs toute mon attention se fixa bientôt sur un superbe vaisseau qui semblait faire ses préparatifs de départ; je n'entendais plus rien, je ne voyais plus rien que le vaisseau..... Je me transportais en idée au milieu

et tout est dit ; mais quand le navire est sans voiles et sans mâts, que le bras fatigué refuse le travail, que le gouvernail est perdu ; oh ! c'est alors que le mousse souffre, pleure et gémit ; il appelle sa mère qui ne l'entend pas ; sa bonne mère qu'il aurait voulu revoir et embrasser encore... Si jeune, mon Dieu ! mourir ! N'est-ce pas que c'est affreux ?... Le bon contre-maître s'arrêta pensif et sérieux ; sa figure avait pris un air de tristesse qui me faisait peine ; moi, saisi d'étonnement et le cœur tout rempli d'émotion, j'écoutais encore quand il avait cessé de parler ; mon père, lui-même, attendait en silence que le marin reprît son discours. — Ne vous étonnez pas, mon jeune ami, ajouta-t-il bientôt, de l'entraînement avec lequel je viens de parler, je ne puis, sans être ému, me rappeler les premières années de ma carrière maritime. Oh ! que de fois, pendant ces longues années, j'ai soupiré après le retour et regretté le toit paternel ! Et combien mes remords m'ont puni de mes fautes ! Car j'en ai de graves à me reprocher, et quoique je les aie bien expiées par de rudes épreuves, leur souvenir m'est encore bien amer. Ecoutez, car ma confession doit être pour la jeunesse un exemple bien frappant des malheurs qu'entraîne après lui un caractère indocile et opiniâtre :

Je suis né à Auteuil, près Paris, en 1796 ; la France était alors sous le régime républicain. — Je suis heureux, dit mon père, de me trouver avec un compatriote ; je suis né également à Auteuil, mais quelques années plus tard, en 1802, sous le consulat de Bonaparte. — En 1808, reprend le marin, le consul Bonaparte avait depuis quatre ans fait place à l'empereur Napoléon... J'avais douze ans, et je n'annonçais pas d'heureuses dispositions ; mon caractère était difficile, plein d'indépendance et d'orgueil ; depuis plusieurs années, j'allais en classe, et je l'avoue à ma honte à peine savais-je lire ; mais, en revanche, il n'y avait pas un garçon de mon âge qui connût mieux que moi, pour les avoir battus cent fois, les taillis du bois de Boulogne ; aucun n'eût su, comme moi, découvrir un nid et l'atteindre au sommet de l'arbre le plus élevé. J'excellais dans les exercices du corps, et parmi tous les garnemens du pays, je jouissais de la plus su-

perbe réputation de talocheur ; je commandais toutes leurs parties, j'étais leur chef. Tous les jours, c'étaient des tours et des farces nouvelles ; nous étions la terreur des paisibles habitans d'Auteuil; vous voyez que je ne m'épargne pas, et que j'avoue mes fautes sans chercher à les atténuer. Tous les jours, mon père recevait contre moi des plaintes amères; il m'en faisait les reproches les plus justes; mais ni la sévérité de ses remontrances, ni la touchante tendresse de ses exhortations ne pouvaient adoucir ma sauvage indocilité; je courais à ma perte.

Un jour je me rendis coupable d'une faute si grave, que mon père, poussé à bout, me déclara que, malgré sa tendresse pour moi, dès le lendemain il me conduirait à un lycée de Paris, où il ne me viendrait voir que quand mes chefs lui assureraient que mon caractère serait entièrement changé. Je compris qu'une fois au lycée, je serais soumis à la rigoureuse exécution d'un règlement sévère; que là, cent volontés pèseraient sur la mienne; il me sembla que j'allais devenir esclave, tout mon orgueil se révolta : non! m'écriai-je, plutôt cent fois gagner ma vie par un pénible travail! Mais que faire?... Je ne savais rien;... je ne pouvais rien... Oh! je pleurai de rage de mon impuissance, il fallait donc céder!... J'avais entendu parler d'enfans qui servaient dans la marine; eh! bien, je suis fort et agile, je ne crains aucun danger; je serai mousse! me dis-je. —Fatale pensée! funeste résolution! que vous m'avez coûté de larmes! Je saisis la première occasion... Avec un léger paquet de mes hardes, sans regarder derrière moi, comme un coupable qui a peur, comme un voleur qui se cache en fuyant, je quittai la maison paternelle!.....

Ici, je ne pus m'empêcher de m'écrier, en me jetant au cou de mon père: — Quoi! c'est ainsi que vous avez fui votre père! — J'étais dans un trouble inexprimable et tout rempli de surprise, d'effroi et d'indignation..... Sans me rendre compte du sentiment que j'éprouvais, je m'éloignais instinctivement de cet homme; la confiance qu'il m'avait d'abord inspiré, fit place à une véritable répugnance; je dirais presque à du dégoût : « Qu'attendre de bon, m'écriai-je en moi-même, d'un homme

» qui, étant enfant, a eu le cœur assez dur, assez ingrat, l'es-
» prit assez perverti, pour quitter clandestinement un bon
» père, et cela pendant son sommeil, sans que l'image de la
» douleur qui l'attendait à son réveil, ait pu le faire hésiter, ni
» revenir sur ses pas! » — Mon père me regardait en souriant, et, me serrant entre ses bras, il m'embrassait sur le front, comme quand il est bien content de moi.

Le vieux marin, comprenant à mon visage ce qui se passait dans mon âme, reprit aussitôt avec un sourire amer. — Épargnez-moi votre mépris, jeune homme, hélas! je ne devais plus le revoir ce bon père, ni mon jeune frère non plus. — Vous aviez un frère? dit alors mon père en l'interrompant. — Oui. un jeune enfant de six ans, plein de douceur et de gentillesse, aussi docile que je l'étais peu... Que je l'aimais pourtant et que je l'ai bien embrassé avant de partir, ce pauvre Henri! — Il s'appelait Henri?..... (C'est mon père qui parle). — Oui : ce récit semble vous intéresser?... — Oh! bien plus vivement que vous ne pouvez l'imaginer...... Il s'appelait Henri Mounier, n'est-ce pas? — Oui : d'où savez-vous?...... — C'est que je l'ai connu cet Henri Mounier. — Vous avez connu mon frère! Vit-il encore? dit le vieux marin, en pâlissant dans l'attente de la réponse. — Oui : il vit. — Dieu soit loué! — Il m'a souvent entretenu de son frère Georges qui est parti comme vous venez de me le dire, emportant avec lui le portrait de sa mère. — Oui! oui! le voilà! (Et le contre-maître ému, tremblant, couvrait un portrait de femme de ses baisers et de ses larmes.) Continuez, dit-il, d'une voix entrecoupée à mon père, parlez-moi de mon frère, de mon cher Henri! — Eh! bien, Henri Mounier s'est marié; il est depuis douze ans père d'un bon garçon qui ne comprend pas, lui, qu'on puisse quitter son père : Henri Mounier a conduit cette année son fils à Marseille, et il présente Jules Mounier à son oncle. — En disant ces paroles, mon père me poussait entre les bras de son frère Georges (car c'était lui), qui, tremblant et les larmes aux yeux, s'écriait : — Mon frère! mon neveu! j'aurais retrouvé mon frère! oui; je te re-

connais bien maintenant, Henri, voilà bien tes grands yeux bleus si remplis de bonté, et la cicatrice de la blessure que te fit un jour, près de l'œil, un de nos mauvais garnemens que je rossai comme il faut; oui, c'est toi! Mon Dieu! je vous remercie de m'avoir rendu mon frère! Et Georges pleurait en nous embrassant tous deux. Un sourire de bonheur se mêlait à ses larmes; il nous prenait les mains, à mon père et à moi, et nous répétait sans cesse nos noms avec des exclamations de joie. Tout-à-coup il s'arrête, et, avec un visage altéré, un regard pénétré d'inquiétude, d'une voix basse et tremblante: Et..... mon.... père?..... dit-il; son frère baissa silencieusement la tête, et lui prenant la main, d'un geste plein de tendresse, il le regarda avec des yeux mouillés de larmes.... Perdu!..... Perdu! pour toujours! s'écria Georges; je ne le verrai plus; je ne pourrai pas entendre mon pardon de sa bouche, ni recevoir sa bénédiction! Voilà donc le châtiment terrible qui m'était réservé!.... — Et sa poitrine se gonflait de sanglots étouffés; ses larmes recommencèrent à couler en abondance; mais, cette fois, aucun sourire ne les éclairait. Après avoir laissé un libre cours à sa douleur, mon père pria son frère Georges de continuer son récit, et mon oncle reprit en ces termes:

— Après mille peines, j'arrivai au Hâvre; et là, je me présentai au capitaine de *la Badine*, frégate armée en guerre, sur le point de partir en course. Alors l'empereur Napoléon faisait une guerre acharnée aux Anglais, et les lettres de marque ne manquaient pas à ceux qui en voulaient. J'avais entendu citer souvent les noms des braves marins qui, dans cette guerre de piraterie, avaient acquis avec de grandes richesses une grande célébrité; je me demandais présomptueusement pourquoi je ne ferais pas comme eux; je bâtissais déjà des châteaux en Espagne sur les brillantes aventures qui devaient certainement m'arriver, et ce fut la tête pleine de mille superbes projets, qui ne devaient pas tarder à faire place à la triste réalité, que j'arrivai devant le commandant de *la Badine*. Il m'examina attentivement, me trouva l'air fort et hardi, et m'inscrivit

sur le registre des mousses de son bord. — Me voilà *mousse*. Le vent favorable caresse nos voiles, nous levons l'ancre et nous partons. La ville, le port, les côtes diminuent insensiblement à mes yeux, s'effacent, et bientôt nous n'apercevons plus à leur place qu'un horizon bleuâtre. Je contemplais avec admiration ce spectacle si nouveau pour moi. Je ne demeurai pas long-temps dans mon extase, une voix brutale m'en arracha bientôt. — Allons, *moussaille*, va chercher mon couteau à la barre de perroquet. — C'était un gabier qui m'apostrophait ainsi. Je ne savais ce qu'il voulait dire, ni ce que c'était que la barre de perroquet. Comme je demeurais immobile, un juron énergique, suivi d'une rude bourrade, m'apprit au moins que je ne devais pas rester en place. Je vais donc..... Je demande.... J'interroge..., et me voilà pour la première fois grimpant aux échelles de cordes, au risque de tomber vingt fois. Je trouvai cette gymnastique là un peu plus difficile et plus dangereuse que celle que j'avais pratiquée jusqu'alors. Souvent j'étais saisi de vertiges en voyant houler la grande mer à cent pieds sous moi ; et me sentant rudement bercé par le vent. J'avais des éblouissemens, des maux de cœur, je fermais alors les yeux, et je serrais de toutes mes forces les cordes dans mes mains. Enfin, j'ai rempli ma corvée, et me voilà redescendu, horriblement fatigué et trempé de sueur. Après celle-là, ce fut une autre, et je passai ainsi mon temps au service des gabiers. Voilà où m'avait conduit mon sot orgueil : je n'avais pas voulu être écolier et j'étais domestique à neuf francs par mois ! et jamais domestique dans nos villes ne souffrirait des ordres donnés avec autant de brutalité que ceux que nous recevions à chaque instant des derniers matelots. Oh ! je souffris cruellement ! mais la révolte eût été inutile, et la vue de la barre du cabestan de misaine, où je fus fouetté une fois, m'en ôta la pensée. Toutefois, je n'étais pas au bout de mes peines. Nous naviguions depuis huit jours, quand tout-à-coup le vent changea, et la mer commença à houler plus rudement que je ne l'avais encore entendu : déjà les vagues déferlaient, et, s'enflant d'instans en instans, elles devenaient phosphorescentes et se couvraient d'une blanche

écume. Notre capitaine, *vieux loup de mer*, qui sentait de loin la tempête, nous fit tenir prêts à la recevoir ; elle dura la nuit entière, longue nuit, toute remplie de terreurs. Nos forces étaient épuisées, quand les premiers rayons du jour vinrent éclairer notre désastre : les mâts brisés, les voiles en pièces, toute la manœuvre perdue, et, pour surcroît de misères, une voie d'eau dans la cale, telle était notre situation. Il fallut, sans avoir pris de repos, nous remettre à l'ouvrage. Nous espérions gagner le port le plus voisin, quand une frégate anglaise se montra derrière nous. Dans l'état où nous étions, nous ne pouvions pas même espérer de lui échapper par la fuite ; il fallait ou nous rendre, ou combattre. Notre capitaine n'hésita pas : nous laissâmes arriver à nous la frégate anglaise en faisant nos préparatifs de combat. Une heure s'était à peine écoulée, que le canon grondait sur les deux navires. Le mousse ne prend pas part au combat, mais il n'en court pas moins de danger ; c'est lui qui va chercher les gargousses des canons, et qui les porte de la Sainte-Barbe à la batterie. Il traverse ainsi à découvert le vaisseau dans toute sa longueur, exposé au feu de l'ennemi : je tremblais, je l'avoue ; si j'avais pu m'absenter sans qu'on le remarquât, peut-être l'eussé-je fait ; je craignis de passer pour un lâche, l'amour-propre me retint. Une balle qui me frappa à l'épaule, m'empêcha, en m'ôtant le sentiment, de voir la fin du combat. Quand je revins à moi, je me trouvai dans la cabine du capitaine ennemi, où l'on m'avait donné les premiers soins ; nous étions prisonniers, et j'appris que nous faisions voile pour Plymouth. Quand je fus à peu près rétabli, le capitaine anglais m'offrit de me prendre à son service ; je n'aimais pas les Anglais, je refusai, et demandai à rejoindre mes compagnons de captivité. On me fit donc passer sur le ponton où ils étaient prisonniers. C'est une chose horrible qu'un ponton !... On nous y entassait pêle-mêle dans un espace étroit, infect, sans air et sans lumière ; nous n'étions pas mieux traités sous le rapport de la nourriture. Aussi c'était plaisir d'entendre les malédictions que nous prodiguions à l'Angleterre, et les projets de fuite sans cesse déjoués et sans cesse renaissans que nous formions. J'avais vu, non loin de nous,

une barque qu'un pêcheur anglais venait amarrer tous les soirs · pendant une nuit bien sombre, par une ouverture que nous étions parvenus à pratiquer dans les flancs du vieux ponton, je me jetai à la mer ayant entre les dents une corde dont mes compagnons tenaient l'autre bout, et j'atteignis la barque à la nage; j'y attachai la corde, et, par une secousse répétée trois fois, ainsi qu'il avait été convenu entre nous, je leur fis comprendre qu'ils n'avaient plus qu'à tirer à eux; la barque file tranquillement sur l'eau, la voilà contre le ponton; le capitaine d'abord, puis le lieutenant, descendirent les premiers; mais bientôt la barque est pleine, il faut nous hâter de dire un cruel adieu à nos pauvres amis que nous avons la douleur de laisser prisonniers. Protégés par la nuit et par un brouillard épais, nous filons au large, la rame glisse en silence, nous voilà hors de vue, mais nous ne sommes pas encore sauvés. Dans une barque fragile, sur une mer sillonnée par les vaisseaux anglais qui pouvaient nous reprendre; sans instrumens, sans provisions, sans armes, que de dangers nous avions encore à courir avant de revoir notre chère patrie! Le ciel, qui seconde souvent le courage, vint à notre secours; le deuxième jour de notre périlleux voyage, nous rencontrâmes le brick français l'*Adonis*, qui nous prit à son bord. Ma conduite, dans cette occasion, me valut des éloges et le rang de novice, bien que je n'en eusse pas encore l'âge. C'est ainsi que finirent mes épreuves de *mousse* à bord de la *Badine*.

Mon oncle termina ici la première partie de son histoire. Je dois vous ajouter qu'il demanda un congé illimité pour revenir dans sa famille. Il demeure depuis ce temps avec nous; et, dans les longues soirées d'hiver, il se plaît à me répéter son histoire que j'écoute toujours avec plaisir; aussi, je la sais presque par cœur, et, à force de l'avoir entendue, je la raconte maintenant, je crois, aussi bien que lui.

JULES MOUNIER.

[illegible]

Imp. Rigo Frères et Cie



# L'ENFANT DE TROUPE.



OMME tous depuis huit jours nous rivalisions de zèle et d'application ! C'était plaisir de nous voir si attentifs, si studieux ! Toute la pension était dans une attente inexprimable ; jamais impatience plus grande n'avait agité nos jeunes têtes ; et vous comprendrez facilement ce redoublement de zèle et de travail, quand vous saurez quel puissant aiguillon stimulait ainsi notre ardeur : or, voici de quoi il s'agissait.

Alfred, fils du capitaine G..., un des meilleurs élèves de l'institution, également chéri de nous tous et des maîtres, venait de recevoir la nouvelle que le régiment de son père, débarqué d'Afrique où il avait séjourné dix-huit mois, arrivait le jeudi

5 mars, à Courbevoie, pour y rester en garnison. Alfred, qui n'avait pas vu son père depuis bientôt deux ans, et que cette nouvelle comblait de joie, était accouru aussitôt en faire part à M. de S...., et lui avait demandé la permission de faire jouir ses amis du plaisir d'aller voir défiler le régiment. M. de S...., qui ne laisse échapper aucune occasion de nous être agréable, quand elle peut se concilier avec nos devoirs, se prêta de bonne grâce à la demande d'Alfred, et promit même de nous accompagner; mais à une condition..... C'était de n'emmener que ceux qui, par leur travail et leur bonne conduite, se seraient rendus dignes de cette faveur. Alfred nous ayant fait connaître cette décision, chacun voulait participer à cette partie de plaisir, et le désirait trop vivement pour ne pas redoubler d'application, afin d'y être admis. Maintenant vous savez d'où nous venait ce redoublement de zèle et de travail.

Enfin arriva le bienheureux jour que nous attendions avec tant d'impatience. La joie, la gaîté nous transportaient; le moindre retard nous paraissait un siècle. Pendant la route, ce ne furent que descriptions multipliées à l'infini, où chacun évoquait ses souvenirs; que châteaux en Espagne plus bizarres les uns que les autres : — Moi, disait l'un, je veux être soldat; c'est si beau d'avoir comme mon oncle un bel habit tout brodé d'or, avec de belles épaulettes en or aussi! — Oh! moi, j'aime mieux être tambour, disait Jules, les tambours marchent toujours les premiers, et puis il peuvent s'amuser toute la journée avec leur belle caisse en cuivre. Je serais bien content si maman voulait que je fusse comme eux. Et puis, ajoutait un autre, c'est si agréable de marcher au son de la musique; tout le monde accourt pour vous regarder passer.

Arrivés à Courbevoie, Alfred nous présenta à son père qui, chargé de l'équipement, avait devancé de quelques jours le régiment. M. G.... nous reçut avec une bienveillante cordialité; Alfred lui exposa alors le motif de notre subite irruption. — Nous comptons sur toi, mon bon père, lui dit-il, pour nous accompagner; il faut que tu sois notre Cicérone. Et j'accepte avec d'autant plus de plaisir, ajouta M. G...., en se tournant

vers nous, que c'est pour moi une véritable satisfaction de me trouver au milieu des amis de mon fils. Je me mets entièrement à votre disposition, et, si vous le voulez bien, nous allons partir de suite, car le régiment ne peut tarder à arriver ; déjà les fourriers de l'avant-garde sont allés à sa rencontre.

A peine étions-nous sur la place, que se firent entendre les roulemens des tambours. Oh! quelle belle journée c'était! L'air était calme, le soleil dorait le ciel de ses magnifiques rayons, que les baïonnettes réflétaient dans le lointain en milliers d'étincelles; puis l'émotion qu'excitaient en nous les roulemens guerriers des tambours était si grande! Oh! c'était à nous faire bondir de joie, tant nous étions heureux!

— Quel beau soldat! dit Jules; quelles belles moustaches! comme il est grand! c'est au moins le colonel, n'est-ce pas Alfred? On ne voit pas son habit, tant il est brodé d'or et d'argent; je voudrais bien être comme lui.....

— Et puis quelle belle canne! ajouta Félix; je dirai à papa de m'en donner une comme çà pour mes étrennes; on a l'air d'un homme au moins avec celle-là.

— Vous vous trompez, mes amis, nous dit en souriant M. G..... Ce brillant militaire, tout chamarré d'or et de galons que vous prenez pour le colonel, n'est que le ***tambour-major***, et la distance est grande de l'un à l'autre : les soldats, par dérision, l'appellent aussi le ***maréchal de France;*** car rien n'échappe à leur sagacité, et, dans leur langage pittoresque, chacun est individualisé ; c'est-à-dire reçoit une épithète, un surnom, si vous aimez mieux, qui représente les tics ou les travers de sa nature.

— Oh! les tambours! les tambours! s'écria Edouard en sautant de joie, comme ils vont bien ensemble! On dirait qu'il n'y en a qu'un seul; mon Dieu, est-ce beau! Oh! regarde donc, Alphonse...., en voilà un, tiens deux....; mais ils ne sont pas plus grands que nous; sont-ils heureux d'avoir une belle caisse en cuivre! C'est çà un vrai tambour au moins, et non pas comme celui dont mon parrain m'a fait cadeau l'autre jour, qui n'est qu'en bois avec des cercles de papier doré. Oh! moi qui trou-

leurs pères; vous concevez facilement d'où leur vient le nom d'enfant de troupe. L'état, dès leur naissance, les adopte, les nourrit, les loge, les habille; mais, en compensation, ils lui consacrent aussi quinze ou vingt années de leur existence, souvent même elle s'y consume tout entière. Jusqu'à l'âge de sept ans, ils restent avec leurs parens; parvenus là, on en forme une compagnie soumise à la surveillance d'un sous-lieutenant; ils prennent leurs repas ensemble et vont aux écoles du régiment; à douze ans, les uns deviennent tambours, les autres fifres, selon leurs dispositions; dix-huit ans est l'époque fixée pour leur engagement. Ils reçoivent en même temps la solde qui jusqu'alors avait été déposée à la masse pour subvenir à leurs besoins. Ceux, alors, qui ayant profité de l'instruction qu'ils ont été à même d'acquérir, se sont distingués par leur bonne conduite, deviennent bientôt sous-officiers; les autres restent musiciens ou tambours comme bon leur semble. Ainsi se passe leur vie; car il est rare qu'après leur temps de service, les enfans de troupe ne reprennent pas un autre engagement.

Je vous ai promis, nous dit M. G..., qui était déjà pour nous comme une vieille connaissance, l'histoire de *Victor*, le tapin que vous avez remarqué. J'espère que M. de S...... ne refusera pas de dîner avec moi, et permettra à mon fils de vous avoir pour convives aujourd'hui. Un de mes vieux frères d'armes complétera notre réunion. Les histoires viendront au dessert. — Il n'était guère possible de refuser une invitation si pressante et si délicate.

Notre dîner fut bien gai, bien joyeux; après qu'il fut terminé, M. G.... nous tint promesse.

— Pour vous, mes amis, nous dit-il, qui choyés et doucement bercés par les caresses maternelles, n'avez ressenti aucune des privations de l'enfance; pour vous, dont les plaintes ont été aussitôt apaisées par les baisers de votre bonne mère, la vie a été douce et joyeuse; vous ignorez les dures privations et les douleurs qui chaque jour abreuvent le pauvre orphelin dans sa chétive existence. Oh! aimez-là donc de toutes les forces de votre âme, cette bonne mère que Dieu vous a donnée!

rendez-lui en amour et en attentions les veilles et les soins que votre enfance lui a coûtés; car votre amour, tant grand soit-il, n'acquittera jamais la dette que votre enfance a contractée envers elle.

A peine débarqué sur la terre d'Afrique, en 1830, une balle enleva le père du pauvre Victor, qui avait alors à peine deux ans; huit jours ne s'étaient pas écoulés, qu'un matin il se trouva seul sur terre; sa mère, brave et intrépide cantinière, que tout le bataillon connaissait et aimait, tomba frappée à mort dans un combat, alors qu'elle aidait de ses secours les braves qui combattaient autour d'elle.

Lafeuillade, un des amis de son père, vieux débris des armées de l'empire, dont le bon cœur égalait au moins la bravoure, adopta le pauvre enfant, trop jeune encore pour connaître la perte irréparable qu'il venait de faire. A partir de ce jour, toute l'affection du vieux grognard se concentra sur son fils d'adoption; c'était plaisir que de voir le vieux soldat, dans les momens de loisir que lui laissait son service, se faire tout jeune pour amuser l'enfant qu'il tenait sur ses genoux, et se plier à ses moindres caprices. L'enfance suit rapidement les premières impulsions qu'elle reçoit. L'uniforme, les armes frappèrent les premiers regards de l'orphelin, et ce furent là ses premiers jouets; affublé d'une giberne et d'un sabre qui, trop long pour sa taille, traînait à terre, le manche à balai du corps-de-garde en guise de fusil, la tête haute, cambrant fièrement sa taille, il marchait au pas et s'efforçait d'imiter les évolutions des soldats. Le fusil fut bientôt abandonné pour le tambour dont les *ra* et les *fla*, si attrayans, se gravèrent facilement dans sa tête; et un beau matin le tambour-major l'admit comme *tapin* parmi ses adeptes. Ce jour-là fut bien le plus beau de sa triste vie; car tant de joie, tant de bonheur, rayonnaient sur sa figure, lorsqu'il lui fut permis de prendre rang parmi les tambours du régiment! L'amitié, qui le lie à son vieux père d'adoption, ne s'est pas ralentie un instant; et c'est à force de soins et d'affection qu'il s'efforce de reconnaître l'amour du vieux Lafeuillade.

Puisque nous voilà sur ce chapitre, ajouta l'ami de M. G..., le capitaine D..., je vais à mon tour, messieurs, si vous voulez bien le permettre, vous entretenir quelques instans de braves et bons petits enfans aussi.

« Il n'est pas un de vous, Messieurs, qui n'ait entendu répéter le nom de Napoléon, de ce jeune homme, qui, par la seule force de son génie, éleva la France à un si haut point de gloire et de splendeur; mais, ce que vous ignorez peut-être, c'est l'existence d'un régiment composé d'enfans comme vous, assimilés aux devoirs, aux exigences que comporte la vie du soldat. Sorti du peuple, dès son enfance jeté au milieu des troubles et des dissensions intestines, Napoléon avait compris quelles ressources lui offraient l'enthousiasme et l'amour dont l'entourait la population de la France : une pensée généreuse dominait aussi dans sa résolution. La guerre avait rendu orphelins un grand nombre d'enfans; leurs pères avaient bravement succombé en combattant pour lui; l'empereur voulut remplacer les protecteurs qui leur manquaient.

» Marie-Louise venait de donner un fils à Napoléon, que cet événement comblait de joie, en réalisant ses vœux les plus ardens. Il voulut confier la garde de ce fils aux neveux et aux enfans de ceux qui entouraient sa personne; un décret fut rendu, et bientôt huit mille enfans se trouvèrent rangés sous le même drapeau.

» Ce fut à Versailles qu'eut lieu l'organisation de cette petite armée: un de mes oncles, capitaine dans la garde, car mon père venait d'être tué, obtint mon admission dans ce brave corps, qui reçut le nom de *Pupilles de la garde*. Napoléon nous avait placés sous la protection de ses vieux grognards; notre uniforme était vert, avec lisérés jaunes, et le colonel Bardin, un brave, nous commandait.

» Notre enthousiasme était grand! Avec quelle ardeur nous souhaitions de concourir à ces victoires dont le récit chaque jour nous électrisait! Mais nous étions trop jeunes pour effectuer de longues marches; la garde du roi de Rome nous était confiée, et là se bornait notre service.

» Quelques années plus tard, Napoléon, trahi par ceux qui lui devaient tout, honneurs et richesses, disputant le terrain à toute l'Europe ameutée contre lui, pensa aux *Pupilles de la garde;* nous reçûmes l'ordre de marcher, et vînmes bravement, aux cris de : *Vive l'Empereur! Vive la France!!* faire le coup de fusil avec ces colosses russes et autrichiens, en face desquels nous nous trouvions; l'affaire fut chaude, mais le bruit des balles ne nous épouvantait point; puis nous combattions sous les yeux de l'empereur; chacun fit de son mieux, et l'avantage nous resta.

» Ces exemples de courage, donnés par des enfans de troupe, ne sont pas chose rare, ajouta le capitaine D...., et je croirais, mes jeunes amis, ne vous avoir donné qu'une idée incomplète de l'enfant de troupe et de ce courage héroïque qu'il suce pour ainsi dire avec le lait, si, à l'exemple de courage que j'ai cité plus haut, je n'ajoutais celui qui suit: la scène se passe en Allemagne, un jeune tambour en est encore le héros.

» Pour bien comprendre l'importance du trait de bravoure que je vais vous raconter; il faut que vous sachiez que le roulement du tambour, dans une charge, a la plus grande influence sur l'esprit des soldats. Il les anime, les excite au combat, en leur rappelant qu'ils font partie d'un même corps, qu'ils marchent sous un même drapeau dont ils doivent tous être l'honneur; il est donc nécessaire que dans une action, les tambours, pour quelque raison que ce soit, ne cessent pas un instant de se faire entendre.

» Nous étions à Lutzen; il s'agissait d'enlever à la baïonnette une redoute qui gênait horriblement les manœuvres de notre division. Les tambours battent la charge, nous partons; à peine sommes-nous à portée, qu'un feu roulant, bien nourri, vient décimer nos rangs. Les tambours qui, à notre tête, battaient la charge, tombent ou blessés ou tués; un seul restait, un enfant de 13 ans! Seul, à notre tête, il nous conduit bravement jusqu'à la redoute, au milieu d'une grêle de balles; puis, lorsque nous commençons l'attaque, il se met de côté, ainsi que cela se pratique, et continue à battre la charge; à ce mo-

ment, un escadron de cavalerie débouche sur nous, un des cavaliers pousse son cheval droit sur le jeune tambour, et le sabre à la main, lui ordonne de cesser ses roulemens. Martin, c'est le nom de ce jeune héros, semble ne pas entendre, et n'en fait résonner que plus fortement sa caisse. Le soldat furieux, d'un coup de sabre lui enlève le bras droit!... Martin, sans pousser un seul cri, voit rouler à ses pieds son bras sanglant, et regardant fièrement ses ennemis, il continue ses roulemens de la main gauche. La mort allait sans doute devenir le prix de son héroïque intrépidité, si plusieurs d'entre nous n'étaient accourus à son secours. On le porte à l'ambulance où il reçoit les premiers soins. Napoléon, qui se connaissait en traits de courage, apprécia celui-ci; il ne dédaigna pas d'aller trouver le petit tambour parmi les blessés; il donna au jeune Martin la croix d'honneur, une pension de 400 fr., se chargea de son avenir, et le nom de *Martin* eut l'honneur de figurer dans les glorieux bulletins de nos armées. »

Le capitaine D..... avait cessé de parler et nous écoutions toujours, tant il avait captivé notre attention! Nous aurions bien désiré encore une autre histoire, mais l'heure du départ était arrivée, il fallut nous résigner. Alfred devait passer quelques jours avec son père pour recevoir sa mère qui n'était pas encore arrivée. Nous partîmes donc, mais non pas sans regret ni sans remercier mille fois M. G.... du plaisir qu'il nous avait procuré et de son extrême obligeance.

EDGARD BADIA.

# L'ENFANT DE CHOEUR.

N°. 4.



L'ENFANT DE CHŒUR.

Desesserts Editeur. Lith. Rigo Freres r. Richer 7.

N° 4.

Desesserts Editeur.

Lith. Rigo Freres r. Richer, 7.



# L'ENFANT DE CHOEUR.



ous avez vu à l'Eglise, dans le chœur, cet enfant qui mêle sa jeune voix à celle des chantres; comme il est gentil sous sa soutane rouge, avec son surplis d'une éclatante blancheur et sa calotte qui lui couvre le sommet de la tête en lui donnant un air si éveillé?... C'est l'enfant de chœur; c'est lui qui tient l'encensoir et la navette, quand il fait l'office de *thuriféraire;* c'est lui qui tient la croix d'argent ou le chandelier de l'autel, quand il sert d'*acolyte.* Il a de nombreuses attributions et les remplit toutes avec un aplomb et une perfection qu'on n'attendrait guère d'un enfant de son âge.

Il n'y a pas long-temps, j'avais pour l'enfant de chœur

une très haute estime, une sincère admiration; je me surprenais quelquefois à lui porter envie. C'était surtout aux grandes solennités de l'église, qu'il triomphait dans mon imagination. Après que les orgues avaient d'en haut répandu sur la nef leurs voix majestueusement retentissantes, et que d'en bas s'élevaient, pour leur répondre, les accens sonores des chantres, soutenus par le serpent ou l'ophicléïde; comme j'aimais, au milieu de ce grave concert, à entendre la voix de l'enfant de chœur, s'élancer fraîche et brillante, du sein de cette masse d'harmonie, et, la traversant avec rapidité, s'éteindre bien au-dessus d'elle, aux voûtes du temple saint; comme mon âme se pénétrait de mélancolie, lorsqu'au chant funèbre des morts, se mariait la voix de l'enfant de chœur, toujours limpide et toujours fraîche, mais soupirant avec langueur des notes pleines de tristesse et d'angoisse! Ses accens exprimaient si bien l'épouvante qui doit saisir l'âme, au moment où elle plonge un regard éperdu dans l'abîme infini qui s'ouvre devant elle, et se balançant sur le seuil de la vie, cent fois se rejette en arrière, avant de franchir l'étroit espace qui sépare le temps de l'éternité! Je croyais entendre tour-à-tour les cris des remords du pécheur endurci, les prières pleines de larmes de l'âme repentante, et les soupirs du juste qui espère. Mais aux jours de triomphe de l'Eglise, à Pâques, à la Pentecôte, à l'Ascension, jours de bonheur et d'espérance, l'*O filii* faisait battre mon cœur de joie, et l'*Alleluia* le faisait tressaillir d'allégresse. Je le trouvais magnifique, sublime, l'enfant de chœur! Ses notes s'élançaient si joyeuses; elles bondissaient si vives, si animées; elles se précipitaient avec tant de rapidité, liées l'une à l'autre comme les perles d'un collier! Je sentais tout ce qu'il y a de plus noble et de plus subtil dans l'homme, s'éveiller en moi à ces accens suaves; et, comme ravie par eux, mon âme avec eux montait dans les hauteurs du ciel, portée sur les nuages embaumés que dispersaient dans l'espace les parfums des encensoirs.

Je considérais alors l'enfant de chœur sous le reflet dont l'éclairait le lieu saint, et à travers la poésie dont l'entourait

son costume clérical, la musique religieuse et la pompe de l'église. Pourquoi faut-il que je l'aie connu de plus près, hors du chœur et réduit à sa seule dignité, à sa valeur personnelle?... Quel désenchantement, hélas! Car si jamais un individu peut se montrer sous deux aspects absolument différens, et dont l'un soit l'extrême opposé de l'autre, c'est bien certainement l'enfant de chœur dans l'église et hors de l'église.

Nous l'avons vu dans ses plus belles attributions, revêtu de toute sa splendeur, calme, recueilli, et marchant les yeux modestement baissés; mais tout cela n'est qu'à la surface, ce n'est pas par le calme et le recueillement, ce n'est point par la modestie, que brille l'enfant de chœur, il n'est rien moins qu'un saint, je vous assure. Vous êtes peut-être étonnés de me voir si bien instruit sur le compte de l'enfant de chœur; mais chacun de nous ne s'est-il pas trouvé à même, par l'effet de telle ou telle circonstance, d'acquérir des notions qui manquent à ses camarades : c'est ainsi que Louis de F..... a pu nous raconter la vie du *Collégien;* Jules Mounier, celle du *Mousse;* Edgard Badia, celle de l'*Enfant de troupe*, parce que chacun d'eux avait été appelé, soit par sa position, soit par les événemens, à connaître particulièrement ce qu'ils nous ont décrit : c'est ainsi que moi-même, pour avoir habité plusieurs années de suite dans la même maison qu'un enfant de chœur, j'ai pu étudier ses mœurs et celles de ses camarades; je l'ai même assez fréquenté pour avoir appris de lui bien des choses que, sans cette circonstance, j'eusse peut-être toujours ignorées.

Je disais donc, que généralement l'enfant de chœur n'est pas un saint; loin de là, c'est un petit garnement très mutin, très tapageur et menteur, aimant à faire des farces, et qui semble se venger par les licences qu'il se donne au dehors, de la réserve et du recueillement qu'on lui impose dans l'église. Je ne sais quel savant a dit : *La figure d'un homme n'est le plus souvent que le miroir de son âme.* Il avait sans doute étudié l'enfant de chœur lorsqu'il écrivit ceci, car je ne crois pas qu'aucun type puisse mieux venir à l'appui de son axiôme, que celui que je cherche à vous faire connaître; au-

cune physionomie, en effet, ne peut donner une plus juste idée du caractère que celle de l'enfant de chœur; son costume, ses mœurs, sa figure, offrent dans leur ensemble un mélange des choses les plus opposées. Il a de dix à quatorze ans; il adopte d'habitude la redingoté longue, couleur foncée, toujours assez propre; ce vêtement a l'avantage de se prêter à une certaine gravité de démarche à laquelle l'enfant de chœur est souvent obligé; elle a, en outre, l'inappréciable avantage de cacher un pantalon souvent rapiécé et offrant une variété de nuances qui donnent à l'ensemble une couleur problématique. Ce pantalon descend sur des souliers souvent dignes du pantalon, à cette exception près, qu'ils sont toujours propres et cirés; il sert, de plus, à cacher des bas dont le talon n'est pas toujours dans un parfait état d'entretien; ajoutez à cela, une cravate noire et une chemise propre, quoique mal plissée : voilà, quant au costume, l'enfant de chœur. Nous ne parlons ni du chapeau, ni de la casquette; cette partie du costume est ignorée de notre héros qui, d'ailleurs, n'en pourrait faire qu'un usage très restreint, puisqu'il est appelé par ses fonctions à rester continuellement nu-tête.

Il offre dans sa personne des contrastes analogues : ses cheveux coupés courts, présentent le même caractère clérical que la redingote; la figure est propre, mais ses mains sont à sa figure ce que le pantalon est à la redingote. S'il ignore, pour sa tête, l'usage du chapeau; il semble également, pour ses mains, ignorer l'usage du savon; il a le regard malin, mais la paupière baissée; il rit peu à bouche ouverte, mais il rit en dessous, en pinçant les lèvres; dans ses jeux, il préfère ceux où il ne faut pas courir; il ne connaît ni le chat, ni les barres, ni le cerceau; mais il sait apprécier les billes, les palets ou le bouchon; s'il a une dispute avec un camarade, il ne crie pas, il piaille; s'il se fâche, il ne se bat pas, il donne un coup de pied ou une claque à la sourdine et se sauve, ou, s'il est le moins fort, il s'arrange de manière à attirer traîtreusement à son ennemi un mauvais traitement de la part du sacristain,

du bedeau ou du suisse, ou une verte réprimande de M. le curé.

L'enfant de chœur est à la disposition de M. le curé pour toutes les cérémonies où sa présence est nécessaire ; il sert la messe le matin et chante à la Grand'Messe, à Vêpres, à Complies, au Salut, aux grands services funèbres. Il sert d'acolyte aux mariages, aux baptêmes ; il est bien entendu que ces enfans sont assez nombreux dans la même paroisse, pour que le service se répartisse de manière à ce qu'aucun d'eux ne soit trop chargé. En échange de ces petits travaux, la paroisse leur donne un maître de musique et une éducation qui pourrait être assez étendue, s'ils en profitaient ; mais il est rare qu'aucun utilise l'un ou l'autre. Quand un d'entre eux parvient à lire et à écrire correctement, que, plus tard, il arrive à être chantre dans une paroisse ou choriste dans un théâtre, souvent l'un et l'autre à la fois, on dit qu'il a fait son chemin. Ce ne sont pas là les seuls avantages que la paroisse procure à l'enfant de chœur : il y a encore les *aubaines ;* dans un baptême, après l'offrande, le parrain et la marraine donnent ordinairement un *revenant-bon* au suisse et à l'enfant de chœur ; il en est de même pour les enterremens. Le jour du nouvel an lui apporte aussi sa moisson : c'est la visite à M. le curé, aux vicaires, aux desservans de la paroisse ; chacun d'eux en est quitte pour une pièce de monnaie ; tout cet argent doit être mis en masse pour être ensuite partagé entre nos chantres futurs ; mais il n'en est pas toujours ainsi, et nos infidèles s'évertuent à soustraire à la caisse commune une partie de ce qu'ils reçoivent ; celui-ci glisse subtilement dans son soulier la blanche pièce de 50 centimes, que le suisse préoccupé ne l'a pas vu recevoir ; un autre la fait entrer avec dextérité dans la doublure de son pantalon ; il en est même qui ont de mystérieux goussets destinés à servir d'asile à ces blanches fugitives. Que le sacristain ne l'accuse pas d'avoir soustrait son *aubaine*, voyez son air candide, sa figure étonnée, son regard immobile, il ne sait ce qu'on veut lui dire ; il ne comprend pas, il n'a rien reçu. Ces petites soustractions à la caisse commune lui constituent une rente variable ; mais as-

sez sûre, qui fournit à ses menus-plaisirs; de là, viennent les gros sous qu'il perd au bouchon, les billes qui doivent remplir si avantageusement ses instans de loisirs, et les *chaussons de pommes*, et les sucres d'orge ses plus chères délices; car, dans le nombre de ses qualités, l'enfant de chœur est possédé d'un amour immodéré pour les plaisirs du palais. Qui est-ce qui porte si lestement à sa bouche les burettes dans les pénombres de la sacristie?... qui est habile à mettre, avec la vîtesse de l'éclair, la main dans la corbeille au pain béni et à la retirer pleine?

Cependant le caractère et les mœurs de l'enfant de chœur se modifient suivant les localités et suivant les paroisses où il exerce. En province, dans les petites villes, dans les villages, il est grave, sérieux, raisonnable; il est presque un personnage. A Notre-Dame, il semble aussi léger que dans les autres paroisses; mais, en l'examinant plus attentivement, on découvre en lui plus de pensée, plus d'intelligence; on voit qu'il a un but; il est plus assidu aux leçons de chant; il y met plus d'âme; il y a, pour ainsi dire, en lui quelque chose d'artistique; il n'est pas rare de voir de bons musiciens sortir des rangs des enfans de chœur de Notre-Dame; à Saint-Roch, il vise plus à l'effet; sa toilette est plus soignée, son air plus imposant; il aime surtout les *aubaines*, et, sans rien demander, sait fort bien faire comprendre qu'il ne dédaigne aucunement les *revenans-bons* de l'état. A Notre-Dame-de-Lorette, il est léger, joueur, dissipé, et surtout ignorant.

Je vous ai dit que dans la maison qu'habitait ma famille, demeurait aussi un enfant de chœur; Léonard Ducoudray était son nom. M. Ducoudray, ancien militaire, vivait d'une modique pension que lui faisait l'État, et à laquelle se joignait le fruit d'un travail assidu; possédant une assez belle écriture, il copiait des mémoires pour les architectes ou des manuscrits pour les théâtres. Madame Ducoudray, ouvrière en dentelles, joignait son travail à celui de son mari; ils n'étaient pas riches, et pouvaient difficilement élever leur enfant chéri. Léonard montrait les plus favorables dispositions; il écoutait avec plai-

sir les bons avis qu'on pouvait lui donner, et s'empressait de les suivre ; doué d'une intelligence facile, d'une mémoire heureuse, il faisait d'autant plus regretter à ses bons parens l'impossibilité où ils se trouvaient de faire les sacrifices nécessaires à son éducation ; ils se désolaient. Léonard avait une assez jolie voix : un ami de M. Ducoudray lui conseilla de faire de son fils un enfant de chœur ; ce bon père, honnête homme et chrétien religieux, accepta avec empressement. Il assurait ainsi à son fils une bonne éducation suffisante, et dans laquelle les préceptes de la morale et de la religion, ainsi que les meilleurs exemples, ne pouvaient lui manquer.

Léonard avait des qualités excellentes, mais qu'il déparait par une fort grande légèreté et un goût très vif pour le jeu ; les premières épreuves lui furent donc peu favorables. Il était incapable d'exciter ses camarades à rien faire de déplacé ; mais il se laissait entraîner, et suivait les autres ; il n'eût pas fait la sourde oreille à la proposition d'une partie de *tapettes* avant d'entrer à la sacristie, ou d'une promenade en en sortant. Il ne méprisait aucunement *la toupie : la bloquette* ou *le triangle* ne le trouvaient pas non plus pénétré d'indifférence ; mais les noyaux séducteurs le captivaient surtout ; car il savait que les confiseurs les payaient deux ou trois sous la livre, c'était donc un profit tout clair pour celui qui, pendant la belle saison, était le plus heureux à pair ou non. Je vous avouerai aussi que le bon Léonard n'était pas des plus patiens, principalement quand il perdait ; il s'aigrissait facilement, et ses meilleures raisons se résumaient souvent dans une claque adressée au camarade qui avait le malheur d'être heureux au jeu : Léonard avait la tête chaude et la main leste ; bon garçon du reste, et, malgré tout, aimé de ses camarades ; car il était sans rancune, et le moment d'après sa plus grande colère, il oubliait ce qui l'avait causée. Le bon père grondait souvent, la mère n'épargnait pas les tendres avis ; Léonard regrettait alors sa faute, il pleurait, promettait d'être plus raisonnable, et faisait si bien par ses larmes et par ses caresses, qu'il désarmait bientôt leur sévérité ; il se faisait à lui-même les plus belles

promesses, prenait les meilleures résolutions. Mais, hélas! le lendemain, à la vue de ces jeux si séduisans, il oubliait bientôt et les reproches de sa famille et ses résolutions ; je crois qu'il aurait suivi long-temps ses leçons de chant et ses autres cours sans devenir pour cela plus savant. Un grand malheur qui le frappa vint modifier entièrement son caractère: M. Ducoudray, d'une santé rendue faible et débile par les fatigues qu'il avait endurées, et par de graves blessures, succomba à une pénible maladie. Je ne chercherai pas à vous dépeindre le désespoir de sa famille, celui de Léonard, surtout, il chérissait si tendrement ce bon père; il fut plusieurs jours dans un accablement qui semblait anéantir ses facultés : sombre, pâle, abattu, ne mangeant presque plus, on voyait tout à coup les larmes lui venir aux yeux, et il s'écriait, en se jetant aux bras de sa mère désolée : Mon père ! Mon bon père ! tout est donc fini !..... Je ne le verrai plus, ô mon Dieu !... Et il éclatait en sanglots douloureux. La mère mêlait ses pleurs à ceux de son fils, et le serrant tendrement sur son sein, surmontait ses propres douleurs pour lui inspirer un courage qu'elle n'avait pas elle-même. Pauvre mère ! qui, frappée tout à l'heure dans son époux, avait maintenant à craindre pour les jours de son fils bien-aimé, sa dernière consolation. Léonard fut plusieurs jours dans un état alarmant ; enfin, cette douleur, si vive et si profonde se calma, et fit place à une douce tristesse qui changea entièrement le caractère de Léonard. Il se rappelait les dernières paroles de son père mourant : « Léonard, deviens bon sujet ; travaille pour aider un jour ta pauvre mère. Quand elle ne m'aura plus, il faudra que tu me remplaces auprès d'elle, et que tu sois son soutien et sa consolation. » La voix de son père résonnait sans cesse à son oreille. Adieu, jeux puérils, plaisirs vains et dangereux, folles distractions, il faut que Léonard aide sa mère, il se l'est promis, il tiendra parole ! Que ne peut une forte résolution, même dans un enfant ! Quelles merveilles peut produire l'amour d'un fils pour sa mère! Ne parlez pas à Léonard de ses devoirs; il les connaît aujourd'hui. Ne lui dites pas de penser à sa mère, elle occupe seule son esprit. Ne lui im-

posez pas le travail, il court au devant de lui. Que voulez-vous de Léonard? Faut-il, sans lever les yeux, étudier des journées entières? Faut-il, dans un morceau, répéter cent fois la même note jusqu'à ce qu'elle sorte pleine de justesse et de pureté, il ne demande pas mieux, car il pense à sa mère, et répète à chaque instant : — « Ma mère, je serai ton soutien et ta consolation. » — La journée entière s'est passée dans un pénible travail, Léonard va sans doute se reposer? Non. Léonard court chez les pratiques de sa mère porter une commande ici, chercher de l'argent là; il fait le soir et le matin toutes les courses du ménage pour en éviter la peine à sa mère : souvent Léonard est bien las et la fatigue l'accable.... Mais qu'importe? il sourira encore en embrassant sa mère, et en lui disant de douces paroles. N'est-il pas courageux? N'est-il pas fort? N'est-il pas infatigable? C'est pour sa mère !....

Je ne vous peindrai pas la joie et le bonheur de cette pauvre femme. Son fils dont elle avait presque désespéré, le voilà donc entièrement changé. Et qui a produit ce miracle? L'amour filial. Ce n'est plus à l'exciter au travail qu'elle doit mettre tous ses efforts, mais à l'empêcher de s'y livrer avec une ardeur qui pourrait nuire à sa santé : « Léonard, lui dit-elle quelquefois en le pressant sur son sein avec des larmes de tendresse et de bonheur, Léonard, cher enfant, c'est trop travailler, tu compromets ta santé. Je veux que tu laisses ce soir ton travail. — Non, ma bonne mère, il faut que je répare le temps perdu; et puis, vois-tu, je m'imagine que du haut du ciel, où il est sans doute, mon père sourit à mes efforts, qu'il les bénit, et quelquefois il me semble l'entendre me dire : Bien, mon fils, je suis content de toi ! Cette pensée me récompense; elle redouble mon courage et me rend des forces toujours nouvelles. » Puis tous deux, la mère et le fils, reparlent entre eux de celui qui n'est plus, et mille fois le nom du bon père se trouve mêlé à leurs entretiens du soir. Léonard se rappelle toujours avec regret les peines qu'il lui a causées; il les pleure encore, il regrette amèrement d'avoir commencé à les réparer trop tard pour que son père ait eu la joie de le voir, et croit ne

pouvoir trop faire pour mériter son pardon. Il se couche avec cette bonne pensée, et, le lendemain, il se lève plein de bonnes résolutions, et plus disposé que jamais à continuer avec persévérance la route fatigante qu'il s'est tracée.

Cette vie d'application et de fatigues continues dura quatre ans, mais Léonard avait fait des progrès merveilleux ; il était aimé, estimé, protégé de chacun, proposé en exemple à tous les enfans, respecté de ses camarades. Un professeur de musique, touché de son dévouement, l'a fait entrer au Conservatoire ; c'est un des meilleurs élèves pour le chant. Il a quinze ans, et donne des leçons en ville ; le soir, il gagne encore quelqu'argent, en copiant de la musique. Comme il est devenu grave et sérieux ! comme son regard est calme et profond !... L'estime publique, ses talens, lui présagent une belle carrière : mais ce n'est pas cet espoir qui lui inspire cette douce satisfaction, cette joie extérieure qui rayonne sur sa figure ; Léonard n'a pas d'ambition, il n'y pense même pas, et s'il est heureux, bien heureux, c'est qu'il a rempli la promesse qu'il s'était faite à lui-même ; c'est qu'il a obéi religieusement à la prière de son vieux père mourant. *Il est devenu le soutien et la consolation de sa mère !...*

EDOUARD JARRY.



# LE PATRE.

N°. 5.



LE PÂTRE.

Desessetrs Editeur

Lith. Rigo Frères et Cie

N°. 5.

Desessetrs Editeur

Lith. Rigo Frères et C.ie



# LE PATRE.



'est-ce pas bien de l'audace à moi, pauvre élève de troisième, de prétendre intéresser le public? n'ai-je pas trop présumé de mes forces? Ah! si j'ai entrepris ce travail, ce n'est pas que je ne me sois bien avoué et la difficulté de l'ouvrage et ma propre insuffisance; mais j'ai compté sur l'indulgence publique..., me sera-t-elle refusée? Aurai-je eu tort d'espérer qu'à défaut de talent, cet amour que chacun porte aux lieux qui l'ont vu naître pourrait m'attirer la bienveillance de mes lecteurs et me servir au moins d'excuse à leurs yeux.

Il est si doux au pauvre exilé de parler de son pays, de tourner un instant ses regards et ses pensées vers les lieux qui si long-temps ont fait son bonheur!....

Paris est beau, grand et riche; cependant, Paris n'est pour moi qu'une terre d'exil; je ne chercherai pas à exprimer de quelle douleur je fus saisi, quand il me fallut quitter mes chères montagnes, et dire adieu aux lieux où s'était écoulée mon enfance, où s'étaient essayés mes premiers pas : là, tout était joie et bonheur; ici, tout n'est que tristesse; quand donc reverrai-je mes montagnes? Comme mon âme se ranimerait aux chauds et vigoureux rayons du soleil qui baigne nos Pyrénées!

Quand je partis, tous mes camarades enviaient mon sort : que tu es heureux! me disaient-ils, tu vas à Paris! Car, pour eux, Paris est la réalisation de toutes les féeries, de toutes les nouvelles fantastiques qui peuplent les récits des *pastours* (des bergers), dans les longues soirées d'été; moi, je souriais tristement, car je laissais là-bas toutes mes affections, et j'allais habiter une terre étrangère.

La réclusion presque absolue, la discipline inaccoutumée, auxquelles il fallut me soumettre en arrivant à la pension, faillirent me devenir fatales : habitué jusqu'alors à une vie libre, errante, je ne pouvais sans une profonde tristesse considérer ce sombre horizon que me représentaient les quatre murs de la cour. Combien alors m'apparaissait plus belle encore la nature vaste et grandiose de mes montagnes, et comme mon imagination les réflétait éclatantes de toutes leurs sublimes beautés, ces perspectives infinies où j'aimais tant à égarer mes yeux!

L'année de mon départ, mon père comprenant combien cette séparation m'était pénible, et voulant autant que possible en atténuer l'effet en y faisant diversion, m'accorda de passer dans la montagne la saison tout entière des pâturages d'été. Cette permission me combla de joie, et l'idée de mon prochain départ disparut devant elle; j'avais bien visité déjà plusieurs fois les troupeaux, mais je n'y restais jamais que sept ou huit jours, et, cette fois, j'allais y passer les quatre plus beaux mois de l'année!

J'attendais donc avec impatience l'époque du passage de la *Mesta*. C'est le moment où tous les troupeaux se rassemblent pour quitter la plaine, et vont s'établir dans les pâturages de la

montagne; dès long-temps à l'avance, mes préparatifs étaient faits, quand arriva enfin le jour où José, le berger en chef des troupeaux de *Muga,* entrant chez mon père, me dit : — « Allons, *Senorito mi* (mon petit Monsieur, c'était son expression favorite), tu es content, n'est-ce pas? nous partons demain. »

Je sautai au cou de mon bon José; jamais il ne m'avait paru si aimable; c'était à lui que mon père m'avait confié. Le soir venu, j'attachai mes *spadrillas*, je pris mon bâton ferré, et je montai sur le mulet qu'avait amené José: ma mère nous accompagna quelque temps; elle était bien un peu triste, cette bonne mère; mais la prudence, le courage de mon guide lui étaient connus et la rassuraient sur les dangers que j'aurais pu craindre.

Ripoll, le compagnon habituel de toutes mes courses, nous suivait; c'était un beau chien des Pyrénées, à la taille haute, aux poils longs et soyeux, noble et fidèle animal, aussi brave qu'il était doux! Plus d'une fois les loups de la montagne avaient éprouvé son courage; Ripoll partageait ma joie; c'était plaisir de le voir bondir autour de nous en agitant sa longue queue.

A une lieue de *Prats*, étaient tous les troupeaux réunis et parqués; ils se composaient d'environ deux mille mérinos; plus loin, mais entièrement séparées d'eux, se trouvaient aussi douze ou quinze cents chèvres confiées à la garde des pâtres qui sont, si je puis m'exprimer ainsi, les *apprentis bergers:* car il est peu d'états, peut-être, qui demande autant de pratique, autant d'expérience que celui de berger; le choix et la qualité des pâturages, le degré de température plus ou moins convenable, les soins enfin de toute sorte qu'exigent les mérinos, surtout dans leurs maladies, sont autant de conditions indispensables de la prospérité du troupeau.

La veille du départ est un jour de fête consacré aux adieux des amis et de sa famille, dont on va s'éloigner pendant quatre ou cinq mois.

Le soir vint où nous devions nous mettre en marche, et avec lui s'éleva la brise; alors retentirent de toutes parts, dans la vallée, les sons de la trompe que multipliaient à l'infini les échos des rochers. C'était le signal du départ : bientôt y répondirent

les tintillemens monotones des clochettes, mêlés aux bêlemens des brebis ; puis, par instans, les joyeux aboiemens des chiens de garde.

Les bergers ne tardèrent pas à paraître : chacun d'eux se plaça devant le troupeau dont le soin lui était confié; ils portaient tous des spadrillas ; les unes en corde tressée, les autres en écorce d'arbre ; leurs culottes étaient retenues par une ample ceinture rouge que recouvrait à demi une veste courte en velours, garnie de boutons brillans ; à leur côté pendait un sac en toile brodée aussi, rempli de sel dont les brebis sont si friandes. Ils avaient tous un long bâton ferré, qui, dans l'occasion, devient entre leurs mains une arme redoutable. Enfin, chacun était accompagné d'un âne chargé d'un pot de fer et de divers autres ustensiles de ménage.

La *Mesta* se mit en route, chaque *pastour* devançait son troupeau qui portait la marque du maître ; les chiens sur les côtés du chemin surveillaient la marche, les béliers s'avançaient à la tête avec un air majestueux, et les agneaux, placés au milieu, suivaient avec les brebis par derrière.

Nous marchâmes toute la nuit. Pour soutenir les forces des mérinos, chaque conducteur, de temps à autre, entonnait une espèce de ballade sur un air lent et cadencé qu'accompagnaient les autres *pastours*. — Ces voix fortes, auxquelles venaient se joindre les tintemens aigus des clochettes, formaient une lente et vague mélodie qui, tantôt nous arrivait pleine et majestueuse, selon les ondulations de la brise, ou les détours de la route, et tantôt s'éloignait tellement qu'elle semblait de longs soupirs étouffés.

La troisième nuit, après notre départ, termina enfin notre voyage : nous avions parcouru environ dix lieues. José avait tout préparé pour recevoir les troupeaux. Il était trop vigilant pour confier ce soin à d'autres qu'à lui-même. Jamais je n'avais poussé mes excursions aussi loin ; je ne me sentais pas d'aise, au milieu de cette vigoureuse nature, où l'œil et l'imagination ne trouvaient pas de bornes. Ici, les monts Belvérès avec leurs rideaux de verdure, plus loin les aspérités rougeâtres des Ca-

robés; puis, tout au bout de l'horizon, se découpaient les sommets neigeux des Puygnemales, où venaient se briser en facettes diamantées les rayons du soleil.

Nous arrivâmes dans les pâturages un samedi, jour consacré à la *Virgen*(la vierge). C'était de bon augure, aussi la joie brillait sur tous les visages; la mère de Dieu occupe une place si touchante dans la religion des bergers! Peut-elle n'être pas heureuse, disaient-ils, la *Mesta* qui s'ouvre par un jour consacré à *nuestra madre* (notre mère).

La vie des *pastours* est plutôt monotone que fatigante. Dès le jour, ils conduisaient leurs troupeaux dans les pâturages, jusqu'à ce que la chaleur ne fût pas trop forte, et revenaient alors les parquer, pour ensuite les faire sortir de nouveau vers le soir. Le matin, ils s'occupaient à faire bouillir le lait, à préparer les fromages, et le soir était destiné à traire les brebis. Ceux que le service ne retenait point, parcouraient les montagnes en chassant, et je manquais rarement de les accompagner. Si l'on jugeait de nos jeunes montagnards d'après les enfans de Paris, on les connaîtrait mal. L'usage constant qu'ils sont contraints dès leur enfance de faire de leurs forces, les développe de très bonne heure. A treize ou quatorze ans, ils ont presque la taille d'un homme; habitués de bonne heure à toutes les fatigues, ils ne les redoutent pas, et leur courage, leur fermeté de caractère, ne peuvent être compris que de ceux qui les ont observés. Chasseurs infatigables, vous les voyez poursuivre audacieusement leur proie sur les pentes des rochers, escalader rapidement, et sans y songer, ces escarpemens, dont la seule vue ferait frémir, même des hommes qui n'y seraient point accoutumés dès l'enfance.

Ceux qui ne chassaient point, passaient leur temps à tricoter ou à confectionner ces charmans ouvrages si recherchés au pied des Pyrénées; les uns des spadrillas, les autres des broderies en laine: rarement ils restaient inoccupés. Puis, quand venait le dimanche, ils se mêlaient aux danses des villages voisins. Pour les montagnards, la danse est presque un besoin; ils poussent l'amour de ce plaisir jusqu'à la passion.

C'était un soir, vers le milieu du mois de juin; une chaleur

excessive avait régné tout le jour; et la brise, s'élevant fraîche et pure, embaumait l'air d'un parfum, mélangé de toutes les senteurs des plantes qui serpentaient sur les parois des rochers.

Les bergers et les pâtres, que ne réclamaient pas les soins des mérinos, s'étaient groupés autour de José, couchés sur la pelouse verte et épaisse, au milieu d'un bouquet de chênes verts. — «Vous voyez là-bas cette chaumière au pied de la montagne, nous dit José, c'était le seul bien du vieux Ribaroz, et le seul héritage que ses deux fils, Manoel et Andrès, eussent à espérer de lui: ils étaient pauvres, mais ils le supportaient gaiement. Ribaroz, malgré sa vieillesse, travaillait encore, et grâce à une stricte économie et à une grande sobriété, il vivait et faisait vivre ses deux enfans. Manoel l'aîné, pâtre depuis longtemps déjà, commençait, quoique de bien peu, à aider son vieux père. Andrès, âgé de treize ans, ne gagnait rien encore. Le travail de ce bon père était donc indispensable à sa famille; si le vieux Ribaroz eût encore conservé ses forces durant quelques années, le triste évènement que j'ai à vous raconter, n'aurait sans doute pas eu lieu. Mais le ciel en décida autrement.

En voyant sa forte structure, son corps droit comme celui d'un jeune homme, son œil vif et son teint animé, qui n'eût donné à Ribaroz de longues années de vigueur? Mais ce n'étaient plus que de trompeuses apparences; en observant mieux Ribaroz, on découvrait que ses mouvemens étaient sans énergie; sa taille était droite, mais ses mains tremblaient. Ce n'était plus qu'avec peine qu'il se levait dès le matin pour aller au travail. Des fatigues excessives et de cruelles privations avaient usé avant l'âge sa forte constitution. Il vit tout-à-coup ses forces décroître, et bientôt l'abandonner tout à fait. Il devint incapable d'aucun travail, et bientôt la plus cruelle indigence pénétra chez lui. Je ne vous la peindrai pas, mais elle dut être affreuse; car ici, comme vous le savez, on ne vit que par un pénible travail. Sans doute, s'ils l'eussent connue dans toute son étendue, ses amis auraient soulagé la misère de la pauvre famille. Mais Ribaroz était trop fier pour nous le faire savoir et nous rien demander; il souffrit en silence et ses enfans imitèrent son exemple. Cependant, Ma-

noel devenait d'une activité dévorante; dès le jour, il était à l'ouvrage. Puis, quand sa besogne était finie, pour une légère rétribution, il faisait celle des autres; chasseur intrépide, il dévastait la montagne de gibier qu'il allait vendre ensuite; s'il fallait un guide dans les rochers, Manoel toujours prêt, toujours infatigable, s'offrait le premier. Quand il ne trouvait rien de mieux à faire, il tricotait. Hélas! malgré ses efforts, la misère de sa famille s'accroissait chaque jour; la figure de Manoel lui-même, devenait plus soucieuse, ses regards plus sombres. Le courageux garçon voyait avec désespoir qu'il ne pouvait plus lutter contre l'affreuse pauvreté. Quant à Andrès, il avait quitté son troupeau pour venir soigner son vieux père.

Un soir, on vit Manoel s'entretenir sur la montagne avec quelques individus, qu'à leur costume on crut reconnaître pour des Catalans. La conversation, entre eux et lui, paraissait vive et animée; elle dura fort long-temps, et quand ils se séparèrent, la nuit était déjà fort avancée. Le lendemain, Manoel ne reparut plus parmi nous; les jours suivans se passèrent également, sans que l'on entendît parler de lui. La consternation régnait dans la chaumière...... Qu'était devenu le courageux Manoel?.... Manoel, le soutien de son vieux père, la providence de son jeune frère, leur amour à tous deux! Personne ne put le dire. Andrès, dont le malheur avait abattu la fierté, poussé surtout par la vue des souffrances de son père, vint en secret nous confier sa triste position. Nous nous empressâmes de voler à son secours, et Ribaroz fut à l'abri du besoin. Si nous eussions été plus riches, il eût été dans l'aisance. — Mais Manoel?.... Tels étaient les mots que répétait sans cesse le bon vieillard, d'une voix pleine de reproches et d'inquiétude. Andrès résolut de trouver son frère, de parcourir les montagnes et de pousser plus loin encore, s'il le fallait. Le courageux enfant remplit son sac de provisions, et, son bâton ferré à la main, prit la route de Rivesaz: Ribaroz n'essaya pas de le retenir, car s'il pleurait son fils absent, Andrès ne pouvait plus lui vivre sans son frère. Il partit donc, accompagné des bénédictions de son père et des vœux

N° 6




MANOËL ET ANDRES.

Desesserts Editeur

Lith. Rigo Frères et Cie

était pas de même des dangers. Il n'y a pas de jours où un contrebandier ne risque sa vie pour un léger bénéfice. Mes premières tentatives furent heureuses, et je pensais déjà à rapporter à mon père les gains que j'avais faits, quand un jour, jour maudit! nous fûmes surpris par les douaniers. Une vive fusillade s'engagea des deux côtés; mais nous étions les plus faibles, et nous ne tardâmes pas à céder. J'avais reçu un coup de feu dans la poitrine; je fuyais donc blessé, poursuivi, et perdant des flots de sang.... Quand un cri m'arrête.... C'était Andrès! Andrès qui était à ma recherche; vous peindrai-je son effroi en me voyant blessé: — « Andrès! m'écriai-» je, fuis, fuis; laisse-moi, je suis poursuivi, je suis contreban-» dier! » — « Te laisser, frère, me dit le noble enfant; moi, » t'abandonner lâchement quand tu souffres, quand tu es en » danger? Jamais. » — Je le priai, je lui ordonnai même de se retirer, mais tout fut inutile. Cependant, je perdais mes forces avec mon sang, un nuage s'étendait sur mes yeux, je tombai dans les bras de mon frère, et, quand je revins à moi, je me trouvai dans une excavation profonde de la montagne. Une chemise tournée autour de mon corps fermait ma blessure, un sac plein de provisions était à côté de moi, ainsi qu'un bâton ferré; je reconnus la chemise, le sac et le bâton de mon frère. — Je l'appelai; mais aucune voix ne répondit à la mienne. J'étais seul!... Où donc était Andrès?... Je voulus me soulever pour le chercher, mais je retombai sans forces sur la terre. Une semaine tout entière s'écoula sans que je pusse faire un pas. Qu'elle m'a paru longue, cette semaine! enfin, je me traîne, je vais,.... j'interroge,.... et j'apprends que mon frère a été arrêté comme contrebandier!... Ce ne fut pas sans verser beaucoup de larmes, que Manoel nous fit ce récit. Depuis ce temps, il vit plus que jamais sombre et retiré; il ne parle à personne, et s'il s'adresse à l'un de nous par hasard, c'est pour lui parler de son frère Andrès. »

José en resta là de l'histoire d'Andrès. J'en aurais bien voulu connaître la fin, mais lui-même l'ignorait: parfois, quand mes pensers se tournaient vers mon beau pays, je me deman-

dais ce qu'était devenu le bon Andrès; dans mes lettres à mon père, je lui en parlais quelquefois; enfin, ma curiosité fut satisfaite, et ceux de mes lecteurs qui seraient curieux, comme je l'étais, de connaître la fin d'Andrès, peuvent lire le morceau suivant, extrait d'une lettre de mon père :

« Tu me demandes, mon cher enfant, ce qu'est devenu » Andrès Ribaroz, le voici : Il se fit remarquer parmi les pri- » sonniers par sa sagesse, son activité et sa bonne tenue. Les » juges, s'intéressant à sa personne, voulurent lui faire avouer » son beau dévouement, mais ce fut en vain. Andrès, pris les » armes à la main, persista à se laisser passer pour le con- » trebandier poursuivi. On ne pouvait lui prouver le con- » traire; toutefois, il n'avait pas caché la misère qui avait » atteint sa famille, et parlant comme son frère eût parlé, il » démontra aux juges la nécessité où il s'était trouvé de faire » la contrebande pour soutenir la vie de son père. Ce récit, » simple et touchant, attendrit les juges, et contribua forte- » ment à adoucir l'arrêt qui fut rendu contre lui. Il fut donc » condamné à une prison aussi courte que le permettait la loi. » Aujourd'hui, il en est sorti, et est de retour au pays où il » vit entre Manoel et Ribaroz, l'amour et la consolation de » tous deux. On l'admire ici; les plus riches se sont empressés » de lui faire cadeau d'une brebis, d'un mérinos; chacun a » donné sa part. Andrès a, par ses soins, fait prospérer son » petit troupeau, qui s'augmente tous les jours, et déjà le fait » vivre dans l'aisance. Il est berger aujourd'hui pour son pro- » pre compte. Ribaroz est fier, avec raison, d'un tel fils. La » cabane paternelle est relevée et embellie; le bonheur et l'ai- » sance y ont remplacé la misère et le chagrin. Tout semble » prospérer sous la main d'Andrès; car c'est ainsi que la Pro- » vidence semble souvent se plaire à prouver qu'elle bénit les » bons fils. »

ESTEBAN DEPERROZ.

# LE GROOM.

# LE GROOM.



« . . . . Parle-moi d'unl aquais ; c'est un bénéfice simple qui n'engage à rien. Un maitre a-t-il des vices, le génie supérieur qui le sert, les flatte, et souvent même les fait tourner à son profit. Un valet vit sans inquiétude dans une bonne maison. Après avoir bu et mangé tout son soûl, il s'endort tranquillement comme un enfant de famille, sans avoir à s'inquiéter du boucher ni du boulanger. . . . . . . . . . . .

» Je ne finirais point, si je voulais te dire tous les avantages des valets. »

(Lesage, *Gil-Blas.*)



N° 7.



LE GROOM.

Desesserts Editeur. Lith. Rigo Frères et Cie



# LE GROOM.



*out ce qui reluit n'est pas or :* voilà un vieux proverbe dont le sujet que nous avons à traiter aujourd'hui vient confirmer la justesse.

Regardez ce jeune garçon, comme il est bien pris dans sa redingote anglaise, comme ses bottes à revers sont souples et brillantes ! Sa culotte de casimir blanc est d'une netteté incontestable ; vous ne lui verrez jamais une chemise d'une blancheur équivoque, et rarement se montre-t-il autrement que les mains gantées ; sa démarche est toujours convenable, toujours honnête, et sa tenue, à coup sûr, plus élégante que celle d'aucun collégien. A le voir ainsi couvert de drap fin et brillant, et s'avançant avec aisance dans une toilette irréprochable, on se-

rait tenté de prendre une très haute idée de lui et de le croire un personnage ; mais il en est bien loin, et le galon de son chapeau, où se voit quelquefois une cocarde, les boutons de livrée de son habit le disent assez, ce n'est qu'un domestique, un *groom* enfin !

L'individu, ainsi que son nom l'indique, nous vient de l'Angleterre, comme les *jockeys* et bien d'autres choses; car il paraît qu'aujourd'hui, il est de très bon ton en France d'imiter ce qui se fait en Angleterre. Aussi, le groom s'appelle inévitablement : *Tom*, *Toby*, *Dick*, etc. ; si vous pensiez à son nom qu'il est Anglais, vous pourriez vous tromper; le plus souvent, il est né dans le département du Pas-de-Calais ou de la Seine, quelquefois à Paris même; son vrai nom est *Pierre*, *Jean* ou *Joseph*. Mais le premier soin de son maître est de lui donner, avec le costume de son état, un nom plus britannique.

Le voilà bien déchu dans votre estime! Peut-être même êtes-vous tentés de ne pas pousser plus loin cette lecture?... c'est que vous ne connaissez pas le groom, autrement vous sauriez qu'il est peut-être plus à plaindre qu'à mépriser. Moi aussi, il n'y a pas long-temps encore, je n'aurais pas jugé le groom digne de mon attention. Un des amis de mon père m'a fait changer de sentiment; je sais aujourd'hui, qu'en plus d'une circonstance, le groom déploie des qualités qui ne sont pas toujours notre partage, à nous, qui le regardons d'un œil dédaigneux; quand vous le connaîtrez plus complètement, vous serez de mon avis. Je vais donc vous dire ses fonctions et les traits habituels de son caractère, ses mœurs, ainsi que ses bonnes et mauvaises qualités. Je dois vous dire, du reste, que je ne le connais que parce qu'on m'en a dit à moi-même; toutefois, j'espère vous en dire assez pour que vous puissiez, avec connaissance de cause, former un jugement sur son compte.

L'âge du groom varie depuis dix ans jusqu'à quatorze ans et au-dessus; il doit être assez joli garçon, avoir, comme nous l'avons déjà remarqué, une bonne tournure et des manières dégagees; un gros garçon bien fort et bien trapu ne serait pas

propre à faire un groom; il doit avoir l'esprit assez délié pour comprendre les ordres de son maître sans se les faire répéter, assez juste pour les bien exécuter.

Une propreté minutieuse est une des qualités les plus nécessaires au groom. Nous, quand nos pantalons et nos habits sont usés, déchirés ou salis, nos parens les remplacent par d'autres. Il n'en est pas de même du groom; ses habits, qui lui sont donnés par son maître, doivent durer pendant un certain espace de temps: un an ou dix-huit mois. Pour mieux juger notre personnage, n'oublions pas qu'il doit, jusqu'à la fin, conserver ces habits dans un état de propreté remarquable: quels soins de tous les instans, quelles attentions continuelles sur lui-même, quelle habitude d'ordre ne lui impose pas cette nécessité! Nous devons, il me semble, d'autant mieux apprécier ses efforts, que la propreté n'est généralement pas la qualité dominante des enfans. Pour nous en convaincre, il suffit de nous examiner entre nous, et nous ne tarderons pas à comprendre que beaucoup ne seraient guère présentables, si leurs familles ne renouvelaient fréquemment leurs effets.

Quels ennuis ne nous fait pas éprouver la régularité constante de notre vie d'écolier? Quand la cloche nous appelle à tel ou tel exercice, bien que nous ayons su long-temps d'avance qu'à telle heure nous aurions à présenter un travail désigné, ne nous arrive-t-il pas souvent d'être pris au dépourvu, comme si nous l'avions absolument ignoré? Le groom ne se permettrait pas une pareille inexactitude impunément; le maître qui le paie, l'habille et le nourrit, veut être servi à ses heures, à sa volonté. Malheur au groom inexact! La première fois, il recevra une sévère et humiliante admonition; la deuxième fois, il perdra sa place et en trouvera difficilement une autre, parce que le second maître voudra savoir pourquoi il a quitté le premier, et ira prendre des renseignemens chez celui-ci.

Le groom doit tout voir chez son maître et tout entendre, comme s'il ne voyait et n'entendait pas. Les objets les plus singuliers, les plus extraordinaires qui meublent le cabinet de son maître, il les a vus cent fois, et n'y a pas touché une seule,

bien qu'il ait été à même de le faire. Ce que son maître fait, à quelle heure il rentre ou sort, le groom, en le sachant, doit l'ignorer. Ne le lui demandez donc point, car il vous répondrait qu'il ne le sait pas, et ce ne serait pas mentir, puisqu'il est censé l'ignorer; les actions et les secrets de son maître ne lui appartiennent pas, donc il ne peut en disposer. La discrétion est encore une des qualités essentielles du groom. Tel parmi nous qui a brisé des porcelaines précieuses à son père, ou causé des désagrémens à ses frères ou à ses sœurs, en rapportant ce qu'il avait pu voir ou entendre, aurait épargné bien des chagrins aux autres, et à soi-même bien des regrets, s'il eût eu la moitié de la discrétion qui caractérise le groom! En lui voyant des qualités qui feraient honneur à un enfant de bonne famille, apprenons à ne pas le mépriser, et pensons que ce serait un orgueil bien mal placé que de chercher à l'humilier. Ce n'est pas que le groom n'ait aussi ses défauts, et nous allons voir maintenant le côté fâcheux de son caractère; ce sera le revers de la médaille.

Le groom est flâneur par excellence, flâneur expert; il possède tout son Paris à fond, sait quelles rues offrent des distractions et quelles autres n'en offrent pas. Aussi, mettra-t-il aisément toute une grande heure pour aller de la Madeleine à la rue Saint-Honoré; il n'est jamais très pressé dans ses commissions, à moins d'un cas d'urgence extrême; personne ne connaît mieux que lui les marchands d'estampes; on le trouve sans cesse collé à leurs carreaux; il sait par cœur toutes les caricatures de Charlet, et vous défilera sans reprendre haleine une série de charges où les vieux grognards et les conscrits jouent le meilleur rôle; il vous fera rire jusqu'aux larmes en vous racontant les scènes spirituelles que rend si bien le crayon de Gavarni ou de Daumier; à défaut de mieux, il s'arrêtera devant un joueur d'orgues ou à voir défiler la garde montante. Il imite à s'y méprendre les inflexions de voix et les gestes de l'escamoteur des Champs-Elysées ou de la place du Carrousel; il vous dira au juste combien de muscades le jongleur a fait sortir hier de son nez ou de son oreille.

N'est-il pas bien excusable, le pauvre enfant ! Si jeune, n'avoir pas une pensée à soi, pas une heure d'indépendance, pas un instant où il puisse respirer à l'aise ! A son maître, il doit tout son temps, ne pense et n'agit que pour lui. N'est-ce donc pas une triste chose de commencer à dix ans la vie si pénible, si monotone, si humiliante de la domesticité !..... Puis, il n'a pas ses heures de récréation, lui ! Pas de camarades, comme les autres enfans, avec qui il puisse rire, causer, jouer ; seul, toujours seul, ou vis-à-vis d'un maître devant lequel il doit se tenir grave, sérieux, le chapeau à la main et le maintien composé. Le groom ne mène donc pas une vie bien riante, non qu'il soit maltraité par son maître ; celui-ci n'est pas ordinairement un méchant homme, mais il est exigeant. Le groom est bien habillé en été ; chaudement couvert en hiver ; sa nourriture toujours convenable, mais qu'elle lui coûte cher ! Que de caprices, de fantaisies, de vivacités, il lui faut endurer patiemment !

Quant à ses occupations, elles sont aussi variées que possible : le groom se couche aussi tard que son maître, et doit être levé plusieurs heures avant lui, et cela sans que personne vienne le réveiller ; il ne peut compter ni sur le son du tambour, ni sur la voix vibrante de la cloche ; il se réveille seul, se lève seul ; il sait que l'ordre donné hier à onze heures ou minuit, doit être exécuté ponctuellement avant le réveil de son maître. Il se lève donc tout accablé de sommeil, procède à une toilette, qui, pour être prompte, n'en doit pas être moins soignée. Pour moi, qui, comme vous le savez, ai le malheur d'avoir le sommeil profond et le réveil difficile, je ne puis comprendre comment fait le groom pour se lever tous les jours si matin, et surtout sans y être excité par aucune autre voix que celle de sa volonté. Peut-être, après tout, me lèverais-je aussi facilement que lui, si, comme la sienne, mon existence dépendait de mon exactitude à remplir mes devoirs, alors *je ferais de nécessité vertu !*

Le groom, après avoir ciré les bottes, brossé les habits de son maître, promené le lévrier ou le chien de chasse, quand il est chez un chasseur, assiste au lever de son maître, et l'aide un peu dans sa toilette. Après son déjeûner, il panse le che-

val (quand il en a la force) et nettoie le cabriolet, puis monte derrière; toujours prêt à recevoir un ordre nouveau, il suit son maître partout où va celui-ci; descend à cet hôtel pour savoir du concierge si telle personne est chez elle, ou si elle est sortie; dans ce cas, il remet la carte de son maître. Pendant que celui-ci fait une visite, le groom tient le cheval fougueux à la gourmette, de peur qu'il ne s'emporte. Le soir, il attend *Monsieur* avec le cabriolet, soit à la porte de l'Opéra, soit devant la maison où *Monsieur* va passer la soirée. La soirée d'un homme du monde s'étend au moins jusqu'à minuit ou une heure. Voilà encore une cruelle tribulation ! Ne pas pouvoir se coucher, quand les yeux se ferment sous le poids du sommeil, et quand on dormirait si bien ! Encore si c'était au spectacle ou dans une réunion de famille ou d'amis, mais non : c'est pour attendre, seul, pendant les longues heures de la nuit, un maître qui ne songe guère à la peine qu'il donne et qui s'amuse de tout son cœur, pendant que le pauvre groom s'ennuie de toutes ses forces.

Le groom, en grandissant, deviendra *jockey*, *valet-de-chambre ou cocher*, et retrouvera dans chacune de ces conditions les ennuis de son premier état. Au résumé, l'existence du groom doit vous paraître, comme à moi, aussi triste que pénible; j'aimerais mieux la blouse et les gros souliers du fils d'un fermier, que les beaux habits du groom. J'ai donc bien fait de commencer par vous dire que *tout ce qui reluit n'est pas or*.

A présent, je vous dirai, si vous voulez, l'histoire d'un groom; si M. de M...., cet ami de mon père dont je vous ai déjà parlé, vous la racontait, vous l'écouteriez certainement avec intérêt. En tout cas, comme elle n'est pas bien longue, soyez indulgent pour un de vos camarades, comme il vous promet de l'être à l'occasion pour vous, quoique vous ayez peut-être moins besoin d'indulgence que lui : lisez-moi jusqu'à la fin.

Il est impossible de voir M. de M..... sans se sentir plein de confiance en lui, et pénétré de respect, tant sa belle figure respire la bonté et le génie. M. de M.... est le meilleur homme du monde et un de nos premiers écrivains.

« Il y a trois ans, Jacques Dulong, un de ses fermiers, mourut, laissant une veuve chargée de trois enfans. M. de M...., pour soulager cette pauvre famille, prit Pierre l'aîné à son service, et lui donna les fonctions de *groom* à remplir, sans toutefois pousser l'anglomanie jusqu'à faire du pauvre petit Picard un *Tom* ou un *Toby* ; le fils de Jacques Dulong resta Pierre Dulong tout simplement. Empressement à bien faire, prévenance, respect sans bassesse, exactitude dans son service, Pierre fit tout ce qui pouvait lui mériter la bienveillance de son maître. Celui-ci, dont vous connaissez déjà la bonté, suivait le pauvre orphelin d'un regard paternel, et se demandait déjà quel bienfait pourrait encourager et récompenser les bonnes dispositions de son groom. Il avait remarqué que Pierre passait tous ses instans de liberté dans la boutique d'un pauvre cordonnier qui demeurait au coin d'une rue voisine; curieux de savoir ce que Pierre y faisait, M. de M...., dans sa bonté, le suit un jour. Il voit entrer Pierre, qui, en deux minutes, a posé dans un coin de la boutique sa veste de livrée et son chapeau galonné, pour revêtir un grossier tablier de cuir. Que tient-il entre ses genoux? C'est une forme de soulier retenue par le tire-pied, et ses mains diligentes, protégées par la manique, tirent et retirent sans cesse le fil goudronné qui doit lier avec solidité les coutures du soulier. Car Pierre fait un soulier! M. de M.... marche d'étonnement en étonnement; il voit le cordonnier examiner l'ouvrage de Pierre, et lui donner tour-à-tour des éloges et des conseils; M. de M... se décide à entrer. Je ne vous peindrai pas la surprise et l'embarras de Pierre; il ne sait quelle contenance tenir; enfin, il se jette en pleurant aux genoux de M. de M..., qui le relève vivement. — « Pardonnez-» moi, Monsieur, pardonnez-moi, dit Pierre, vous êtes un bon » maître que j'aime et respecte de tout mon cœur; mais ajouta-» t-il, en rougissant et en baissant la tête, personne dans ma » famille n'avait jamais servi, j'étais le premier... — Et tu ne » voulais pas servir long-temps, ajouta M. de M... — Je vous » en prie, Monsieur, daignez me pardonner.... »

— « Te pardonner, noble et courageux enfant, dit M. de M...,

» en lui prenant la main, te louer bien plutôt, te louer d'avoir » compris que le tablier de cuir d'un laborieux ouvrier est » plus honorable que la redingote galonnée d'un valet! »

M. de M... paya aussitôt trois années d'apprentissage de Pierre chez le vieux cordonnier, avec promesse de l'aider le jour où il serait assez bon ouvrier pour s'établir à son compte. Pierre est devenu un laborieux et habile ouvrier; il s'établira bientôt, et, plein de reconnaissance, il bénit tous les jours M. de M.... Le métier que Pierre a embrassé n'est pas bien relevé; mais, au moins, il a un état, et puisque j'ai commencé par un proverbe, je veux finir par un proverbe que je tiens encore de M. de M... : *Il n'y a pas de sots métiers, il n'y a que de sottes gens.*

JULES MOUNIER.

# L'APPRENTI.

# L'APPRENTI.



« Oui, je ne me lasse pas de le répéter, car je voudrais que vous le comprissiez comme moi, mes enfans. Oui, un bon ouvrier est à la fois plus estimable et plus heureux que l'homme médiocre qui ne sait rien qu'à demi, parce que l'homme resté médiocre par sa faute n'est utile ni aux autres, ni à lui-même; tandis que l'ouvrier qui a d'autres connaissances que celles nécessaires à l'exercice de sa profession, peut, à l'aide de ces connaissances, perfectionner son métier qui alors devient un art; et c'est une généreuse ambition que celle-là! C'est remporter une noble victoire que de s'élever ainsi. »

(Chabot de Bouin.)



N°8.



L'APPRENTI.

Desesserts Editeur.

Lith. Rigo Freres et Cie

Desesserts Editeur.

Lith. Rigo Freres et C.ie



# L'APPRENTI.



C'EST un des plus grands bonheurs de la vie d'avoir un frère !..... Heureux ceux qui n'en sont pas privés !.... Un frère, cet ami des plus jeunes années, avec qui vous avez balbutié les premiers mots, les noms si doux de la famille..... Les noms de père et de mère... Ce confident secret de vos premières impressions, de vos premières pensées ; qui, depuis qu'il sait comprendre, et avant même qu'il sût comprendre, pleurait de vos larmes, et riait de vos joies ; qui a partagé les caresses et les baisers de votre mère, et vos jeux enfantins, et vos petits chagrins ; qui prenait sur son compte votre faute pour vous en éviter la punition, et vous portait en cachette la moitié de son déjeûner, en vous disant, avec une larme éclairée d'un sourire et avec cette bonne douce voix si pénétrante, qu'un frère seul

sait trouver : « Tiens, Henri, prends, j'en avais trop ; » délicieux mensonge, ruse touchante, employée pour vous faire accepter, sans regret, son gentil sacrifice !.... Un frère, miroir fidèle de vos bons et de vos mauvais momens ; clair et limpide comme l'eau d'une source pure, ou bien troublé et inquiet comme l'onde du torrent, suivant que votre regard s'empreint de contentement ou de tristesse. Oh ! comme j'aurais aimé mon frère, moi, si j'avais eu le bonheur d'en avoir un ; mais je n'ai qu'un frère de lait, que j'aime bien, il est vrai ; toutefois, ce n'est pas la même chose : un frère de lait remplace un frère à peu près aussi bien qu'un tuteur remplace un père ; c'est-à-dire, justement assez pour vous en bien faire sentir la différence ; ou bien encore, c'est la lumière du gaz et celle du soleil ; elles éclairent toutes deux, mais la dernière seule échauffe et féconde la terre. Un frère de lait peut embellir vos premières années, adoucir vos petits chagrins, et faire de votre plus jeune enfance une douce aurore ; mais là s'arrête son influence ; il éclaire et n'échauffe pas ; il ne fera pas éclore dans votre âme cette belle fleur qui s'appelle *sensibilité ;* son cri de douleur, tout en vous émouvant, n'amènera pas à vos yeux cette sueur amère du cœur qu'on appelle des larmes ; son attachement pour vous n'aura jamais ce caractère sublime, qui a fait donner à l'affection d'un frère le nom d'amour ; car on dit l'amour d'un frère, comme on dit l'amour de Dieu ! Un frère de lait est donc un peu plus qu'un ami, et beaucoup moins qu'un frère.

La bonne Louise, la mère de Frédéric, m'a nourri de son lait, et a pris les plus grands soins de moi pendant mon enfance. Quand j'étais tout petit, elle s'amusait à me faire rire, en me faisant sauter sur ses genoux ; si je riais, elle riait aussi ; maintenant encore, elle n'est jamais si heureuse que lorsqu'elle me voit content : aussi je lui suis reconnaissant et bien attaché, et, à cause d'elle, j'aime Frédéric ; mais comme dès ses plus jeunes années, il a montré un caractère plein de douceur et de sensibilité, j'aime aussi Frédéric à cause de lui-même. L'année dernière seulement, nous nous sommes séparés. J'avais douze ans, et lui treize à peine ; nous venions de faire no-

tre première communion ensemble; son père qui est concierge du mien, lui annonça qu'il fallait faire choix d'un état, et mon père me déclara à moi qu'il était temps de songer sérieusement à mes études, et que j'allais entrer pensionnaire chez M. de S..., où je n'avais encore été qu'externe. Bien qu'elle ne me plût pas infiniment, j'accueillis cette détermination de mon père avec calme; j'en sentais toute la sagesse. J'obtins cependant qu'elle n'aurait son effet qu'à l'époque où Frédéric entrerait en apprentissage. Son père lui avait donné trois mois pour faire son choix; nous avions donc quatre vingt-dix jours devant nous, et il fut bien convenu que, lors même que son choix serait fait auparavant, il aurait soin de ne le déclarer que le dernier jour du dernier mois. Nous n'avions pas besoin de faire cette supposition, car les hésitations de Frédéric furent telles, qu'à peine se décida-t-il à temps; nous sentions, lui et moi, l'importance d'un tel choix; nous en parlions sans cesse; nous examinions tous les états l'un après l'autre; mais nous n'étions guères plus avancés, car nous en connaissions bien peu les désavantages et les agrémens. Frédéric avait plusieurs camarades de classe qui étaient alors apprentis; je lui conseillai d'aller les voir l'un après l'autre, de leur demander ce qu'ils faisaient, s'ils étaient contens de leur état, s'il était trop fatigant, etc., etc. Mais chacun lui vantait son état comme le plus excellent, le plus lucratif, le moins fatigant; à entendre nos apprentis, leur condition était ce que l'on pouvait inventer de mieux pour le bonheur du genre humain en général, et de l'ouvrier en particulier; ils lui donnaient, bien entendu, le pas sur toutes les autres: c'était le fin du fin, la perfection du perfectionnement, l'alpha et l'oméga de l'industrie française. Si bien qu'après les avoir entendus, nos incertitudes redoublaient, et, au milieu d'une série d'états dont chacun était le paradis terrestre, nous ne savions où planter notre tente, tellement nous craignions que le champ voisin ne renfermât quelques délices de plus que celui où nous camperions. C'était véritablement l'embarras du choix. Nous avions pourtant bien souvent joué tous deux à *Bonjour*, *maître*, *de quel métier veux-tu être ?* avec la longue énumération de

tous les attributs de l'état choisi, toujours sous la formule : « *Pour un bon tapissier*, ou *pour un bon serrurier*, ou *pour un bon boulanger, tire-ly-faut, tire-ly-faut un bon marteau, une bonne enclume, un bon pétrin ;* » mais nous ne songions qu'à éviter de dire le mot secrètement défendu, et non à nous instruire des détails de chaque état, ce qui nous eût été cependant très utile.

Aussi, quand son père l'interrogeait pour savoir s'il aimait mieux tel état que tel autre, Frédéric eût volontiers répondu comme un enfant à qui son père demandait ce qu'il préférait d'une pomme ou d'une poire : « *J'aime mieux une pomme et une poire.* » Mais la difficulté était encore plus insurmontable, car mon frère de lait ne pouvait pas en même temps se faire *apprenti serrurier et apprenti tapissier*. Il fallait à toute force choisir ; un mois déjà s'était écoulé, que nous n'étions pas plus avancés que le premier jour. Je donnai alors l'idée à Frédéric d'aller plusieurs jours de suite dans le même atelier, de bien examiner ce qui s'y passerait, et de me rapporter chaque fois le résultat de ses observations ; il adopta cet avis. Cependant, comme il eût été beaucoup trop long de faire cette étude sur tous les états, nous arrêtâmes ainsi qu'il suit ceux qui, au premier abord, plaisaient le plus à Frédéric, et qu'il devait prendre pour sujet de ses recherches. — Veux-tu être boulanger ? — Ma foi, non ! On a toujours la figure toute blanche de farine, ça a l'air trop drôle. — Oui, mais les habits ne leur coûtent pas cher. — Ça, c'est vrai, puisqu'ils sont presque toujours en jupon ; mais moi, je n'aime pas ça. — Préfères-tu être pâtissier ? — Non, c'est trop tachant, et puis je n'aime pas déjà tant les brioches ; j'ai lu dans les *Enfans peints par eux-mêmes* que tu m'as prêtés, l'*Élève pâtissier*, et j'aurais trop peur d'être appelé comme l'autre : *Patronet ?* — Eh bien ! horloger, hein ? — C'est trop ennuyeux de rester toujours assis, une loupe à l'œil, à manier de petites pièces qui vous glissent dans les doigts à chaque instant, et qu'il faut ensuite se baisser pour chercher par terre. — Et maçon ? — Je ne suis pas Limousin.... — C'est pour rire que je te disais ça... ? Et tailleur ? — Ah !

oui, celui-là me va assez. — Eh bien! je pense comme toi..... Et peintre en décors? —Ah! encore mieux, je veux bien! — Et de deux, et coutelier? — Bon, c'est toujours la même chose; canifs, couteaux, ciseaux, et puis ciseaux, couteaux, canifs, pour changer. J'aimerais mieux serrurier-mécanicien, c'est un bel état, où il ne faut pas être bête pour réussir. — Eh bien! en voilà trois; par lequel vas-tu commencer? — Par le premier; je connais Auguste Lambly qui est apprenti depuis un an chez M. Bermot, un fameux tailleur. Nous nous séparâmes, et il fut arrêté qu'il viendrait le lendemain soir me rendre compte de sa visite.

## L'APPRENTI TAILLEUR.

### Première Soirée. — L'Enthousiasme.

J'attendis le soir avec impatience; enfin, le jour baissa, et j'entendis sonner la fin de l'étude. Mon père était venu lui-même me chercher, et, cette fois, je ne le retardai pas en flânant dans la rue. Frédéric monta de suite dans ma chambre. — Eh bien? lui criai-je d'un air curieux, du plus loin que je le vis. — Eh bien, me dit-il, c'est un fameux état que celui de tailleur! — Sais-tu au moins ce que c'est? — Je crois bien, j'ai passé presque toute ma journée chez M. Bermot. — Que fait l'apprenti? — Presque rien; il apprend à tenir son aiguille. — Voilà tout? —Ah! mais il paraît que c'est déjà une chose très difficile que de bien tenir son aiguille... Il faut replier les doigts d'une certaine façon qui demande beaucoup d'habitude, et Auguste Lambly me disait qu'il s'était piqué plus d'une fois avant d'y parvenir. Il m'ajouta que l'apprenti était chargé de découdre les habits à réparer ou à retoucher. — Cela doit-être ennuyeux à la longue? — Oui: s'il ne faisait que cela; mais il va chercher les draps chez le décatisseur, les différentes étoffes chez les marchands; ces petites courses le reposent en le distrayant. Après quoi, il fait les boutons de drap, unit et aplatit les coutures

sous le carreau, dont la chaleur doit être essayée auparavant, de peur de brûler la marchandise. Au bout de quelque temps, on lui confie les ceintures de pantalon, les doublures de manches, les coutures de pantalon; plus tard, il coud les manches, puis enfin pique les revers et les collets. Dès la première semaine, si vous avez bien travaillé, vous pouvez gagner trente ou quarante sous; c'est agréable pour faire le garçon le dimanche, et puis tu ne sais pas, ajouta Frédéric d'un air d'enthousiasme, presque tous les tailleurs font fortune; vois plutôt *Berchut*, qui a payé, dit-on, 1,500,000 fr. le château du cardinal Fesch; *Berthelon*, qui roule voiture aujourd'hui; *Fargeasse*, qui a vendu à *Blayn* sa clientelle 500,000 fr., et *Schwartz*, et *Ham* et *Gossauer* !... Et quel agrément, quand il a fini son temps, l'apprenti voyage; il fait son tour de France, comme on dit; il voit du pays; car, avec son aiguille, un tailleur gagne sa vie partout. Décidément, je me fais tailleur! Je vais de suite déclarer ma résolution à mon père. — Tu sais bien qu'il est convenu, qu'avant de prendre une décision, tu retournerais plusieurs fois dans la même maison; puisque rien ne te presse, attends à demain soir, il n'y aura rien de perdu. — Je le veux bien : mais c'est uniquement pour te faire plaisir, tant je suis décidé.

Je laissai Frédéric dans ses illusions, et nous fûmes nous coucher. Je suis sûr qu'il aura rêvé du château du cardinal Fesch et de l'équipage de Berthelon.



### Deuxième Soirée. — Le Désillusionnement.

Le soir vint et me ramena mon cher Frédéric : en le voyant paraître, je me doutai bien de quelque changement dans ses idées; il avait l'air embarrassé, un peu confus, et ne répondit pas d'abord à mes premières questions; mais son naturel simple et franc reprit bientôt le dessus, et il s'écria en riant : Eh! bien, tant pis si tu te moques de moi, je ne veux plus être

tailleur. — Mais le château et l'équipage?..... — Oui, raille-moi, je l'ai mérité par la facilité avec laquelle je me suis engoué; mais tu ne m'y prendras plus. — Encore, pour quelles raisons ne veux-tu plus de cet état? — Pourquoi? Pour mille raisons. — Voyons-les. — D'abord, parce qu'il faut être assis toute la journée, les jambes croisées sous soi. — L'habitude te fera paraître cette position moins gênante. — Oui, mais l'habitude me plierait les jambes en dehors, et je ne veux pas être bancal; puis on travaille dans cet état-là les dimanches et les fêtes, cela ne me va pas; ensuite, il faut être à la besogne de six heures du matin à huit heures du soir, en tout quatorze heures, ce qui est très peu gentil. Enfin l'apprenti est, en quelque sorte, le domestique de tous les ouvriers. C'est lui qui nettoie la boutique en dehors et en dedans, et range l'établi. C'est d'ailleurs un état où l'on est peu soigneux de sa tenue. A voir les ouvriers *flambans*, le dimanche, on croirait qu'ils sont toujours curieux d'une mise convenable; eh bien! ils sont dégoûtans les jours de travail. Et, ce qui me contrarie au moins autant, il y a encore un surnom pour l'apprenti, et moi je déteste les sobriquets. L'apprenti, c'est le *tartare*. *Tartare*, viens ici; *tartare*, fais cela; et, par dessus tout, je ne veux pas d'un apprentissage où l'on n'a pour maître que l'ouvrier qui vous adopte; et sitôt que vous êtes en état de faire quelque chose, vous accable de travail, à son profit, et vous fait confectionner sa besogne, tandis qu'il va se promener : c'est une trop grande duperie, et je n'en veux pas. — Les raisons de Frédéric n'étaient pas mauvaises, et il fut résolu que, dès le lendemain, il visiterait un atelier de serrurerie.



## L'APPRENTI SERRURIER.

### Troisième Soirée. — Les Précautions.

Frédéric alla donc voir un de ses camarades de catéchisme, de première communion, François Duru, apprenti serrurier, chez

M. Batelier, rue des Martyrs. Le soir, il vint comme d'habitude me trouver et me dit : « Cette fois, j'espère que tu n'accuseras pas ma prudence, et que tu ne me diras pas que je ne vois jamais que le beau côté des choses; avant d'aller voir François, je m'étais bien posé les questions que je devais lui faire; je les avais même écrites, et voici comme il y a répondu :

*D.* Combien de temps dure l'apprentissage?

*R.* Pour un garçon intelligent, il dure de deux à trois ans.

*D.* L'apprenti est-il libre le dimanche?

*R.* Oui; mais il faut qu'à huit heures du matin, il vienne ranger et mettre en ordre l'atelier.

*D.* Combien de temps travaille-t-il par jour?

*R.* De cinq heures du matin à six heures du soir; mais il a une heure pour déjeûner le matin, de neuf à dix, et une heure pour dîner, de deux à trois.

*D.* Fait-il des commissions pour les ouvriers?

*R.* Non, il ne fait que les commissions de l'atelier, chez les pratiques, chez les marchands, les quincaillers, par exemple; cela lui apprend à connaître les noms des objets et leur qualité.

*D.* Quelles sont les occupations de l'apprenti serrurier?

*R.* Il doit aider, suivant sa force, les ouvriers dans leurs travaux. Il tire le soufflet de la forge, a soin des fers qui y sont exposés, tempère ou augmente l'intensité du feu, soit en y jetant de l'eau, soit en ajoutant du charbon de terre. Il doit avoir soin des outils; on lui fait percer les trous dans les charnières, les plaques, etc. Cela se fait à la machine avec un foret; il apprend aussi à faire les soudures, à ouvrir une porte avec le rossignol; et, à mesure qu'il s'instruit et que ses forces physiques augmentent, on lui confie des travaux plus importans et plus difficiles. Sitôt qu'il se rend utile à la maison, il reçoit un petit salaire à titre de récompense et d'encouragement; au bout de huit jours, il peut gagner; cela dépend de son aptitude au travail et de sa bonne volonté.

Tu vois, ajouta Frédéric, que voilà des renseignemens complets, et que je n'ai pas agi étourdiment. — Ainsi, l'état de serrurier te plaît? — Oui, et dès ce soir, je vais prier mon père

Lith Rigo Freres, r Richer, 7.

de me placer chez un serrurier. — Très bien ; au résumé, c'est un état fort utile et très lucratif.

En me quittant, Frédéric déclara sa résolution à son père, et celui-ci enchanté lui promit de le placer dès le lendemain chez M. Batelier; malheureusement, l'atelier se trouvait au grand complet, et ne pouvait recevoir un nouvel apprenti ; son père le plaça chez un serrurier du quartier, et, de ce jour même, Frédéric commença son apprentissage.

J'attendis avec une vive impatience le soir qui devait nous réunir. Enfin l'heure sonna, Frédéric se précipita dans ma chambre, et se laissa aller sur une chaise, plutôt qu'il ne s'assit. — Qu'as-tu? lui dis-je, effrayé de son abattement. L'apprentissage du serrurier serait-il encore pire que celui du tailleur ?



— Ne plaisante pas. Je suis le garçon le plus malheureux du monde; il s'agit de bien autre chose ici que de porter des pantalons et des gilets à la pratique, et, entre ces deux états, je préfèrerais le premier. Tu sais les précautions que j'ai prises dans mes renseignemens; eh bien ! ce n'est plus cela. — Est-ce que François t'a menti? — Non : il n'en savait pas plus; ce qu'il m'a dit était la vérité pour lui; parce que c'est ainsi que M. Batelier traite ses apprentis, qui sont fort heureux sous sa direction;

il ne savait pas que dans beaucoup d'autres maisons, les apprentis serruriers sont très malheureux. Imagine-toi qu'aujourd'hui, ils m'ont fait traîner la charrette pleine de ferraille : tu sais que je suis assez vigoureux, néanmoins j'en suais à grosses gouttes : ensuite on m'a fait *frapper devant*. Voici ce que c'est : dans ce travail, le forgeron a les deux mains occupées : l'une, armée de fortes pinces, tient le fer rouge sur l'enclume, l'autre applique, sur le fer, la tranche qui doit le déchirer ou le pénétrer, suivant qu'il est besoin, et l'apprenti frappe sur cette branche avec un énorme marteau; je pouvais à peine le soulever; aussi, ce soir, je suis tout courbaturé, et n'y veux plus retourner; d'autant qu'ils m'ont dit que dès demain on m'apprendrait à tarauder : j'ignore ce que c'est, mais rien qu'à voir la machine dont je dois me servir, je suis sûr que c'est encore pire que tout le reste; c'est à faire trembler!.... Je ne sais comment le dire à mon père, qui va sans doute se fâcher contre moi. Ah! que j'ai donc du malheur!

Frédéric avait vraiment l'air très fatigué, et je lui promis de parler à son père. Je descendis, et trouvai le bonhomme dans sa loge; je lui dis de suite ce qui m'amenait. D'abord, il s'emporta, accusa son fils de le faire tourner comme une girouette; enfin il se calma, se rendit à mes prières, et permit à mon frère de lait de prendre un autre état, l'avertissant toutefois de bien choisir, car ce serait pour tout de bon, et sans espoir de changer de nouveau. Frédéric était enchanté d'être débarrassé de l'énorme marteau, de la charrette et du taraud, et il se promit bien d'être plus réfléchi dans son troisième choix. Le hasard s'en chargea pour lui, voici comment : voulant rendre un de ses appartemens plus à sa convenance, mon père y avait mis les menuisiers depuis plus de quinze jours, et Frédéric passait sa vie avec eux, rendant service à celui-ci, portant un outil à celui-là; et, comme il avait le talent de se faire aimer de chacun, il fut bientôt l'ami de tous les ouvriers. Déjà plusieurs fois, il m'avait dit : Sais-tu que c'est un joli état que celui de menuisier? — Pourquoi ne le prends-tu pas! — C'est que l'apprenti y a encore un surnom. — Vraiment! — Oui : *Pot-à-Colle.*

— Je ne pus m'empêcher de rire de cette appellation triviale de l'apprenti menuisier. Cependant je lui dis que cela ne faisait rien à l'état, et que d'ailleurs en n'y prêtant pas attention... — Comment veux-tu que je n'y fasse pas attention, quand toi-même tu viens d'en rire comme un fou? d'autres pourraient en faire autant: moi, cela me vexerait, et je me fâcherais; enfin, je ne peux pas souffrir les sobriquets.... Je crois que Frédéric n'eût peut-être jamais choisi de lui-même un état, sans l'aventure qu'il me raconta le lendemain soir.



## L'APPRENTI MENUISIER.

### Cinquième Soirée. — Le Choix définitif.

Sitôt que je fus seul, Frédéric entra dans ma chambre d'un air triomphant, et me prenant la main : *Victoire! victoire!* s'écria-*t-il*; j'ai mon affaire. — Ah! bah! — Oui. — Depuis quand? — Depuis cette après-midi. — Et quel état as-tu choisi? — Menuisier.... — Et le surnom en question? — Cela ne me fait plus rien, et tu vas voir pourquoi : depuis que les menuisiers sont chez toi, tu sais que je passais mes journées avec eux; leur état me convenait assez; il n'est pas trop fatigant ni trop salissant, puis ils ont d'assez bonnes journées; je me plaisais à les aider, tantôt à ajuster ceci ou cela, tantôt à mettre un clou ou une alèze; M. Muiron, le maître menuisier, disait quelquefois aux autres : Il n'est pas maladroit, le petit; on pourrait en faire quelque chose. Souvent aussi il me disait : Petit, pourquoi donc ne vas-tu pas en apprentissage; tu as l'âge pourtant. — Oui, M. Muiron, mais je ne peux pas me décider à choisir un état. — Pourquoi donc ça? Est-ce que tu crains le travail? — C'est pas précisément ça; mais je ne veux pas servir de domestique aux ouvriers. — Tu es fier? — Un peu trop, n'est-ce pas, M. Muiron? Mais c'est plus fort que moi; et puis je ne puis pas souffrir les surnoms. — Voyez-vous.

ça ; faut prendre des mitaines pour te parler ? — Que voulez-vous, ça me vexe, moi, d'être appelé d'un sobriquet. — La conversation en restait là. Aujourd'hui, j'étais dans la salle à manger, où M. Muiron posait une alèze à la fenêtre, tout en haut ; tu sais que les parquets de toutes les salles sont cirés ici ; personne ne tenait l'échelle où était monté M. Muiron ; voilà que, tout-à-coup, cette échelle se met à glisser sur le parquet, si bien que le maître menuisier allait peut-être tomber par la fenêtre ; moi, j'ai vu ça, et, au risque de me faire blesser, je me suis vite mis sous l'échelle que j'ai retenue en l'air en la prenant d'en haut ; j'en avais ma charge, et sentais mes forces s'en aller.... Dam ! il est lourd,... le père Muiron ! avec ça qu'il n'osait pas bouger du tout ; enfin, un ouvrier est arrivé à ses cris, et, à nous deux, nous avons tenu l'échelle, pendant que le patron, plus pâle que ma chemise, descendait tout doucement. — C'est un beau trait que tu as fait là, *gamin*, m'a-t-il dit, quand il a été tout-à-fait hors de danger ; tu m'as sauvé la vie, et je veux faire quelque chose pour toi. — Ce n'est pas la peine, M. Muiron, tout autre en aurait fait autant à ma place. — Ce n'est pas sûr, cela ; en attendant, si tu veux entrer apprenti chez moi, je te donne de suite 15 francs par mois. — Et mes dimanches ?... ai-je dit bien vite, en pensant que nous nous verrions ce jour-là chez ton père. — Tes dimanches, soit. — Y a-t-il une charrette à traîner ? — Oui ; mais tu ne la traîneras que quand tu auras quinze ans. — Faudra-t-il servir les ouvriers ? — Non ; tu ne feras que les commissions de l'état. — Et le surnom ? — Ça, je ne peux pas l'empêcher ; mais tu seras bien traité, bien enseigné, bien payé, et, plus tard, eh bien ! qui sait ? je n'ai pas d'enfans, tu pourrais avoir mon fonds ; ça te va-t-il ? — J'aurais été trop bête, à cause d'un petit surnom, de refuser tant d'avantages. J'ai accepté, et j'y entre demain. — Bravo ! mon bon Frédéric, lui dis-je, tout cela est fort heureux ; tâche de profiter de la chance ; et, si tu m'en crois, malgré le bonheur qui t'arrive, ne te repose plus sur le hasard du soin de ton avenir. Je pense que je ne te verrai pas avant dimanche prochain, à revoir donc jusque là, et bon courage.



## Sixième Soirée. — Il n'y a que le premier pas qui coute

Le dimanche, Frédéric, après m'avoir embrassé, me dit : Je me trouve très heureux de mon choix, et très content surtout d'être chez le père Muiron, qui me traite comme son fils ; et sa femme serait encore plus disposée que lui à me gâter, si je me laissais faire ; mais je ne le veux pas, parce que je sens que ce n'est pas en se mignardant, en se dorlotant, en s'en faisant accroire, qu'on devient un bon ouvrier. Aussi, excepté ce qui est dans nos conventions, je ne répugne à aucun ouvrage. Je porte très bien les outils de mon maître d'un bout de Paris à l'autre, ou bien un sac de copeaux à une pratique. Je ne me plains pas d'arranger l'atelier, et je le fais avec soin ; je nettoie même la devanture de la boutique ; je sais déjà faire une cheville, creuser une mortaise, blanchir une planche, ce qui, par parenthèse, n'est déjà pas si doux ; quand il faut pousser le rabot ou la verloppe pendant deux ou trois heures de suite, je te réponds que j'en ai assez dans les bras ; mais, bah ! ça fortifie, ça habitue à la fatigue. Je me connais à faire chauffer la colle à la sorbonne (c'est notre forge à nous) ; je commence même à savoir porter une planche ; car, ne t'imagine pas que ce ne soit rien que de porter une planche un peu forte, la manière fait tout ; cette planche qui m'eût extrêmement fatigué dans les premiers jours, ne me paraît plus rien aujourd'hui ; j'ai déjà manié la scie et le ciseau ; je puis même aussi passablement affuter mon fer ; je prends goût à l'état. Je te dirai que, généralement, les apprentis doivent monter eux-mêmes tous leurs outils ; faire leurs rabots, les manches de leurs ciseaux, de leurs marteaux, etc. C'est une espèce de gloire à laquelle on tient ; et moi, comme les autres, j'ai commencé, et j'espère bien les faire tous les uns après les autres : *Il n'y a que le premier pas qui coûte*. Le patron m'encourage dans mes efforts ; mais ses louanges, tout en me faisant plaisir, m'embarrassent quelquefois ; parce que mes camarades prétendent que je ne les dois qu'à sa partialité, et au service

que je lui ai rendu.Un soir, mon patron s'aperçut de cette disposition de ses autres apprentis à mon égard, et aussitôt il se mit à leur raconter l'histoire suivante :

## LE RABOT ENCHANTÉ.

A Ispahan vivaient il y a une centaine d'années, deux apprentis menuisiers : Assan-Ben-Assan et Ibrahim Igalouf s'instruisaient sous le même patron; mais il s'en fallait de beaucoup que Messer Muley-Issaran fût également satisfait de ses deux apprentis. Autant Ben-Assan se montrait docile et laborieux, autant Ibrahim était entêté, indocile et paresseux; vous pensez bien qu'Assan était souvent loué et encouragé par son maître, tandis qu'Ibrahim ne recevait le plus souvent que des réprimandes. Au lieu de se rendre justice, Ibrahim accusait son maître de partialité, et se demandait pourquoi Assan en était mieux traité, et ce qu'il faisait de mieux que lui. Il s'aveuglait sur son propre compte, et laissait une basse et indigne jalousie s'emparer de son cœur. Assan faisait semblant de ne pas s'en apercevoir, et continuait à rendre à son camarade tous les petits services qui étaient en son pouvoir. Ibrahim l'accusait de perfidie, et sentait augmenter sa haine; il allait jusqu'à murmurer tout haut, quand son patron encourageait Assan, et prétendait que celui-ci n'avait attiré l'intérêt de son maître, que par son intrigue et en le flattant. Vous voyez que, dans son envieux aveuglement, Assan ne ménageait personne. Un soir, il s'en retournait après sa journée, plus triste et plus chagrin que de coutume; au détour d'une mosquée, un pauvre derviche, avec une longue barbe aussi blanche que la neige, et la tête enveloppée dans un ample burnous, lui demande l'aumône. L'insensibilité n'était pas un des défauts d'Ibrahim ; il donna le peu qu'il avait sur lui : qu'Allah vous bénisse et vous vienne en aide, lui dit le derviche; plusieurs jours de suite, le vieillard reparut au même endroit, toujours demandant l'aumône à Ibrahim, qui la lui faisait toujours. Un soir cependant, le saint homme lui dit d'une voix tremblante et

cassée par la vieillesse : Mon fils, Allah a béni votre miséricorde, il veut vous en récompenser. Cette nuit, Mahomet, le divin prophète, m'est apparu dans sa gloire, monté sur sa sainte jument, El-Borak ; il m'a ordonné de vous faire présent de ce que je trouverais à mon chevet en me réveillant, que c'était un don précieux, qui devait vous conduire à la fortune et au bonheur, si vous saviez vous en servir. Tu l'avertiras bien, a-t-il ajouté, pendant que j'étais prosterné à ses pieds, tremblant et confondu, tu l'avertiras bien, toutefois, que la vertu de ce ***talisman*** ne se fait sentir que ***lorsqu'il a été suffisamment échauffé par l'usage.*** La vision disparut, et, en m'éveillant, je trouvai ce ***rabot***, le voici ; sachez vous en servir, et remerciez Allah et son divin prophète. A ces mots, le derviche se retira, laissant Ibrahim étonné et ravi. Dès le lendemain, il voulut mettre son talisman à l'épreuve, et, docile à l'avis du prophète, il commença par l'échauffer par l'usage. — En effet, à peine s'en fut-il servi avec ardeur pendant une heure, qu'il vit l'ouvrage s'aplanir devant lui, le dégoût s'effacer et faire place à la satisfaction ; le travail s'achevait comme par enchantement, et Ibrahim était au comble de la joie ; à la fin de la journée, le patron examina son œuvre, et se montra étonné de sa perfection. L'apprenti se garda bien de lui dévoiler son secret. Il reçut des éloges, avec la certitude d'en avoir souvent, et de plus grands encore ; il y avait plaisir à voir Ibrahim à l'ouvrage, quand une fois il tenait son rabot enchanté ; il le faisait aller et venir sur le cèdre et sur le platane avec une infatigable activité. Enfin, au bout de quelques mois, il s'était distingué par des progrès sensibles. Un jour, dans son enivrement, il s'avisa de dire à son maître : Je sais bien pourquoi autrefois Assan réussissait si bien et moi si mal ; sans doute il était protégé par quelqu'enchantement ; là-dessus il raconte à son patron l'histoire du derviche. Oui : tu as raison, Ibrahim, lui dit le maître après l'avoir écouté jusqu'au bout ; oui, le ciel avait fait un présent magnifique à Assan ; mais aujourd'hui tu es aussi favorisé que lui, écoute :

J'ai voulu te convaincre qu'il dépendait de toi seul de réussir

dans ton travail ; mais, pour cela, il fallait frapper ton imagination. Je me suis donc permis (qu'Allah me le pardonne !) de prendre la figure et l'habit d'un derviche. Je savais que, malgré tes défauts, tu avais un bon cœur, et que tu ne me refuserais pas l'aumône. Je t'avais d'avance destiné une récompense, et le *talisman* que je t'ai donné était fait huit jours à l'avance; la manière extraordinaire dont il devint ta propriété te fit croire à sa puissance. Tu sais qu'il t'était recommandé de *l'échauffer par l'usage*, si tu voulais en éprouver l'effet; tu travaillais donc avec courage pendant la première heure; puis, comme le plus difficile est de se mettre à l'ouvrage avec ardeur, tu continuais bien parce que tu avais bien commencé ; ton ouvrage s'accomplissait ainsi sans dégoût pour toi, et tu t'imaginais ne devoir qu'à un pouvoir cabalistique les succès qui n'étaient dus qu'à tes efforts. Maintenant, tu es habitué au travail, tu l'aimes, et t'en acquittes avec plaisir. Je puis donc, sans danger, te faire connaître la vérité. Oui : tu as acquis aujourd'hui le même pouvoir qui protégeait Assan ; car l'activité et la persévérance sont deux talismans dont la vertu opère tous les jours des merveilles !

Le père Muiron finit ainsi son histoire, où le voile de l'allégorie était assez transparent pour que chacun de nous y reconnût ce qui lui était adressé. Mes camarades comprirent la leçon qui les fit rougir un peu ; mais, depuis ce temps, ils travaillent avec ardeur, méritent souvent des éloges de notre bon patron, et nous sommes les meilleurs amis du monde.

ARTHUR DE PILIÈRES.



# LE PETIT BUCHERON.

# LE PETIT BUCHERON.



« C'est au bois des forêts que nous devons nos maisons, nos vaisseaux, notre chauffage, et mille meubles, mille ustensiles utiles et commodes : il contient la principale matière, ou l'aliment le plus naturel du feu, sans lequel nous ne pourrions ni apprêter notre nourriture la plus commune, ni fabriquer la plupart des choses les plus nécessaires, ni conserver notre santé !...

» Les forêts forment un des plus beaux tableaux que la nature présente à nos yeux. . . . . . . . . »

(Sturm, *Œuvres de Dieu.*)





# LE PETIT BUCHERON.



APPELONS-NOUS un instant les lectures de nos premières années, quand nous savions lire à peine; ces premiers récits qui nous attachaient si fort, et que, tout petits, nous demandions à nos bonnes mères, le soir sur leurs genoux, avant de nous mettre au lit. Tu le sais, Jules Mounier, toi, qui dernièrement encore prenais tant de plaisir à voir la profonde attention avec laquelle Arthur, Ernest, et tous les petits élèves de la dernière classe t'écoutaient, le jour où tu leur disais avec ton air le plus grave, et tes inflexions de voix les plus attachantes, le conte du *Petit Poucet* : « *Il était une*

» *fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfans* » *qui les incommodaient beaucoup, parce qu'ils étaient bien* » *pauvres*, etc. »

Tu ne pouvais toi-même t'empêcher d'éprouver une certaine émotion en arrivant à cette phrase : « *Ils s'en allèrent* » *dans une forêt épaisse, où, à dix pas de distance, on ne se* » *voyait pas l'un l'autre. Le bûcheron se mit à couper du bois, et* » *les enfans à ramasser des broutilles pour faire des fagots; le* » *père et la mère les voyant occupés à travailler*, etc., etc. » A cet endroit, tu fis très bien comprendre à nos petits camarades que les enfans des pauvres gens (et quel plus pauvre état que celui de bûcheron?) ne peuvent pas comme nous, être, non-seulement inutiles, mais encore à charge à leurs familles jusqu'à l'âge de 18 ou 20 ans; tu expliquas clairement à tes auditeurs, que ces pauvres enfans, sitôt qu'ils ont la force de porter un fardeau ou de lever un outil, doivent prendre part, chacun suivant sa force, aux fatigues du père et de la mère, et contribuer à son existence. Tu nous fis bien voir ces pauvres petites créatures, accablées d'un dur et pénible travail en entrant dans la vie, et ne devant avoir d'autre repos que celui que promet la mort; ils te comprenaient bien, nos petits amis, car le sourire habituel s'était effacé de leur bouche, et je vis même des larmes poindre dans les yeux bleus de ton frère Arthur. Moi-même, je pris ma part de tes touchantes réflexions, et je me demandai si, avec un pareil sujet, il ne serait pas possible d'intéresser? Je me dis que le charmant conteur y avait joint la fiction, parce qu'il ne voulait que distraire et amuser, que s'il avait voulu intéresser, il nous eût peint la vie réelle d'un petit bûcheron, et quel succès lui était reservé! Je me rappelai à ce moment la belle fable de La Fontaine :

« Un pauvre bûcheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchait à pas pesans,
Et tâchait de gagner sa chaumière enfumée. »

Un homme d'esprit et un homme de génie avaient pris tous

deux le bûcheron comme l'expression la plus complète de la misère humaine : j'ai dû croire avec eux que le sujet était intéressant. Je vais donc tâcher de dire le moins mal possible les occupations et les misères du petit bûcheron.

Rien n'est plus triste et plus misérable que le pays qu'habite sa famille, si ce n'est la chaumière qui lui sert d'abri. Les pays, couverts de vastes forêts, sont presque tous pauvres et mal habités. De temps à autre, quelques chaumières éparses, méritant à peine le nom d'habitation, à qui l'on donne pompeusement le titre de villages, des routes désertes et mal entretenues, des communications difficiles, et qui rendent le commerce presqu'impossible, voilà, en général, l'état des pays forestiers; ce n'est qu'à une assez grande distance de la forêt qu'on commence à apercevoir des traces de civilisation. Tels sont les environs des Ardennes, de la forêt du Morvan, et même de Compiègne; la forêt de Fontainebleau est une heureuse exception.

Ces pauvres gens ignorent, je ne dis pas les objets de luxe, mais les meubles les plus simples, que nous voyons tous les jours avec dédain, feraient long-temps l'objet de leur admiration; leur intelligence est donc généralement bornée, leur ignorance complète, et leur caractère sombre comme les lieux qu'ils habitent; où voudriez-vous qu'ils prissent des idées riantes? Serait-ce dans la profondeur de cette vieille et ombreuse forêt, toute pleine d'arbres gigantesques, parmi lesquels se pressent les chênes séculaires dont le feuillage épais forme une voûte impénétrable aux rayons du soleil? Dans les douces campagnes qu'arrose la Loire, les aspects variés de la nature, les suaves couchers du soleil, les mille accidens de la lumière sur les côteaux, dans le vallon, sur le fleuve qui ondule gracieusement comme un vaste ruban argenté, tout cet ensemble animé forme de charmantes harmonies qui contribuent à adoucir le caractère des habitans, à éclairer leur intelligence. Mais chez nos pauvres bûcherons, la nature a toujours le même aspect triste et mélancolique; c'est toujours la forêt avec ses tableaux graves, ses ravins profonds, ses taillis impénétrables.

et ce silence désolé qui n'est interrompu la nuit que par les hurlemens des loups, ou les rafales des vents qui s'engouffrent en mugissant sous ses voûtes sonores; et leur chétive habitation! Jusqu'à hauteur d'appui, l'enceinte en est formée par un mur en pierres brutes, cimentées avec de la terre; sur ce mur descend, en cône prolongé, un toit formé de branches d'arbres entrelacées, recouvertes de chaume; une porte si basse, qu'il faut presque ramper en entrant, conduit sous ce déplorable abri. Le dedans répond au-dehors: point de lit; dans un coin, un tas de paille ou de feuilles sèches; pour tous meubles, une table grossière en bois blanc, et quelques escabelles. Les cognées du bûcheron sont le seul ornement de ce lieu; une large pierre, assez profondément creusée, est placée au centre : c'est autour de cette pierre, où brûlent la tourbe et les racines, qu'ils s'asseyent dans les grands froids de l'hiver; la fumée sort par un trou pratiqué au haut du toit, et par les courans d'air que laissent passer les cloisons mal jointes; autrement, ils étoufferaient bientôt. Un pain d'orge à peine cuit, des pommes de terre, des racines que produit un carré de terre mal cultivée; la chair des animaux tués en braconnant, et celle des oiseaux pris aux piéges, telle est la grossière nourriture de la pauvre famille!... Et quelles fatigues, quels durs travaux, quelles peines ne lui faut-il pas endurer pour se la procurer?.......

Le petit bûcheron, dès que le jour paraît, s'arrache au sommeil, et, à la suite de son père, va partager ses durs travaux; il lui faut parcourir la forêt, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, traverser sans crainte les clairières solitaires et silencieuses; les arbres, que la cognée a abattus, ont laissé de profondes racines qu'il faut chercher sous la terre en la creusant; souvent elles résistent aux plus violens efforts, et ne cèdent qu'à des coups cent fois répétés. Le petit bûcheron, trop faible pour ce métier fatigant, en fait cependant l'apprentissage en s'exerçant sur des racines moins fortes, ou bien il les retaille pour les mettre en tas, qu'il lie ensuite avec des cordes ou de jeunes branches flexibles, afin d'en rendre le transport plus facile. A défaut de mieux, il amasse les broussailles d'épines et de ronces, au ris-

que de s'écorcher cent fois les mains et de se les mettre en sang; avec ces broussailles, il fera des bourrées, car il ne dédaigne rien, le pauvre enfant! Et ces hauts tas de bois qu'il vient d'amasser avec tant de fatigues fourniront à peine à sa nourriture d'un jour; il ramasse aussi les menues branches d'arbre brisées par la foudre, ou par la force du vent; avec celles-là, il fera des fagots. Remarquez qu'il ne doit s'emparer que des racines, des broussailles, et des branches mortes. C'est l'aumône du riche au pauvre; c'est ce que lui abandonne l'État. Tout ce qui est sur pied doit lui être sacré; il encourrait des peines très sévères, s'il se permettait la moindre infraction à cette loi. Quelquefois aussi le petit garçon va seul à la découverte des racines qu'il doit signaler à son père; il est souvent obligé de s'aventurer assez loin : qu'il prenne garde de s'égarer..... Personne n'est là pour lui indiquer la route qu'il aura perdue. La forêt est vaste, les sentiers étroits s'y croisent en tous sens; il faut, pour retourner, qu'il distingue celui qu'il a pris pour venir. La nuit tombe vite dans les forêts.... Qu'il n'y reste donc pas trop tard, car les loups sont nombreux, et c'est surtout pendant la nuit qu'ils cherchent leur proie.

Quand son père a le bonheur de posséder un âne et une charrette, c'est le petit bûcheron qui va vendre le bois au prochain bourg, où quelques pièces de monnaie paient toute sa voiture. Avec cet argent, il achète les objets les plus nécessaires qu'il doit rapporter le soir. C'est encore lui qui veille la nuit le bois qui brûle sous une couche de gazon pour faire du charbon. Ce bois ne doit jamais flamber, mais se réduire peu à peu en charbon par l'action du feu tempéré par la fraîcheur de la terre; qu'il ne s'endorme donc pas, quelle que soit l'envie qu'il en éprouve, car le feu pourrait ouvrir une route à l'air; le bois flamberait et tout serait perdu.

Le petit bûcheron a su trouver encore d'autres industries: en été, il cueille les fraises sauvages, va chercher en haut des arbres, dans leurs nids, les œufs des oiseaux; il en fera de délicieuses omelettes, ou bien il prendra les petits, soit pour les manger, soit pour les élever, et les vendre plus tard; ce n'est plus

alors un passe-temps, mais un véritable travail qui lui demande encore beaucoup de soins et d'adresse. En automne, il vendra également les noisettes et les châtaignes qui sont les fruits de la forêt. Les châtaignes font sa nourriture la plus habituelle, la plus succulente et la plus saine ; le châtaigner est la richesse du pauvre habitant des forêts. A ces différentes ressources, le bûcheron joint quelquefois une vache et une chèvre, dont la surveillance est confiée au plus jeune de ses fils, à celui qui ne peut encore se livrer à de plus rudes travaux. Alors, il est regardé comme riche et devient pour les autres un objet d'envie. Quand les neiges rendent la forêt inabordable, il saura encore occuper ses journées ; dans plusieurs endroits, il file ainsi que sa femme, ou il fait de la dentelle, non pas cette belle dentelle que nous voyons à nos mères et à nos sœurs : leurs mains alourdies par les forts ouvrages ne peuvent produire que des dentelles grossières et imparfaites, mais qui font encore la joie et l'orgueil des filles simples et naïves du pays.

Voilà une triste existence, monotone s'il en fût, toujours la même! Pour eux, le jour qui fuit ressemble à celui qui vient de s'écouler, et celui de demain ressemblera à celui d'hier : pour eux, l'année forme un cercle uni, dont le premier jour se réunit au dernier, sans qu'on en puisse voir le point de réunion, tant ils sont tous semblables.

Ne croyez pas cependant que leur vie se passe toujours aussi triste et aussi sombre. Non : c'est une nuit que viennent souvent éclairer de doux rayons de joie et de bonheur ; car, en créant l'homme, Dieu n'a pas voulu que dans quelque position qu'il pût être, un seul eût le droit de maudire la vie qu'il lui aurait donnée, tant malheureuse fût-elle. Ne lui a-t-il pas fait don d'un cœur sensible, d'une âme intelligente, sources inépuisables de joie et de bonheur! Ils sont pauvres, bien pauvres ; mais ils s'aiment les uns les autres ; ils sont heureux l'un par l'autre : le père d'une caresse de son fils, le fils d'un encouragement, d'un geste de contentement de son père, ou d'un baiser de sa mère. Leur oreiller est bien dur : mais le soir, ils y posent un front

tranquille ; ils y goûtent un sommeil que nul remords ne vient agiter ; d'heureux songes, que ne trouble pas l'ambition, les caressent durant leur repos, et s'ils n'ont que des biens et des ressources bornés, leurs désirs et leurs besoins sont bornés aussi. Après une journée bien fatigante, le petit bûcheron trouve encore qu'il peut remercier Dieu, et, tranquille, il se repose sur lui de son existence du lendemain.

Aux petits des oiseaux, il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Oui, Dieu prend soin de ses créatures, et à celles qui semblent le plus abandonnées, il sait encore prodiguer des joies et des consolations, souvent inconnues aux riches et aux grands de la terre. Voyez plutôt le bûcheron du sublime La Fontaine, dans un moment de peine et de désespoir, il invoque la mort ; mais comme il reconnaît vite que la vie vaut encore la peine d'être estimée ! Comme il se hâte de lui donner le change et de lui répondre, quand elle lui demande ce qu'il faut faire.... : « *Que tu m'aides à recharger ce bois....* »

A l'est du Nivernais (département de la Nièvre), se trouve une vaste et profonde forêt, nommée forêt du Morvan. Château-Chinon est la capitale du pays ; elle compte quinze cents habitans ; jugez, par le peu d'importance de la capitale, de la richesse du pays. C'est une vieille et noire forêt où les bûcherons abondent.

Une pauvre et honnête famille de bûcherons l'habitait de père en fils depuis long-temps. Cette famille se composait du père, de la mère et de deux garçons ; Pierre qui était l'aîné et pouvait avoir douze ans, se faisait remarquer par le tendre attachement qu'il portait à son jeune frère Jérôme, moins âgé que lui de quatre ans. Cette amitié entre les deux frères faisait l'admiration de tous ceux qui en étaient les témoins ; ils vivaient donc tous quatre, sinon dans l'aisance, du moins dans la paix. Un jour vint où cette paix fût troublée par un évènement fatal, qui devait coûter bien de larmes aux pauvres gens. Le père, en abattant un gros chêne, donna à faux un coup de sa cognée ; et se

blessa gravement à la jambe; je ne vous peindrai pas la désolation de Pierre, quand il entendit l'exclamation que la douleur arrachait à son père, et qu'il vit le sang couler de la blessure. Il accourut rapidement et pansa la plaie avec sa grosse chemise qu'il déchira pour cela; puis, quand son père fut remis, il lui prêta l'appui de son épaule pour le ramener à la chaumière. La plaie, quoique assez large, n'était pas dangereuse; mais le repos le plus absolu était nécessaire au malade, qui dut rester plusieurs jours sans pouvoir se livrer à ses travaux habituels. Cependant, on était en automne, époque où les travaux sont plus faciles et plus lucratifs, où l'hiver qui s'approche oblige les bûcherons à se livrer avec d'autant plus d'ardeur au travail, que, pendant plusieurs mois, il doit être interrompu. Quelle désolation dans la pauvre chaumière! Comment fournira-t-elle à ses besoins, pendant ces jours tristes et si longs, où le travail est impossible et les besoins plus nombreux et plus grands? Pierre cherchait en vain à consoler son père et sa mère. Tous deux, plus expérimentés que lui, restaient tristes et désolés. L'amour filial suggère enfin à Pierre une résolution qui devait calmer un peu les craintes de la famille. — Eh bien, Père, s'écria notre bon garçon, je suis grand et fort pour mon âge, je suis sûr, qu'avec un peu de bonne volonté, j'achèverai ton travail, et nous aurons de quoi vivre cet hiver. — Tu es un brave garçon, Pierre, mais tu es trop jeune, tu ne pourras pas... — Que si, va, Père, j'y mettrai plus de temps que toi, voilà tout : mais j'en viendrai à bout. — Je te dis, mon garçon, que tu te blesseras, et alors ce sera encore pis; car, au lieu d'un malade chez nous, il y en aura deux. — Que non, Père, faut avoir bon espoir, le bon Dieu me protégera. — Le père pleurait de joie d'avoir un fils si bon et si courageux : le lendemain, fidèle à sa résolution, dès que le jour parut, Pierre mit un gros morceau de pain sous son bras, et, prenant la cognée de son père, il sortit, mais il ne put le faire sans réveiller le petit Jérôme. — Où tu vas donc, Frère? — Travailler à la forêt. — Sans moi? — Oui : faut que tu restes près de notre père, tu le soigneras. — Mais puisque Mère y est. — Elle sort quelquefois. — Tu sais bien

que non, depuis que Père est malade. D'ailleurs, je veux faire comme toi, et travailler pour gagner notre pain de cet hiver. — Mais je ne veux pas t'emmener sans la permission de notre père. — Emmène-le, petit Pierre, puisqu'il veut aller avec toi, dit de son lit le père qui avait entendu cette conversation, quoique tenue à voix basse; il a raison de ne vouloir pas rester à la maison à ne rien faire quand tu vas travailler pour nous tous : il t'aidera.

Pierre ne demandait pas mieux que d'emmener avec lui son cher petit frère. Ils embrassèrent tous deux leur père et partirent, joyeux de pouvoir faire quelque chose d'utile et d'agréable à leurs parens. Ils s'encourageaient l'un l'autre au travail; le petit disait souvent à l'aîné : — Repose-toi donc un peu, Frère, tu es tout en sueur, tu te fatigues trop. — Il faut bien que j'en prenne un peu plus qu'à ma force, sans cela je n'en finirais pas. — Oui : mais tu sais que papa t'a défendu de trop travailler, et, si tu ne t'arrêtes pas, je le lui dirai. L'aîné embrassait son petit frère, et se reposait un instant pour lui faire plaisir; puis il recommençait de plus belle. C'étaient deux bons petits cœurs, et deux braves enfans! Cela dura ainsi pendant plusieurs jours; le père et la mère étaient émerveillés du travail que faisait Pierre, qui leur disait en les embrassant : — Tu vois bien, Père, que j'ai grandi de six pouces! Quand on a beaucoup de courage, on a toujours assez de forces!

La saison avançait, le froid se faisait déjà sentir, les jours devenaient plus courts, et la nuit tombait brusquement dans la forêt avant qu'on l'eût prévue. Un soir que Pierre était allé travailler assez au loin dans le bois, entraîné par son ardeur, il attendit un peu plus tard que d'habitude. Il aurait cependant eu le temps de regagner la chaumière avant la nuit, si, tout-à-coup, un orage terrible n'eût répandu une obscurité complète sur toute la forêt. C'est en vain qu'ils se hâtent tous deux; déjà, les grands arbres frémissent et se courbent sous les efforts de la tourmente, comme de faibles arbrisseaux; déjà de larges gouttes de pluie percent le feuillage touffu, la foudre roule en grondant sur toute la forêt; elle éclate, et, rebondissant d'échos

en échos, va se perdre dans la profondeur des ravins. Une nuit épaisse enveloppe la forêt comme d'un voile, que déchire d'instans en instans la lueur rougeâtre des éclairs; leur lumière éblouissante et rapide n'illumine tout-à-coup les ténèbres, que pour les faire paraître bientôt plus horribles et plus profondes. Inquiets et troublés, nos pauvres petits bûcherons précipitent leurs pas; ils se heurtent à tout moment contre les arbres qui garnissent la route; leurs mains sont ensanglantées par les épines ; ils vont sans réfléchir, sans examen, fuyant devant l'orage qui bientôt va les devancer!

Enfin, voici un rocher! Quelques énormes blocs de pierre suspendus en voûte leur offrent un abri: ils s'y blottissent tous deux, dans l'espoir que le terrible orage va finir et qu'ils reprendront le chemin de leur chaumière. Mais l'orage se prolonge, les heures se passent, la fatigue et le sommeil appesantissent les paupières du petit Jérôme, il s'endort dans les bras de son frère. La pluie a rendu la nuit plus froide. Pierre regarde avec compassion son pauvre petit frère qui grelotte pendant son sommeil. Que fait-il? Se dégageant avec précaution, il quitte sa blouse et son surcot, les étend doucement sur lui, et, le couvrant de son corps, il le réchauffe de sa propre chaleur. Pierre a bien froid; mais, en pensant qu'il sauve peut-être la vie à son frère bien-aimé, il ne sent plus sa souffrance. Pendant toute cette longue nuit, Pierre eut l'œil ouvert, l'oreille aux aguets, la main sur sa cognée de peur des loups, et toujours prêt à les combattre pour défendre son petit frère. Enfin, l'orage se dissipe au matin; le jour renaît et éclaire la forêt dévastée. Ils se remettent en route; mais, oh! terreur nouvelle! Ils se sont égarés!... Plus de chemins battus... Plus de sentiers connus... Ils marchent... marchent toujours... Ils vont au hasard... Déjà le soleil est au milieu de sa course, et ils n'ont fait que s'égarer davantage. Le jour tombe, la nuit revient... Leurs forces sont épuisées : Pierre a donné à son frère le seul morceau de pain qui lui restait. — Faudra-t-il donc mourir ici? devenir la proie des loups!... Allons! Frère, un peu de courage. Essayons encore!... Ils vont... Mais les voilà sur la lisière du bois; une

vaste plaine s'ouvre devant eux; et, bien loin, bien loin, des lumières. Le petit n'en peut plus... C'est pourtant là qu'il faut aller; c'est là que sont les secours! Pierre charge son frère sur ses épaules, et, à pas chancelans, il avance, le courageux enfant! il marche toujours... La lumière augmente... Il y sera bientôt... Il n'en est plus qu'à cinquante pas! Mais ses forces ne peuvent le porter au-delà; il tombe privé de sentiment! Son frère l'appelle en vain... En vain il cherche à le faire revenir par ses embrassemens et ses larmes! Tout-à-coup, il s'élance vers la maison; il a retrouvé ses forces pour sauver son frère; il comprend que c'est là qu'il faut aller...

C'est à peine si au milieu de ses cris, de ses sanglots, de ses paroles entrecoupées, on peut comprendre le danger de son frère. Cependant on le suit, on trouve le pauvre Pierre étendu sans connaissance; on le transporte au château (car c'était un château), et, pendant qu'on lui prodigue les soins les plus empressés, son frère raconte l'histoire que vous venez d'entendre; madame la comtesse de Saint-Brice, à qui appartenait le domaine, fut touchée jusqu'aux larmes du dévouement de Pierre. Quand ses forces furent bien rétablies, elle lui offrit d'avoir soin de lui, s'il voulait rester avec elle; mais Pierre n'était pas de ces enfans ingrats qui préfèrent l'aisance à la tendresse de leur père et de leur mère. Il remercia poliment madame de Saint-Brice, en ajoutant: « *Qu'il aimait mieux manger du pain noir au milieu de sa famille, que des biscuits loin d'elle.* » Madame de Saint-Brice loua ses bons sentimens, et le fit reconduire à son père, avec un médecin pour soigner le pauvre homme. Je ne vous dirai pas les larmes de bonheur et de joie que répandirent les bonnes gens en revoyant leurs enfans qu'ils avaient crus perdus, et leurs embrassemens sans nombre, et leurs caresses, et leurs mille questions. Le père pleura d'un noble orgueil en apprenant la belle conduite de Pierre et son refus de quitter sa famille. Madame de Saint-Brice, pleine d'admiration pour Pierre, a reporté sur le père l'intérêt que lui avait inspiré le fils. Elle leur a fait bâtir une maisonnette commode et agréable; elle a fait ensemencer leur champ, planter une vigne

dans leur enclos, et, par sa générosité, a mis pour toujours cette brave famille à l'abri du besoin.

N'admirez-vous pas avec moi combien les vues de la Providence sont impénétrables, et combien souvent le succès touche de près aux revers? Il semble qu'elle se plaise à faire mériter à ceux qu'elle favorise le bonheur qui leur est destiné. Si Pierre eût été moins bon fils, il ne fût pas allé travailler si jeune, et seul à la forêt; moins persévérant, moins courageux, il eût peut-être péri pendant l'orage; moins bon frère, il ne se fût pas si vivement acquis l'estime et l'intérêt de madame de Saint-Brice. Ainsi, par un ordre inexplicable, et toujours digne d'admiration dans ses résultats, les événemens se succèdent entre eux, se tiennent et s'enchaînent par un lien imperceptible, qui lie les revers à la prospérité et la prospérité aux revers; l'homme ignore la cause et ne voit que les effets; qu'il se confie donc humblement à celui qui dirige les soleils et les mondes..... Aimer ses parens et se montrer reconnaissant des soins qu'on a reçus d'eux, c'est un sentiment si simple et si naturel, qu'on ne lui doit point d'éloges. — Y-a-t-il donc un enfant si mal né, qui puisse ne pas chérir et respecter ses parens?.... Mais savoir, comme Pierre, préférer leur amour à l'éclat de l'opulence; comme lui, déployer un dévouement et un courage bien au-dessus de son âge: voilà sans doute de beaux et nobles sentimens, bien dignes d'éloges et bien dignes des bienfaits que lui réservait le ciel.

ADRIEN DELAUNAY.

# L'ENFANT TROUVÉ.

# L'ENFANT TROUVÉ.



« Je n'ai jamais vu d'établissement dans un ordre plus parfait que celui des *Enfans trouvés de Moscou*..... En parcourant les diverses salles occupées par tous ces enfans, j'observai, avec plaisir, le respect et l'affection qu'ils montraient pour leurs supérieurs ; ils couraient après eux ; leur prenant amicalement les mains, exprimant par leurs gestes et leurs paroles toute la tendresse d'un fils pour son père. Leurs gouverneurs semblaient touchés de ces marques d'attachement, et leur rendaient caresse pour caresse.

» . . . Il est à remarquer que les enfans trouvés témoignent un besoin d'aimer et d'être aimé, plus vif que tous les autres enfans. Cela vient sans doute de ce qu'ils sentent leur isolement et la reconnaissance qu'ils doivent à ceux qui remplacent pour eux les parens qu'ils n'ont jamais connus. »

(*Gazette littéraire.*)



N° 11.



L'ENFANT TROUVÉ.

Desesserts Éditeur. Lith. Rigo Frères et Cie r. Richer, 7.

N° 11.




# L'ENFANT TROUVÉ.



DANS les derniers jours qui précédèrent les vacances de 1839, Alfred C...., dont la famille est intimement liée avec la mienne, et qui est aussi le meilleur de mes amis, vint me trouver : — Tu connais, me dit-il, ma bonne tante Delaunay, dont je t'ai parlé si souvent, qui habite la Touraine, eh bien ! je viens demander à ton père qu'il te permette de venir passer les vacances chez elle. — Il ne voudra certainement pas, répondis-je, car c'est trop loin ; soixante-cinq lieues ! Oh ! maman ne consentira jamais à ce que je m'éloigne autant d'elle. — Il faudra cependant bien qu'elle y consente ; car si j'échoue auprès de ton père, papa m'a promis de venir lui-même, et tu conçois bien qu'il est impossible qu'on n'accède pas à sa demande.

Alors Alfred tout fier de ce raisonnement, partit comme un trait.

Mon père refusa, ainsi que je m'y attendais, ou du moins ne donna qu'une réponse fort évasive; alors Alfred voyant de grosses larmes rouler dans mes yeux : — Console-toi donc, me dit-il, papa m'a promis de t'emmener, et tu viendras, j'en suis certain..... Allons! jouons..... Je ne me souciais guère de m'amuser, j'étais trop vivement contrarié; le jeu me lassa bientôt, Alfred me quitta, et je passai plusieurs jours sans le revoir.

— Serais-tu content, Eugène, d'aller passer tes vacances à la campagne, me dit mon père un matin pendant le déjeûner. — Oh! cher papa, quel bonheur ce serait pour moi! — Eh bien! dans quelques jours, M. C.... vous conduira, Alfred et toi, passer les vacances en Touraine, chez sa tante.

Cette bienheureuse nouvelle dissipa comme un éclair toutes les anxiétés, tout le malaise qui depuis cinq grands jours m'assaillaient; je sautai au cou de mon bon père, et mes embrassemens lui exprimèrent ma reconnaissance bien mieux que n'auraient fait mes paroles.

Oh! comme j'étais heureux de vivre à la campagne? Alfred était un si bon camarade, et sa bonne vieille tante savait si bien se plier à tous nos caprices! Chaque jour, c'étaient de nouvelles parties de plaisirs; je n'en finirais pas si je les décrivais toutes; tantôt de longues parties de pêche ou bien des promenades sur l'eau, tantôt des courses à cheval, ou sur les ânes qui paissaient dans les immenses prairies que baigne le Cher; souvent, cavaliers et coursiers, nous roulions pêle-mèle sur l'herbe; mais nos chutes n'avaient rien de bien dangereux, le gazon était épais et moëlleux.

La chasse était surtout notre plaisir favori. Nous passions rarement quelques jours sans arpenter la campagne; à nous voir le fusil en arrêt, battre intrépidement dès le matin les guérets et les taillis, on nous aurait vraiment pris pour des braconniers fieffés! Malheureusement pour nous, il n'en était rien, et il ne nous arrivait que trop souvent de rentrer le soir, harassés de fatigue et les mains vides.

Alfred avait une tante, religieuse de l'Ordre de Saint-Joseph, et qui depuis de longues années était attachée à l'hospice de T..... Il me proposa un jour d'aller lui faire visite; nous enfourchâmes nos coursiers, et, au bout de deux heures, nous étions rendus à l'hospice.

La sœur, sainte Stéphanie, était bien la meilleure personne que j'eusse encore vue; elle voulut absolument nous garder toute la journée; après nous avoir comblés de caresses et de friandises, elle nous offrit de visiter l'hospice. Vous y verrez, nous dit-elle, bien des douleurs, bien des souffrances; pour beaucoup, les unes sont malheureusement le fruit de la mauvaise conduite; mais, pour d'autres aussi, ce sont de douloureuses épreuves, par lesquelles il plaît à Dieu de les faire passer, afin de les rendre dignes des félicités que sa bonté leur réserve un jour. Tous néanmoins, mes chers enfans, sont dignes de notre commisération; car ce sont nos frères, et ils souffrent.

En voyant ces longues salles garnies de lits, où apparaissaient de pâles et maigres figures que minait la maladie, jes entis une émotion pénible me serrer le cœur; ces yeux éteints, ces traits livides faisaient mal à voir; puis le silence lugubre que troublait seul le bruit de nos pas, était bien propre à remplir l'âme de tristesse; je me repentais presque d'être entré; l'air de ces vastes salles m'étouffait.

Nous entrâmes ensuite dans la cour des aliénés; je n'essaierai pas de vous décrire le triste coup-d'œil que présentent ces infortunés; les uns accouraient à nous et nous saluaient gravement; les autres nous regardaient avec une impassible indifférence, sans que la moindre intelligence vînt éclairer leurs regards; leurs poses, leurs gestes, trahissaient en eux l'absence complète de la pensée, ce beau présent que Dieu a fait à l'homme, et par lequel il lui a donné sa ressemblance. Lorsqu'ils nous aperçurent, plusieurs s'éloignèrent en gesticulant et en poussant des cris rauques et saccadés. Je tremblais presque au milieu de ces pauvres fous; les regards de quelques-uns étaient si terribles, si hagards!

Des cris joyeux, des cris d'enfans se faisaient entendre à peu

de distance. Alfred en demanda l'explication à sa tante. Il nous paraissait si étrange d'entendre ces jeunes voix rompre le vaste silence qui régnait dans la maison. — C'est l'heure de la récréation pour les *Enfans trouvés,* nous dit sœur Stéphanie, en nous conduisant vers une grande porte peinte en noir. Nous vîmes, dans une cour, ombragée par des arbres touffus, trente ou quarante enfans, courant et jouant ainsi que nous faisons à la pension. Tous étaient habillés en toile grise, quelques-uns avaient des sabots aux pieds; les figures de plusieurs d'entr'eux étaient fraîches et rebondies, et vivement animées par l'action du jeu; mais beaucoup d'autres aussi portaient les traces profondes de la maladie et de la souffrance. En nous voyant, quelques-uns continuèrent à jouer; d'autres évitèrent notre rencontre, et c'étaient les plus chétifs : les mains dans les poches de leurs pantalons, le regard honteux, ils s'éloignèrent au fond de la cour. Pauvres enfans ! comme nous les plaignions, combien un tel sort nous paraissait misérable; nous regrettions presque notre bonheur en les voyant si malheureux ! Oh! c'est qu'ils ont un avenir si triste! Vivre toujours seuls, privés de la tendresse, des soins de leur mère qu'ils n'ont point connue et ne verront jamais; car ils sont orphelins; Dieu a rappelé à lui les uniques soutiens qu'ils avaient sur terre; connaissez-vous un malheur plus accablant que celui qui les a frappés ?

Une sœur surveillait la récréation; elle en tenait deux par la main; ils paraissaient bien souffrans, leurs traits blêmes et amaigris ne semblaient pas annoncer qu'ils eussent de longs jours à vivre. C'est une bien triste idée de penser à la fin prochaine de ces jeunes victimes, tendres fleurs à peine écloses et sitôt fanées. Mais la fleur vit-elle sans les rayons bienfaisans du soleil? Une mère eût été l'astre qui les aurait fait vivre. Hélas! privés de leur soleil, ils penchent déjà une tête languissante et se flétrissent avant le temps!...... En les quittant, nous partageâmes entre eux les sucreries qui nous restaient, et la joie, la timidité qu'ils témoignèrent en les recevant, nous causèrent une bien douce satisfaction.

Nous montâmes ensuite visiter les dortoirs; chacun d'eux

N° 12



L'ENFANT TROUVÉ

Desesserts, Éditeur

Lith. Rigo Frères et C^ie

Desesserts, Editeur        Lith. Rigo Frères et Cie

a son lit; une sœur et deux infirmiers sont chargés de leur surveillance. A cinq heures en été, et à six heures en hiver, ils se lèvent; après une inspection rigoureuse, pour s'assurer de leur propreté, ils descendent à la chapelle où ils entendent la messe. C'est par la prière que commence et se termine leur journée; de là, ils se rendent en classe. Ce sont des sœurs qui leur apprennent à lire, à écrire, etc.; elles s'attachent surtout à leur inculquer les principes de la morale et de la religion. Afin de les habituer de bonne heure à une vie laborieuse, on les occupe à divers ouvrages faciles et proportionnés à leurs forces; les petites filles sont soumises au même régime; lorsqu'ils parviennent à l'âge de douze ou treize ans, et que leur première communion est faite, on les place comme apprentis chez des ouvriers d'une moralité et d'une conduite sûres; ils peuvent ainsi, tout en se créant par leur travail un avenir assuré, parvenir à économiser quelque argent, qui, dans la suite, pourra servir à leur établissement.

Tout en nous donnant ces détails, sœur Stéphanie nous conduisit dans une salle vaste et bien aérée; elle était garnie de petits lits à rideaux blancs d'une propreté admirable. — C'est ici, nous dit-elle, que sont placés à leur arrivée les enfans qui nous sont confiés, jusqu'à ce qu'ils aient été remis à une nourrice. Mais, malgré tous nos soins, bien des existences s'éteignent au seuil de cette salle...., et cependant combien le sort de ces jeunes infortunés s'est amélioré! grâce au dévouement et à la constante sollicitude d'un saint apôtre de l'Evangile! je veux parler de saint Vincent de Paule; avant lui, un grand nombre d'enfans, nés de parens qui ne pouvaient qu'à grande peine subvenir à leur propre existence, et se trouvaient ainsi dans l'impossibilité de les élever, étaient exposés aux portes des églises ou dans les carrefours, abandonnés à la pitié publique. Il était permis à chacun de choisir parmi ces infortunés ceux qui lui convenaient. Leur existence, dénuée des soins qu'elle réclamait, ne pouvait affronter cette dure position, et la mort enlevait chaque jour une multitude de ces malheureux enfans. Quelquefois de pauvres gens, plongés eux-mêmes dans la mi-

sère, ne vivant qu'avec le produit d'un pénible travail, mais dont le bon cœur surpassait encore l'infortune, émus de pitié à la vue de ces pauvres créatures, abandonnées demi-nues et presque sans vie sur le pavé glacé des rues, les relevaient et les admettaient à faire partie d'une famille parfois déjà nombreuse; d'autres fois, les gens de la police les enlevaient, mais leur rude charité n'allait guère plus loin; quelques-uns étaient confiés à de pieuses veuves, qui consacraient leurs modestes revenus à les élever; mais leurs soins étaient bien insuffisans, le nombre de ces infortunés était grand, les secours manquaient, et tous les jours une foule de ces malheureux enfans périssait faute de soins!

Un ministre de Dieu, saint Vincent de Paule, vivement touché de compassion à la vue de cette affreuse misère, se dévoua au salut de ces infortunés; soins et sacrifices de toute sorte, rien ne lui coûta pour soulager le sort de ces pauvres enfans, et mener à bonne fin l'œuvre qu'il avait entreprise, car lui aussi connaissait la misère. Pendant plusieurs années captif chez les Maures, il avait eu à souffrir les privations et les douleurs les plus cruelles.

Quelques dames pieuses se réunirent à lui, et voulurent aussi concourir à ce grand acte de charité; mais les difficultés qui surgissaient à chaque pas refroidirent leur zèle et les effrayèrent; elles n'étaient point accoutumées à d'aussi terribles misères et abandonnèrent presque l'entreprise. Quelques-unes cependant, grâce aux exhortations et aux instantes prières de saint Vincent, consentirent à se charger de plusieurs de ces malheureux enfans; mais l'exiguité de leurs ressources les arrêta de nouveau, lorsque les sommes dont elles pouvaient disposer furent épuisées.

D'aussi pénibles épreuves, loin de décourager le serviteur de Dieu et d'abattre son zèle, le firent, au contraire, redoubler d'efforts : sa charité ne recula devant aucune privation, aucune déception ne put ralentir son zèle; il mit tout en œuvre, rien ne lui coûta, espérant toujours que la Providence viendrait à son secours. Sa confiance ne fut point vaine; la reine Anne

d'Autriche, dont saint Vincent avait imploré la bienfaisance, touchée d'un si grand dévouement, obtint du roi une pension de douze mille livres de rente. En même temps saint Vincent, dans une assemblée des dames les plus influentes de la cour, exposa avec une éloquence et une onction si persuasives le sort misérable de ces pauvres enfans, que toute l'assemblée émue jusqu'aux larmes, transportée d'enthousiasme aux paroles éloquentes du saint apôtre, promit d'une voix unanime de venir au secours des infortunés dont saint Vincent venait de se montrer l'interprète.



On avisa sur-le-champ aux moyens les plus efficaces; d'abondantes et nombreuses aumônes arrivèrent aussi de tous côtés; le roi lui-même ne s'en tint pas à la générosité dont il avait déjà fait preuve, et accorda en don à la société les bâtimens de Bicêtre, pour y loger les enfans qui pourraient se passer de nourrices. Chacun, encouragé par cet exemple, voulut coopérer à cet acte de bienfaisance, et, en peu de temps, des revenus considérables furent assurés à cette noble entreprise. L'air de Bicêtre étant trop vif et pouvant affecter la santé de ces enfans, on transporta plus tard l'établissement dans le faubourg Saint-Lazare,

où le soin de leur éducation fut confié à douze sœurs de la charité.

Plusieurs grandes villes de province s'empressèrent de suivre l'exemple que la capitale leur donnait; bientôt s'élevèrent un grand nombre d'établissemens où les enfans trouvés étaient admis, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge de pourvoir eux-mêmes à leur existence. Ainsi, grâce à l'inépuisable charité de saint Vincent, le sort de ces pauvres êtres abandonnés fut désormais assuré.

Dans les grandes villes, à Paris par exemple, continua sœur Stéphanie, l'Hospice des Enfans trouvés dont les revenus considérables ont été successivement augmentés par la munificence des rois ou les dotations de personnes riches et généreuses, remplace pour ces infortunés la maison paternelle. Dès leur plus tendre enfance, jusqu'à l'âge où ils peuvent gagner leur vie, rien n'est épargné pour leur éducation et les soins que réclame leur existence, et lors même qu'ils sont sortis de l'hospice, l'administration veille encore sur eux et leur prodigue ses secours, si des malheurs imprévus viennent à les accabler. Lorsque des particuliers dont la moralité est bien reconnue, font à l'administration la demande de quelques orphelins, soit pour les adopter et les élever, soit pour les prendre à leur service, ils ne leur sont accordés qu'à la condition expresse qu'ils apprendront un état; l'administration s'en sépare rarement avant que la première communion ne soit faite. C'est une erreur très grande que de croire que les enfans trouvés appartiennent à l'État et soient soldats de droit; lorsqu'ils ont atteint l'âge de la conscription, ils tirent au sort ainsi que les autres jeunes gens et sont libres comme eux de se faire remplacer, si, par leurs économies, ils ont acquis une somme assez forte pour se libérer du service militaire en achetant un remplaçant.

Outre les enfans trouvés et les orphelins, l'Hospice recueille aussi les jeunes enfans dont les parens malades sont retenus à l'hôpital : ils y sont soignés pendant tout le temps que dure la maladie et jusqu'à ce que la santé de ces derniers soit rétablie.

Si mes récits ne vous ennuient pas trop, nous dit sœur

Stéphanie, je veux vous faire connaître la belle conduite d'un de *nos enfans*. Je le nomme ainsi, car malgré la fortune dont il jouit maintenant, il est trop généreux pour avoir oublié qu'il doit la vie à notre maison.

— Oh ! oui, bonne tante, raconte-la nous, je t'en prie, dit Alfred. — Volontiers, mais elle est un peu longue.

Un jour, M. Riverd, riche négociant en vins, resté de bonne heure veuf et sans enfans, vint nous visiter : la physionomie riante et pleine de franchise d'un de nos orphelins le frappa vivement ; satisfait en outre des bons renseignemens qu'il obtint sur son compte, il offrit au conseil d'administration de se charger de cet enfant. Les directeurs accueillirent avec empressement sa demande, et Paul fut admis dans la maison de M. Riverd. Ce changement de fortune ne fit qu'accroître ses bonnes qualités ; dès-lors il comprit que la reconnaissance était désormais devenue pour lui un devoir, et il mit tous ses soins à se rendre de plus en plus digne des bontés et de l'affection que lui témoignait son bienfaiteur. Celui-ci, de son côté, voyant les excellentes dispositions du jeune orphelin, n'épargna rien pour lui faire acquérir les connaissances qui lui manquaient. Placé dans une institution, Paul s'y fit remarquer par ses progrès et sa bonne conduite; on le citait comme un modèle à tous ses camarades. Pendant trois ans, ses bons sentimens et son aptitude ne se démentirent point. Au bout de ce temps, il possédait ce que d'autres mettent souvent cinq et six ans à acquérir. M. Riverd le plaça alors à la tête de son commerce ; Paul avait cependant à peine seize ans ! Mais son zèle, son application, soutenus par le désir constant de reconnaître ce que faisait pour lui son père adoptif, avaient développé ses facultés ; puis Paul comprenait que son avenir dépendait de sa conduite et de son aptitude, et qu'elles seules pouvaient lui donner la famille et la fortune qui lui manquaient. M. Riverd, privé d'enfans, reportait toute son affection sur Paul. Chaque jour resserrait les liens qui l'attachaient à l'orphelin, et ce dernier en était digne. Il se montrait si bon, si dévoué ! le moindre désir de son bienfaiteur était pour lui un devoir qu'il s'empressait de remplir ; aussi s'é-

tait-il acquis l'estime et l'amitié de tous ceux qui le connaissaient. Les domestiques qui, à son arrivée, le regardaient avec un mépris envieux, avaient promptement changé de sentimens à son égard, et ne pouvaient s'empêcher aussi de l'aimer. Il était doux pour eux, et jamais aucune rude parole, jamais aucun reproche; au lieu de divulguer leurs fautes, il s'efforçait de les cacher, quand elles n'étaient point préjudiciables aux intérêts de son bienfaiteur. Comment ne l'auraient-ils pas aimé! M. Riverd se reposait entièrement sur son protégé des soins de son commerce; sa confiance en Paul était telle, qu'il lui donnait souvent les opérations les plus importantes à traiter; il le regardait comme un autre lui-même, tant il était sûr de son dévouement. Paul sentant de son côté combien était grand et honorable tout à la fois le devoir qui lui était confié, ne négligeait rien pour s'en rendre de plus en plus digne, et s'en acquitter avec honneur. Une circonstance trop belle et qui en même temps fait trop d'honneur au beau caractère de Paul, pour la passer sous silence, vint encore ajouter une nouvelle force aux sentimens d'affection qui unissaient M. Riverd à son protégé.

Un jour, tous deux revenant en voiture de visiter une propriété que M. Riverd était sur le point d'acheter, ils suivaient la chaussée qui borde la Loire et sert de grande route. Le temps, qui depuis le matin avait été d'une chaleur accablante, se couvrit subitement de nuages d'un aspect sombre, qui obscurcirent bientôt l'horizon; en même temps le vent, dont l'intensité augmentant d'instans en instans, se mêlait aux roulemens lointains du tonnerre, et présageait un orage que tout annonçait devoir être terrible: au bout de quelques minutes, les éclats du tonnerre se succédèrent avec une effroyable rapidité; le cheval épouvanté par les éclairs qui déchirent l'horizon, s'emporte; les guides que tient Paul se brisent dans ses mains; alors, oh! ce fut un moment terrible et rempli d'angoisses: la voiture, entraînée par la course désordonnée du fougueux animal que rien ne pouvait plus maîtriser, semblait à chaque instant devoir se briser contre les hauts peupliers qui bordaient la route, et dont l'ouragan tordait avec furie les cimes sous ses efforts redoublés. A gau-

che, la Loire roulait ses eaux larges et profondes, dont les séparait seulement la hauteur d'un parapet de quelques pieds. Toute tentative pour sortir de cette horrible situation était inutile. Se jeter hors de la voiture était impossible, les roues effleuraient à peine la terre, tant était rapide la course de l'animal. Tout-à-coup une des roues, arrêtée par le choc d'un arbre, vole en éclats. Rendu plus furieux encore par la douleur que lui cause la voiture en lui aiguillonnant les flancs, le cheval s'élance vers la chaussée. C'en était fait des voyageurs, lorsque Paul, mesurant d'un coup-d'œil toute l'horreur du danger où se trouve son bienfaiteur, et ne consultant que son zèle, au risque d'être broyé sur le pavé et se cramponnant avec une force inouïe que double encore tout l'aspect du danger, Paul s'élance à la tête de l'animal, le contient, et le force enfin à s'arrêter. Encore quelques secondes, et nos voyageurs allaient disparaître dans les eaux!..... Grâce à ce secours inespéré, M. Riverd, sans forces, le corps brisé par les cahots violens de la voiture, put enfin mettre pied à terre: il se jette au cou de Paul qu'il serre dans ses bras, qu'il appelle son sauveur, son fils, et qu'il couvre d'embrassemens!.....

Le dévouement de Paul avait sauvé la vie de son bienfaiteur; aussi, à partir de ce jour, M. Riverd ne le regarda plus comme un enfant d'adoption, mais comme son propre fils, et il lui en donna tous les droits.

Riche, considéré de tous ceux qui le connaissaient, Paul n'avait rien à envier, et son bonheur était complet, lorsque de dures épreuves vinrent subitement fondre sur lui. Assaillie par des banqueroutes et des pertes successives, qu'il était impossible de prévoir, la fortune de son père adoptif se trouva tout-à-coup vivement compromise, et, au bout de quelques mois, M. Riverd, malgré tous ses efforts, se vit réduit à la misère; quelques légères sommes qu'il ne parvint qu'à grande peine à sauver du naufrage où s'était abîmée sa fortune, furent tout ce qu'il lui resta de son opulence. Un malheur vient rarement seul, dit le proverbe: M. Riverd, accablé par cet horrible désastre, contre lequel toute sa prévoyance avait été vaine, ne

put trouver assez de forces en lui-même pour le supporter; il tomba dangereusement malade; et lorsque, à force de soins, il lui fut permis de quitter son lit, une terrible paralysie l'avait atteint et privé de l'usage de ses membres. Ce dernier malheur acheva de l'accabler, et éteignit en lui toute lueur d'intelligence; une caducité complète s'empara de tout son être; assis dans un fauteuil, le regard morne, hébêté, incapable du moindre mouvement, il ne reconnaissait plus aucun de ceux qui l'entouraient! C'est alors que le beau caractère de Paul brilla de tout son éclat; s'il s'était montré reconnaissant alors que le bonheur lui souriait de toutes parts, l'adversité devait le trouver encore plus affectueux et plus dévoué. Tout le temps que dura la maladie de M. Riverd, Paul ne quitta pas un seul instant son chevet; garde-malade attentif et infatigable, il ne voulut confier à personne autre qu'à lui seul le soin de veiller sur une santé qui lui était si chère; ni les privations, ni les fatigues ne purent ébranler sa résolution; son bon cœur ne se démentit point un seul instant, et ce fut certainement aux soins si dévoués de son fils adoptif que M. Riverd dut son retour à la santé.

Paul se privait avec joie du nécessaire pour soutenir la vie de son bienfaiteur; afin d'augmenter leurs ressources, et, ne voulant rien devoir qu'à son travail, il entra comme commis dans une des principales maisons de commerce de T... Le bruit de sa bonne conduite et de son aptitude l'y avaient depuis longtemps devancé, et lui acquirent promptement l'estime et la confiance du chef de la maison. Ce qu'il gagnait était religieusement consacré au soulagement de son bienfaiteur. Deux ans se passèrent ainsi, deux longues années toutes de privations et de misère, et qui auraient rebuté bien des cœurs moins nobles et moins généreux que celui de Paul, dont l'adversité semblait, au contraire, augmenter le courage et les belles qualités!

Enfin, Dieu mit un terme à de si rudes épreuves; un secours inattendu vint rétablir en partie cette fortune si brillante autrefois.

La plupart des opérations commerciales de M. Riverd avaient

eu lieu avec des maisons américaines; c'était d'elles aussi qu'étaient venues ses pertes.

Un jour, le facteur remit à Paul une énorme liasse de papiers; il l'ouvre.... Oh! bonheur!... c'étaient les remboursemens de sommes considérables dues à son bienfaiteur, et qui se montaient à près de 200,000 francs. Paul est au comble du bonheur; cette fortune qu'il regrettait si amèrement, dont la perte avait été si funeste à son père adoptif, il la possède! Il pourra donc prodiguer à son bienfaiteur tous les soins que ses ressources, auparavant si bornées, lui interdisaient quelquefois! Un sentiment de tristesse vient cependant parfois atténuer sa joie, lorsqu'il pense aux souffrances sans nombre et au malheureux état dans lequel languit celui dont il voudrait pouvoir rétablir la santé au prix de la sienne; mais rien ne lui coûtera du moins pour l'entourer des égards et des soins qui peuvent alléger ses douleurs! N'est-il pas riche, maintenant? et quel plus noble usage peut-il faire de sa fortune que de la consacrer au bien-être de celui à qui il la doit?

Au bout de quelques années passées dans cet état d'enfance, physique et morale, M. Riverd succomba; Paul pleura amèrement, l'homme généreux qui lui avait fait connaître l'aisance, et qui, ne consultant que son bon cœur, l'avait retiré de la misère pour l'élever jusqu'à lui. Sa douleur fut sincère et profonde, car son bon cœur ne savait point feindre; ses regrets ne furent point stériles, et les dons qu'il prodigua aux malheureux firent partout bénir son nom et celui de son bienfaiteur.

Paul vit encore, jeune, heureux, et possédant l'estime de tous. Les belles qualités qui avaient embelli sa jeunesse font le bonheur de son existence, aujourd'hui qu'il est homme, et que les années l'ont fortifié; car il comprit de bonne heure, mes enfans, que ni les richesses, ni les louanges du monde ne valent une conscience pure, et que tout bonheur vient de ce qui est bon, de ce qui est au-dessus de toutes choses, de la vertu enfin!... Paul, sans doute, fut heureux de rencontrer un

homme assez bon pour s'intéresser à lui et le retirer de l'état pénible où devait s'écouler sa vie. Mais si, au lieu de mettre tous ses soins à se rendre digne des bontés de son bienfaiteur, il se fût abandonné à une coupable négligence, à l'oubli de ses devoirs; si la reconnaissance et le dévouement n'eussent pas été le but constant auquel devaient se rapporter tous les instans de sa vie, que serait-il devenu? Rejeté par M. Riverd, comme indigne de ses bontés, il fût demeuré dans sa condition première, toujours misérable, toujours obscur, contraint à un pénible travail pour soutenir son existence; sa vie, au lieu d'être heureuse, enviée même, se fût consumée dans la misère et les durs labeurs. Ce n'est donc qu'à ses talens qu'il doit la position honorable et bien méritée où il se trouve.

Il était tard, nous songeâmes au départ; la tante d'Alfred n'essaya pas de nous retenir plus long-temps, mais elle nous fit bien promettre de retourner la voir. Sa bonté nous avait tellement charmés, que nous l'assurâmes de grand cœur que nous n'y manquerions pas; et, avant de revenir à Paris, nous lui tînmes plus d'une fois promesse.

EUGÈNE DALLOZ.



# L'ÉLÈVE PATISSIER.

# L'ÉLÈVE PATISSIER.

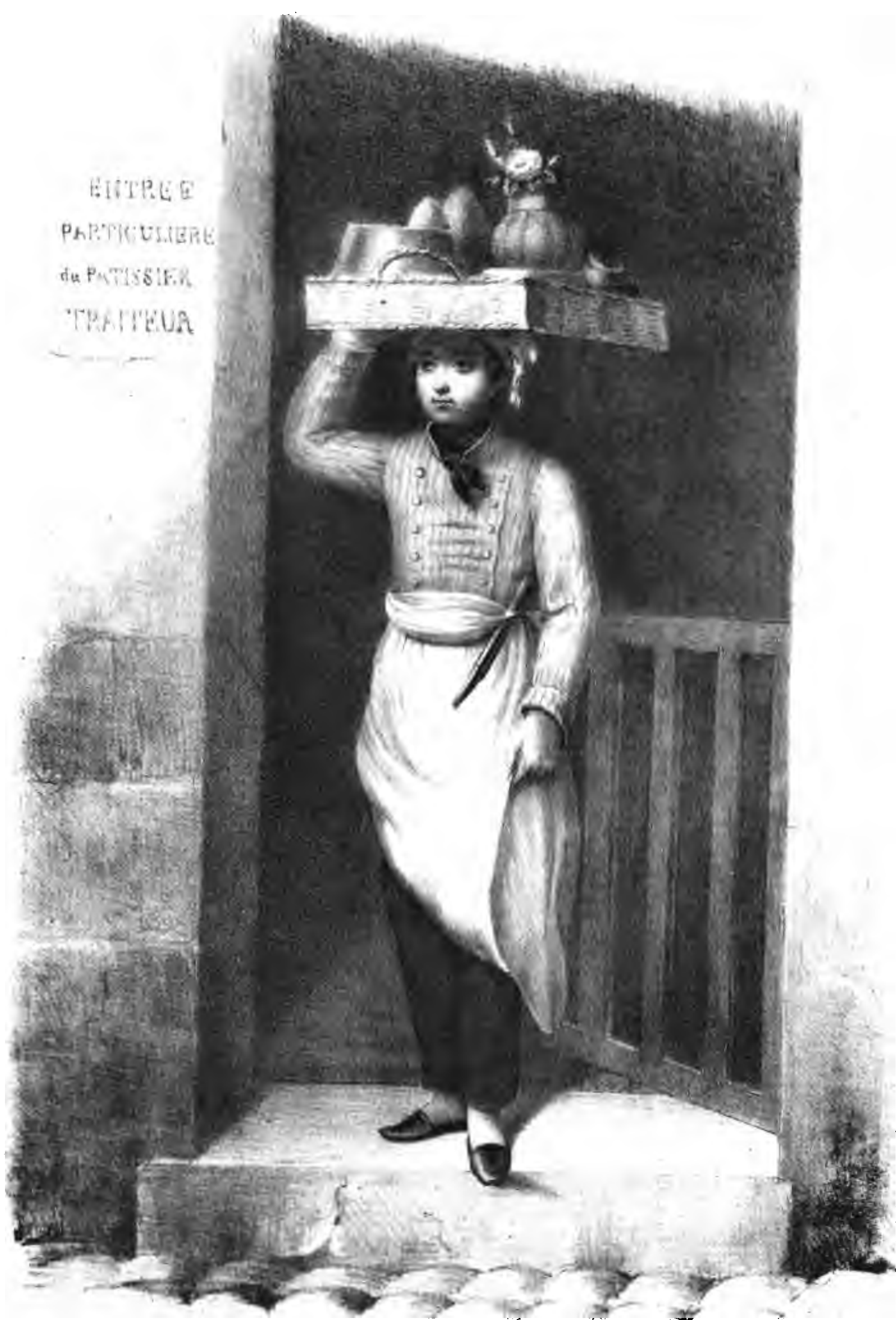


« Vous avez tous plaint, j'en suis sûr, chers petits amis, la destinée de ces pauvres enfans qu'on rencontre du matin au soir, une tourtière à la main, courant sur la voie publique, pêle-mêle avec les chevaux et les voitures. Pour eux, vous avez rougi en entendant les passans les traiter de *gâte-sauce ;* pour eux, vous avez souffert en les voyant rudoyer par votre maître-d'hôtel, et vos yeux verseraient un torrent de larmes, si je vous faisais le récit des mauvais traitemens qu'ils éprouvent une fois rentrés au fournil. »

(Mme Eugénie Foa.)



N.13.




L'ÉLÈVE _ PATISSIER.

Desesserts Editeur.

Lith Rigo Freres r. Richer, 7.

N 13.

L'ÉLÈVE PATISSIER.

Desesserts Editeur

Lith Rigo Freres r. Richer, 7.



# L'ÉLÈVE PATISSIER.





E me poussez donc pas comme ça ! — Voyez-vous ! gênez-vous donc pour monsieur ! — Pourquoi pas ?... Ai-je pas comme vous le droit d'être où je suis ? — Non, il y a assez long-temps que tu y es ; d'ailleurs, tu vois bien que tes brioches refroidissent, tu vas faire crier la pratique. — C'est bon, ça ne vous regarde pas..... Tel était le dialogue qui avait lieu entre un apprenti serrurier et un garçon pâtissier, une après-midi que je passais sur la place Notre-Dame-de-Lorette. Le sujet de la dispute était une place au premier rang dans le cercle qui s'était formé autour d'un magnifique charlatan. Je n'y aurais sans doute pas fait attention, si la discussion s'échauffant, ne se fût changée en dispute, où les voies de faits succédèrent prompte-

ment aux injures; l'apprenti serrurier traita son ennemi de *patronet* et de *gâte-sauce*. Le rouge monta au visage du jeune garçon qui riposta vivement, et la dispute devint un combat; notre héros, embarrassé par une large manne pleine de diverses pâtisseries qu'il portait sur sa tête, reçut quelques bourrades sans pouvoir les rendre à son méchant adversaire ; il essaya de se défendre d'une main, tandis que de l'autre, il retenait en équilibre la manne sur sa tête; mais il avait affaire à un adversaire exercé à ces sortes de luttes, et, le petit drôle, au moyen d'un croc en jambe, en deux mouvemens, le fit tomber tout de son long au beau milieu de la rue; voilà les brioches, les petits pâtés, les biscuits, les nougats, les babas, qui roulent pêle-mêle dans la crotte, et le polisson, auteur de ce désastre, de jouer lestement des jambes. Il était déjà bien loin avant que sa victime ait eu le temps de se reconnaître. Représentez-vous la piteuse figure que faisait le pauvre enfant, qui, criant et pleurant, sans chercher à se relever, contemplait d'un œil désolé son désastre..... Malgré le côté ridicule de sa position, on ne pouvait cependant s'empêcher d'en avoir pitié, et, tout en riant, chacun l'aidait à ramasser sa marchandise, non sans lui prodiguer les observations, les avis et les railleries. Cela t'apprendra, disait l'un, à ne pas flâner dans tes commissions. —Voilà de jolis *pâtés à la boue*, murmurait un autre.—Gare au patron! ajoutait un troisième. De toutes ces paroles qui bourdonnaient à ses oreilles, ces dernières furent celles qui parurent émouvoir davantage le pauvre enfant, car il se remit à pleurer de plus belle. Peu à peu le monde qui l'entourait se dispersa, et il resta seul, toujours pleurant et considérant son dégât avec un visage consterné; mon père, qui ne peut voir sans émotion le chagrin d'autrui, s'approcha de lui, et, avec une inflexion de voix pleine de bienveillance :

—Eh bien! mon petit ami, voilà une pénible leçon; qu'allez-vous faire maintenant? — Je ne sais pas, monsieur, je n'ose pas retourner chez mon maître, et je ne peux pas non plus porter ces pâtisseries gâtées chez la pratique. — Et chez qui donc

les portiez-vous? — Rue Notre-Dame-de-Lorette, n° 21. — Chez M. Dermont? — Oui, monsieur. — Eh bien, mon ami, consolez-vous, le hasard vous favorise, je suis M. Dermont; vous pouvez porter cela chez moi; je subirai le dommage qui vous arrive sans m'en plaindre à votre maître.

Ces paroles séchèrent les pleurs du malheureux pâtissier, beaucoup plus vite que ne l'avaient fait les bons avis qu'on venait de lui prodiguer si généreusement tout à l'heure; c'était là, en effet, le vrai remède à son mal. — Oh! que vous êtes bon, monsieur, s'écriait-il joyeusement, et que je vous remercie. Il partit d'un pas léger et ne flâna sans doute pas cette fois-là sur sa route.

Quant à moi, je gagnai à cela de connaître le nom vulgaire du garçon pâtissier; toutefois, comme j'avais eu l'occasion de voir cette appellation assez mal accueillie de celui à qui elle s'adressait, je n'ai pas voulu la donner pour titre à cette esquisse de mœurs.

Huit ou dix jours s'étaient écoulés depuis cette petite aventure, et nous l'avions presque oubliée, lorsqu'un jour nous fûmes très étonnés de voir entrer chez nous le héros de cette histoire, en grande tenue; il portait précieusement sur un socle recouvert d'un globe de verre un superbe arc-de-triomphe en pâte : lui seul, nous dit-il avec un air d'orgueil, y avait travaillé; c'était son plus beau morceau, son chef-d'œuvre; il l'avait fait pour mon père, et le priait de vouloir bien l'accepter comme une marque de sa reconnaissance pour le service qu'il lui avait rendu, ce qui voulait peut-être dire pour la correction qu'il lui avait évitée. Mon père l'accueillit avec affabilité, accepta son petit cadeau, et prolongea sa visite en lui faisant une foule de questions sur son état, ses occupations, ses plaisirs, ses peines, ses espérances. Le garçon y répondit avec assez de précision pour m'apprendre une infinité de détails ignorés de beaucoup de monde; enfin, grâce à lui, j'ai presque fait un cours complet de la théorie de l'art du pâtissier; je n'ai pourtant pas la prétention de vous déployer toute ma science à cet égard, et je vais seulement vous parler de l'élève pâtissier.

En y réfléchissant, je m'étonne du ridicule sans motif que l'on a attaché à cet état; pourtant les brioches, les gâteaux d'amandes, les nougats et toutes ces milles bonnes choses qui brillent dans la boutique de Félix ou de Garin, ne paraissent rien moins que ridicules à celui qui les savoure; pourquoi donc ridiculiser un état dont on recherche tant les produits?

Le costume du pâtissier est, dans sa profession, ce qui paraît lui attirer le plus de désagrémens. Pourquoi donc, disais-je, cette veste de bazin blanc ou rayé, ce bonnet de coton ou ce berret blanc? Voici ce que me répondit le jeune homme: Parmi tous les divers états, ceux qui ont pour but d'apprêter la nourriture de l'homme, demandent, à coup sûr, les soins les plus constans et la propreté la plus minutieuse; nous sommes plus exposés que d'autres à nous tacher, puisque sans cesse nous employons le beurre ou la graisse, et que nous vivons au milieu d'objets tachans par leur nature; comme la vue d'un habit gras ou sale, dégoûterait le consommateur, et le ferait se retirer, nous devons être propres; il nous faut donc des habits que nous puissions changer souvent, blanchir facilement et sans grands frais; ajoutez à cela la chaleur du four ou des fourneaux qui nous échauffent souvent outre mesure, et vous comprendrez pourquoi nous portons des vestes de bazin. — Mais pourquoi, lui dis-je, ne pas les porter de couleur foncée? cela trancherait moins sur le costume des autres états. — Si nous portions des vestes brunes, on ne verrait pas facilement les taches; on pourrait concevoir quelques doutes sur notre propreté parfaite; sur le blanc, au contraire, la plus petite parcelle de graisse ou de beurre fait tache, et c'est précisément parce que nous tenons à prouver notre propreté, que nous avons choisi la couleur la plus accusatrice. — Il n'y avait rien à répondre à des raisons aussi logiquement exposées, et je passai à d'autres objections. — Mais votre bonnet de coton ou votre berret blanc?... Vous pourriez bien, soit vous passer de coiffure, soit en prendre une autre qui se rapportât davantage à celle de tout le monde. Je croyais mon objection sans réplique. — Je vous ai déjà dit, monsieur, qu'il faisait très chaud dans nos fourneaux, et cette coiffure légère...

— Il serait encore plus simple de n'en pas avoir,... interrompis-je précipitamment et fort content de moi. — Sans doute, mais cela aurait d'autres inconvéniens ; nous devons avoir la tête couverte par un bonnet qui nous serre un peu au-dessous des cheveux afin d'éviter... — Oh ! oui, oui, je comprends, et vous avez bien raison cette fois. Pour moi, si je trouvais un cheveu dans le mets que j'aime le plus, il me serait impossible d'en manger... Mais vos *chefs*, pourquoi ont-ils adopté le bonnet de coton plutôt que votre coiffure qui me semble prêter encore moins à la raillerie? — Le berret, par sa forme, convient à une physionomie encore jeune et fraîche ; mais vous trouveriez bien plaisante, j'en suis sûr, une figure brune, garnie d'épais favoris noirs, aux traits heurtés, sous un berret. C'est ainsi que ces objections, que je croyais sans réplique, furent renversées par quelques mots ; il ne me restait plus qu'à prier l'élève pâtissier de me faire le détail de sa vie et de ses occupations. Il se prêta complaisamment à mon désir, et commença en ces termes :

Le premier emploi de l'élève qui entre en maison est de faire le *moule* et les *tourtières* ; c'est-à-dire, qu'on lui commet le soin d'entretenir ces différens objets dans un état irréprochable de propreté ; c'est lui aussi, qui, de grand matin, rapporte de la Halle, dans une manne, les fruits et les légumes qui doivent être employés dans la journée ; il passe ensuite à la *manutention des pâtes*, telles que *pâte à pâté*, *feuilletage*, etc... Celle de *l'échaudé* est la plus fatigante à bien obtenir, à cause des efforts réitérés qu'elle exige ; il apprend aussi à *foncer les divers moules* ; c'est-à-dire, à les doubler en dedans avec la pâte, en laissant au milieu le vide qui lui est nécessaire ; après, vient la *cuisson* qui exige beaucoup d'attention ; l'action du feu ne laisse pas encore que d'être très fatigante ; vous avez vu que c'est nous qui faisons toutes les *courses* ; malheur à l'élève inattentif qui retient mal un nom ou une adresse, qui entend M. Brejois pour M. Bourgeois, ou rue Montmartre pour rue du Faubourg-Montmartre ; ces bévues donnent lieu aux plus singulières méprises : M. Brejois voit son modeste dîner s'augmenter

d'une superbe tourte improvisée; il la regarde comme une galanterie d'un de ses bons amis, et mange le plat qu'il n'a ni commandé, ni payé. Cependant M. Bourgeois s'impatiente, crie, tempête dans l'attente de la tourte bien-aimée qui n'arrive pas. Ces petits accidens ne sont agréables à personne, pas même à celui qui reçoit la tourte inattendue, car, le lendemain, il faut payer le mets qui lui paraissait d'autant plus délicieux qu'il croyait s'en réjouir sans bourse délier; la veille, il était enchanté, ravi; le lendemain, il boude et fait une assez sotte grimace; la veille, la tourte était excellente; le lendemain, elle est fade, mal préparée, mauvaise; il sera long-temps à la digérer.....

L'élève, plus avancé, passe au *godiveau* pour le pâté froid ou chaud; puis à *la sauce espagnole*, au *farci de perdreau*, à *la suprême de volaille*..... Il m'en défila bien d'autres que je ne répèterai pas; d'abord pour ne pas vous mettre trop l'eau à la bouche; ensuite parce que je ne m'en souviens plus; j'aurais peut-être dû commencer par la deuxième raison. — Mais si vous voulez savoir, continua mon Cicérone, jusqu'où le pâtissier peut pousser son art, allez en Angleterre, en Russie, vous n'y trouverez que des pâtissiers français. En prononçant ces mots, son regard avait pris une noble assurance et sa figure une teinte d'orgueil national. Les Anglais, s'écria-t-il avec emphase, voilà une nation appréciatrice et civilisée, une nation qui sait encourager les arts! L'Anglais est essentiellement observateur; il ne veut pas se prononcer à la légère; il n'hésite donc pas à répéter plusieurs fois l'épreuve de telle ou telle pâtisserie; il compare, avant de juger, et n'arrête son opinion qu'à coup sûr; mais une fois qu'il est bien certain de son fait, qu'il a arrêté son choix, c'est plaisir de voir la persévérance avec laquelle il exerce son goût; on a vu des Anglais ne manger pendant des mois entiers, que des babas, des gâteaux au riz, ou des petits pâtés chauds. Parmi les consommateurs, l'Anglais est plus qu'amateur; il est presque artiste; c'est le *Mécène de l'art culinaire*, en général, et de la *pâtisserie* en particulier.

La connaissance du dessin n'est pas inutile au pâtissier ; il faut qu'il soit en état de faire des pièces montées ; c'est ainsi que l'on nomme ces objets en pâte que l'on voit chez les pâtissiers un peu jaloux de leur art ; ils représentent un arc-de-triomphe, un monument, un pavillon turc, grec, arabe, chinois, un ermitage, etc. Ces objets sont tantôt en pâte d'amandes, et alors ils sont en corps plein, ornés de filets et de différens décors, suivant les règles précises de l'architecture ; tantôt, ils sont à *la glace royale*, et alors ils sont à jour : le genre gothique est celui qui se fait le plus ordinairement de cette manière ; ce travail exige beaucoup de délicatesse dans la main et d'exactitude dans le coup-d'œil. Chez les princes, les ambassadeurs, les ministres, on se plaît à servir sur les tables des objets tels que tours, vases, coupes, fontaines, découpés au couteau dans du saindoux et posés sur des socles ornés ; on pousse quelquefois l'art jusqu'à les peindre à l'huile d'une manière assez délicate ; le talent, dans notre partie, a créé une véritable hiérarchie de grades. L'apprenti peut passer premier, deuxième ou troisième *tourrier*, ou employé à la manutention des pâtes, puis *fournier* ou chargé de la cuisson ; enfin, garçon de fourneau et chef de fourneau.

Les maisons opulentes ne peuvent se passer d'un chef habile pour la pâtisserie, et la rétribution qui lui est affectée, est en proportion de son talent ; il y en a qui reçoivent 6, 8, et même 10,000 francs par an.

Je passe beaucoup d'autres détails peu importans que me communiqua le malencontreux héros de la place Notre-Dame-de-Lorette ; il m'apprit qu'il faut souvent se défier des apparences : j'avais une très mince idée du talent que demandait l'état de pâtissier, et voilà que j'apprends que c'est un art qui a ses règles fixes, ses principes arrêtés, qui peut conduire quelquefois à la célébrité, et souvent à la fortune ; jugez donc, après cela, sur le premier coup-d'œil. Mais mon estime pour cette profession séduisante, s'accrut bien plus encore, lorsque mon père, pour couronner tout ce qui précède, m'eut raconté l'histoire d'un garçon pâtissier qui devint prince, oui,

véritablement prince! Pendant plus de huit jours, je ne mangeai plus la moindre brioche qu'avec une certaine gravité pleine d'admiration; je me disais que la main d'un prince futur en avait peut-être pétri la pâte; mon père me fit comprendre que le talent de pâtissier étant devenu assez commun en France, il faudrait créer trop de principautés, s'il fallait aujourd'hui récompenser chaque pâtissier habile par une couronne princière ou ducale, et puis, ajouta-t-il en souriant, peut-être que le prince Menzicoff, à son talent de pâtissier, en joignait d'autres non moins dignes d'estime, tels qu'un très grand courage supérieur aux événemens, une grande habileté stratégique, un esprit organisateur et administratif; puis il finit, en disant qu'aujourd'hui il serait beaucoup plus facile de faire un pâtissier avec un prince, qu'un prince avec un pâtissier; je n'ai pas trop bien compris ce qu'il voulait dire; je pense pourtant que cela pourrait signifier, *qui peut plus peut moins*. Mais arrivons à l'histoire de notre pâtissier prince, ou de notre prince pâtissier.

A Moscow, capitale des czars ou empereurs de Russie, vivaient, au dernier siècle, un pauvre pâtissier et son fils; ils demeuraient dans l'enceinte du Kremlin : le Kremlin est à Moscow à-peu-près ce que le Louvre est à Paris; c'est un vaste emplacement où s'élève le palais des czars, entouré d'autres bâtimens où se tiennent les bureaux de la cour. Dans le recoin d'une place immense, en face du palais impérial, le vieux Menzicoff s'était fait une espèce d'échoppe, où il étalait ses petits pâtés; et c'était avec ce pauvre commerce qu'il subvenait à sa subsistance et à celle du petit Alexandre, son fils. Dès qu'Alexandre fut sorti de l'enfance, son père le destina à sa profession; il le chargea d'un clayon et l'envoya chercher fortune à travers les rues de Moscow; l'enfant s'en allait donc bravant les rigueurs du froid, toujours si excessif en Russie, et criant sa marchandise; mais ni le froid, ni la fatigue, n'altéraient sa gaîté, car Alexandre était né avec un charmant caractère; son humeur toujours enjouée et le ton joyeux dont il criait ses marchandises, les saillies spirituelles par lesquelles il

répondait à ceux qui se plaisaient à l'agacer, et les gentillesses naïves qu'il déployait à chaque instant, lui procuraient tous les jours un débit plus prompt et plus avantageux. La cour du palais était le lieu où il se tenait le plus souvent ; il y était devenu le jouet et l'amusement des soldats de la garde ; du reste, il y trouvait aussi son compte, et ses gâteaux, généralement estimés, faisaient le régal des soldats. Ce fut dans cet état que vint le prendre la fortune pour en faire un jour l'homme le plus puissant de la Russie après le czar, et avant qu'il eût eu la moindre idée de ce que c'était que la fortune et la puissance. Le règne de Pierre-le-Grand venait de commencer, et l'empereur, encore enfant, montrait déjà le germe de cette sagacité, de cette ferme volonté, de cette générosité qui devaient plus tard faire de lui un des premiers princes du monde et lui mériter le surnom de Grand ; il pouvait alors avoir notre âge, et ne rougissait pas plus que nous de prendre plaisir à des bagatelles ; des fenêtres de son appartement, il voyait tous les jours le jeune pâtissier débiter sa marchandise, et souvent ses jeux et sa gaîté avaient réjoui le jeune empereur. Alexandre Menzicoff ne se doutait guère que l'heureuse insouciance de son caractère lui préparait un si puissant protecteur ; il ignorait qu'un esprit aimable, qu'un caractère facile, faisaient souvent plus pour la fortune d'un homme que les plus belles qualités de l'esprit, accompagnées d'un caractère chagrin et maussade.

Un jour, les cris de l'espiègle pâtissier parvinrent jusqu'à l'empereur : un soldat de la garde, qui n'avait probablement pas le talent de badiner légèrement, lui tirait les oreilles pour le punir sans doute de quelque mauvaise plaisanterie ; le jeune empereur s'intéressa à sa situation ; il dépêcha sur-le-champ un de ses officiers, avec ordre de le tirer des mains du soldat et de le lui amener ; le jeune Alexandre Menzicoff possédait une physionomie en rapport avec son caractère, belle et respirant la franchise ; elle prévenait de suite en sa faveur ; il parut respectueusement devant le prince, mais sans embarras, et répondit résolûment à toutes ses questions. — Combien gagnes-tu ? lui dit le prince. — Autant que le czar, majesté. —

Vraiment! Et que gagne le czar?.... — Le czar gagne ses dépens, et moi les miens. Cette réponse, spirituelle et hardie, charma le prince; il voulut manger des gâteaux d'Alexandre Menzicoff, les trouva excellens, et, afin de ne plus se séparer du jeune enfant, pour lequel il se sentait déjà tant d'amitié, il le fit admettre au nombre de ses pages, et ordonna qu'on le revêtît sur-le-champ de son nouveau costume. Cet habillement seyait à merveille à notre héros, et relevait encore sa bonne grâce naturelle. Pierre fut ravi de ce changement, et ne voulut plus qu'Alexandre se séparât de lui; il partagea les jeux et les travaux du prince, devint son confident et son favori. Les années ne firent qu'augmenter cette amitié; Menzicoff suivait son souverain au conseil et souvent lui faisait partager ses avis; Menzicoff se montra digne de tant de faveur par son dévouement et ses grandes qualités; il fut tour à tour brave capitaine, général aussi hardi qu'habile, sage administrateur; les récompenses ne lui manquèrent pas non plus: il devint kneez, ou prince de Russie, feld-maréchal, chevalier des ordres de Saint-Alexandre, de l'Eléphant de Danemarck, de l'Aigle blanc de Pologne, de l'Aigle noir de Russie; honneurs, grandeurs, richesses, tout ce qu'il n'eût même jamais vu dans ses rêves les plus brillans, tout cela devint son partage; j'ai hâte de vous dire que Menzicoff se montra bon fils, et fit partager à son père son bonheur et ses richesses. Mon père ne m'a pas affirmé que le petit Alexandre fût redevable de sa haute fortune absolument à l'excellence de ses pâtisseries; mais moi, je ne craindrais pas d'avancer que son heureux caractère, son humeur complaisante et enjouée, y contribuèrent beaucoup; la belle intelligence dont la nature lui avait fait présent, acheva le reste, présent magnifique en effet, qui couronna son nom d'une éclatante auréole de puissance et de gloire.

THÉODORE DERMONT.



# LE PETIT MENDIANT.

# LE PETIT MENDIANT.



« Une éducation dont les principes ne tendent pas à la bienfaisance, quelque brillante qu'elle soit d'ailleurs, est mauvaise; la seule qualité de bienfaisant emporte avec elle toute l'étendue des devoirs de la morale. »

(Dumarsais.)



« Aristote ayant fait l'aumône à un homme que l'on connaissait pour être un vagabond et un mauvais sujet, on lui représenta qu'il ferait mieux de distribuer ses bienfaits à des personnes qui en fussent plus dignes : ce n'est pas l'homme que j'ai secouru, répondit le philosophe, mais l'humanité souffrante. »

(A. E. de Saintes.)



N° 14.



LE MENDIANT.

Desesserts éditeur. Lith. Rigo frères et Cie

Dessesser's fecit

Lith. Rigo Frères et Cie



# LE PETIT MENDIANT.





MENDIER !... Suivre à pas honteux le passant qui, préoccupé du soin de ses affaires, traverse rapidement la rue, inattentif et coudoyant, sans l'entendre, celui qui, au défaut de la charité, invoque l'humanité d'une voix gémissante; tendre la main pour recevoir l'obole qu'y laisse tomber le riche, autant par fatigue et par dégoût, que par pitié, et bénir sa générosité ! Est-il rien au monde de plus misérable, de plus vil, de plus dégradant pour l'humanité ! Ne nous hâtons pourtant pas de condamner sans réflexion tous ces malheureux qui, sur la voie publique, cherchent à émouvoir en leur faveur notre compassion.... Oui, la plupart ne méritent que trop le mépris dont on les couvre; mais il en

jeter sur lui, comme des hyènes à la première odeur du sang, et, par leur odieux empressement, précipitent sa chute et sa ruine..... Il leur faut leur argent!... Voilà des familles sans asile, sans vêtemens, sans pain!... Comprenez-vous maintenant qu'il puisse se trouver des mendians vraiment dignes de compassion?... Cependant, il faut le dire à l'honneur de l'humanité et de la philantropie française, ils ne sont pas entièrement abandonnés, la Commune vient à leurs secours; et c'est une belle et noble institution que celle des *Comités de bienfaisance;* c'est une admirable et généreuse pensée que celle d'un centre de charité, toujours ouvert, où sont reçues, avec cette politesse bienveillante, toujours due à l'infortune, les déclarations des pauvres gens qui ne peuvent trouver de suffisantes ressources dans leur activité. Là, il n'est point fait acception de croyances religieuses, ni d'affections politiques; on n'y connaît que la religion du malheur. Sublime administration, que celle où le titre de pauvre suffit pour attirer l'intérêt et le respect!

Puisque je suis sur ce sujet, votre bon cœur, votre sensibilité me sauront peut-être gré d'entrer dans quelques détails. Vous vous intéressez, comme moi, j'en suis bien sûr, à tout ce qui a pour but d'adoucir l'infortune, de prévenir le désespoir; vous apprendrez avec une douce satisfaction ce que la société a fait pour les classes malheureuses.

Les détails que je vais vous donner sont rigoureusement vrais, je les tiens d'un parent de M. Desesserts, notre éditeur, du respectable M. Verel, commissaire de charité du VI^e^ arrondissement :

Tout endroit où le public se réunit pour se distraire : les théâtres, les bals publics, les concerts, doivent la douzième part de leur recette brute à l'Administration des Hospices : la ville y ajoute une certaine somme, que viennent encore augmenter les offrandes des particuliers charitables. Ce total se répartit sur les hospices; puis, entre dans la caisse des Comités de bienfaisance, proportionnellement au nombre de pauvres que renferme chaque arrondissement. N'admirez-vous pas cette pieuse et ingénieuse mesure, qui impose au plaisir l'obligation de nour-

N° 15.



LE MENDIANT.

Desesserts Éditeur

Lith. Rigo Frères et Cie

rir l'indigence! Des commissaires de charité sont chargés de s'assurer des besoins des indigens, et, suivant leur rapport, ils sont inscrits au contrôle. Ces commissaires ne sont pas payés; c'est une place d'honneur. — Oui, vraiment d'honneur! car il est beau de rechercher les souffrances de son semblable pour les adoucir!... Ce n'est pas sans peine, sans risque, sans dégoûts, qu'ils accomplissent leur sainte mission. Que d'aspects révoltans, que de choses repoussantes s'offrent à leurs yeux! — Ici, au dernier étage d'une rue sale et sombre, il leur faut monter par une échelle de corde dans une chambre infecte, où se roulent sur de la paille, vieille et hachée par l'usage, des enfans en haillons, que ronge la misère! Pauvres petits, que leur figure est maigre, pâle et défaite; que leurs regards sont abattus, leurs membres chétifs et tremblans! Car, il fait froid, bien froid! leur misérable réduit est ouvert à tous les vents... Il n'y a pas même un poële, pas une bûche; le vent siffle à travers les jointures de la porte, les toits sont couverts de givre. — Et ils n'ont pas de vêtemens, pas de couvertures! — La mère cherche en vain à réchauffer sur son sein le dernier, le plus jeune de ses enfans; il pleure, le pauvre petit, il pleure, car il a faim, et sa mère ne peut lui répondre que par des larmes; elle n'a plus rien à vendre pour lui donner du pain! — Mais le bureau de bienfaisance!... Une mauvaise honte les retient; il faut aller inscrire son nom sur le registre des pauvres! Ce nom y restera toujours; cette idée est accablante! Le père demande en vain du travail; il n'en peut trouver... Alors, le plus âgé des enfans sort tout seul...

Vous l'avez rencontré dans la rue sous mille formes, tantôt il se glisse à vos côtés, et vous demande un sou... Tantôt il vous offre un bouquet de fleurs, qu'il sait bien que vous n'accepterez pas, tout en lui en donnant le prix... D'autres fois, il cherche à vous intéresser en faisant danser sous vos yeux un singe qui vous tend une soucoupe de ferblanc. Le singe demande l'aumône pour l'enfant qui rougit un peu moins. D'autres fois, à l'approche du nouvel an, il vous présente un almanach, que vous paierez dix fois sa valeur. — Vous l'avez encore vu ouvrir

la portière d'une voiture, et en abaisser le marche-pied, ou, une boîte de décrotteur à la main, vous supplier de lui laisser cirer vos bottes pour un sou! Pour un sou, il va se mettre à vos pieds, enlever la boue de votre chaussure et lui rendre tout son éclat!—Vous le trouvez encore accroupi au coin d'une borne, grelottant de froid et de faim; il attend en silence la main généreuse qui le relèvera... Il suit en courant la diligence qui vous emporte, et, d'une voix entrecoupée par la course, implore encore votre bienfaisance. — Vous dirai-je toutes les humiliations que lui prodiguent les âmes dures ou grossières, toutes les injures sous lesquelles il baisse silencieusement la tête; car il est pauvre, et celui qui l'insulte est riche; car il est faible, et l'autre est puissant! Celui-ci le rudoie durement, celui-là le menace! Menacer un pauvre enfant!... Non, je me suis trompé,... personne n'aurait le cœur assez dur pour eela... Mais on le brusque, on le renvoie, on le chasse, on a hâte de s'en débarrasser!... Oh! quelquefois il pleure... Il se perd dans ses sanglots;... mais sa pauvre petite sœur a froid, son pauvre petit frère a faim. — Du pain, Monsieur, pour ces pauvres petits, vous leur sauvez peut-être la vie. Du pain, Monsieur! — Mais non; on ne l'a pas entendu.— Il faut faire la même prière à un second, puis à un troisième, puis à dix, à vingt, à cent, avant de recevoir un misérable sou! C'est que le monde est égoïste et indifférent, et que sans la religion et la loi, deux saintes choses qui les protégent, les pauvres pourraient souvent mourir sans secours sur la paille de leur humide mansarde, ou sur le sale pavé de la rue! Bénissons la religion et la loi!.... Vous ne donnez rien au petit mendiant; mais pitié au moins, pitié pour son jeune âge, pour sa faiblesse, pour sa pauvreté! Mais, va donc, misérable enfant! cours au bureau de charité, là, tu trouveras des secours offerts avec politesse, avec bienveillance! La porte est toujours ouverte, pousse-là donc, entre, et dis-leur, à ces hommes respectables qui t'attendent:—Messieurs, nous sommes quatre enfans, notre père est sans ouvrage, ma mère est malade, nous avons faim, nous avons froid, et je viens à vous sans honte et sans crainte, parce que je sais que vous êtes af-

fables et bons ! Un jour arrive cependant, où vous ne voyez plus le petit mendiant dans les rues. — C'est que le commissaire de charité est monté jusqu'à la déplorable famille. — Et voilà qu'elle a désormais du pain assuré, de la viande, du bouillon, des légumes, des vêtemens, des couvertures et du bois pour se chauffer. Tout cela n'est pas l'aisance ; mais c'est la possibilité de passer, sans de trop grandes souffrances, les mauvais jours. — Revienne le printemps et le travail, la famille infortunée pourra goûter encore quelques douceurs ! Et le petit mendiant, si vous voulez le revoir, mais relevé de ses humiliations, allez à la salle d'asile, ou à l'école communale ; il s'instruit aujourd'hui, toujours sous les auspices de la Commune ; elle lui fournira des habits neufs le jour de sa première communion ; elle paiera son apprentissage chez un maître dont elle connaîtra bien la conduite et les principes, et, sous ses yeux, le petit mendiant pourra devenir un bon, honnête et laborieux ouvrier, qui rendra l'aisance à sa famille. — Que serait-il devenu sans le bureau de charité ? — Un vagabond, un mauvais sujet, peut-être ! Il deviendra par lui un membre utile et honorable de la société.

Plaignez le pauvre, aidez-le quand vous le pouvez, et gardez-vous surtout de jamais l'insulter ! La nature, la religion, la loi vous l'ordonnent, et on ne leur désobéit pas impunément. A ce propos, je me rappelle une vieille tradition liégeoise que je veux vous conter. Liége est bâtie dans un fond ; la Meuse qui la baigne, la grande Chartreuse qui la domine, les prés Mativas qui l'entourent, le bois de Chèvremont qui l'abrite des vents, de grands ponts en dehors de la ville, une grande et forte citadelle, de puissans remparts, en font une des cités les plus pittoresques des Pays-Bas. Il y a peu d'endroits où la foi chrétienne se soit autant maintenue dans sa simplicité primitive. Le Liégeois est bon, charitable, obligeant sans intérêts ; religieux surtout ; il ne manquerait pas la messe un dimanche sans les raisons les plus graves, et les exercices religieux qui pèsent si fort aux autres hommes, lui paraissent agréables et faciles. C'est qu'il a encore cette foi vive, cette foi qui aplanit les difficultés,

adoucit les peines, émousse les douleurs! Ne nous scandalisons donc pas, si, aux croyances communes, ces braves gens mêlent un peu de superstition, et acceptent, comme certaines, des traditions dont l'authenticité n'est peut-être pas bien rigoureusement prouvée. Admirons, envions même leur bonne et heureuse ingénuité, et si, dans l'évènement que je vais vous raconter, tout ne vous paraît pas d'une certitude formelle, acceptez-en du moins la morale; car elle est, sans aucun doute, bonne à savoir, excellente à pratiquer!

Sur la place Verte, se voyait, il y a environ deux cents ans, une boutique peinte en vert, avec une enseigne ainsi conçue : *Au grand saint Eloi*, *Gueuret, orfèvre.* — C'était un des marchands les plus riches et les plus estimés de la ville que ce *Gueuret;* aussi sa vie eût-elle été aussi heureuse qu'il est possible, s'il n'eût pas eu le malheur d'avoir un fils. Oui, ce qui fait habituellement la joie et la consolation des familles, était le désespoir de celle-ci. C'est, qu'en effet, il était impossible de voir un enfant plus méchant, plus entêté, plus ingrat, plus endurci, que ce petit Mathieu Gueuret. Tout ce que son imagination pervertie pouvait lui suggérer de mal était exécuté aussitôt que conçu. C'était un enfant qui ne respectait rien; il se fut attaqué, dans ses folles inventions, aussi bien à un vieillard qu'à un enfant, aussi bien à son père qu'à un étranger. — C'était vraiment un détestable petit garçon! Tous les jours, dans ses prières, le bon Gueuret demandait à Dieu de changer son fils; il n'épargnait dans cette vue, ni les aumônes, ni les bonnes œuvres d'aucune espèce.

Un jour, il fit le vœu de donner à saint Martin, son patron, une chape d'or, s'il obtenait de Dieu qu'il voulût bien changer son fils; mais rien n'annonçait aucune amélioration dans le caractère du mauvais enfant. A quelque temps de là, Mathieu, se livrant à toute la perversité de sa nature, poussa l'oubli de ses devoirs jusqu'à voler une somme d'argent assez considérable dans le comptoir de son père!.... Le lendemain, de grand matin, il partit avec une bande de petits vagabonds.... Ils se dirigèrent en riant, en criant, en insultant les passans

vers les portes de la ville; les voilà arrivés au bois de Chèvremont; ils ont acheté des provisions, et se livrent à une folle joie. Mais Mathieu n'est pas sans quelques soucis; souvent ses camarades le surprennent pensif et sérieux; une voix intérieure lui crie qu'il s'est rendu coupable d'une action infâme, et qu'il a mérité la colère des hommes et celle du ciel; en vain s'efforce-t-il de prendre part aux jeux de ses camarades, toujours l'image de sa faute se lève menaçante devant sa pensée, et vient empoisonner son plaisir! Cependant il parvient à la chasser un moment, et se livre avec une sorte de frénésie à toutes sortes de folies. Le soleil est déjà sur son déclin, ses camarades, moins déraisonnables encore que lui, sentent qu'il est temps de revenir à la ville, et l'engagent à les suivre. Mathieu repousse avec ironie leur proposition : — J'ai encore de l'argent, s'écrie-t-il, et je ne veux revenir que quand je n'en aurai plus; ses amis le laissent seul dans le bois et se retirent. Voilà notre garçon bien attrapé. A quel plaisir se livrera-t-il seul? quel usage fera-t-il de son argent? A ce moment, passe un pauvre aveugle qui, d'une voix triste et gémissante, lui demande son chemin en le priant de soulager sa misère. — Allez vous-en, vieux sot, répond le mauvais sujet, pensez-vous que j'aie le temps de m'ennuyer à vous remettre dans votre chemin; croyez-vous que mon argent soit pour vous, je suis ici pour m'amuser et pour le dépenser! — *Dieu vous le rende,* mon petit monsieur, dit l'aveugle en s'éloignant, et Mathieu en est encore à se demander ce qu'il fera de son temps et de son argent, quand un pauvre boiteux, l'air bien souffrant et les yeux en larmes, passe devant lui : Prenez pitié d'un pauvre estropié, mon bon petit monsieur; je vais me faire guérir à Notre-Dame de Chèvremont, voilà trois jours que je me traîne, je suis bien fatigué, prenez pitié de moi! — Passez votre chemin, bonhomme.... Allez vous faire guérir où vous voudrez, et laissez-moi tranquille, dit, avec un air d'incrédulité railleuse, l'enfant insensible. — *Dieu vous le rende*, dit le boiteux en s'éloignant. Mathieu a beau réfléchir, il ne trouve pas encore d'emploi à son argent; il se désole, et se demande à quoi sert d'avoir de

l'argent? A ce moment, passe un vieillard avec une belle barbe blanche ; sa figure, pleine de majesté, respire la tristesse et le chagrin; il porte dans ses bras un enfant âgé tout au plus de trois ans. — Prenez pitié de la faiblesse d'un vieillard et d'un enfant, dit-il à Mathieu, en le regardant fixement; notre chaumière a été incendiée, c'était notre seule ressource, prenez pitié de nous! — Ah! ça, mais tous les mendians se sont donc donné rendez-vous ici, dit l'enfant d'un air de mauvaise humeur; cet endroit est insupportable, il faut que je m'en éloigne.... — Tu ne t'en éloigneras pas, dit une voix sévère derrière lui; il se retourne étonné, et ne voit plus le vieillard, mais un guerrier à cheval, entouré d'un nuage resplendissant; il reconnaît saint Martin, ce soldat devenu Saint par sa charité si grande, qu'il ne savait jamais refuser un malheureux, au point que le démon, sous la figure d'un pauvre, lui ayant demandé l'aumône, saint Martin, qui était dénué de tout, et n'avait rien autre chose à sa disposition, lui donna la moitié de son manteau !

Enfant insensible et méchant, continua-t-il; avant de te punir, j'ai voulu t'éprouver; — je t'aurais pardonné, si tu eusses été charitable. — La charité est de toutes les vertus la plus agréable à Dieu ; mais avec les mains pleines d'un argent dont tu ne savais que faire, tu as été dur et insolent pour un pauvre aveugle, et tu vas devenir aveugle toi-même. — Tu as été dur et insensible pour un pauvre boiteux, et tu vas devenir boiteux toi-même. — Tu as été insensible pour un pauvre vieillard, et tes cheveux vont blanchir, ton dos va se voûter, et tes mains vont trembler. — Tu ne pourras quitter la place où tu es en ce moment, et cet état durera jusqu'à ce que tu aies amassé, des aumônes que tu recevras, de quoi acheter la chape d'or que ton père a promise à saint Martin !

Mathieu se prosterna épouvanté en criant: Miséricorde! mais il n'était plus temps! Il cherchait en vain à reconnaître ce qui se passait en lui et autour de lui; la lumière ne parvenait plus à ses yeux, il était aveugle; au premier pas qu'il fit, il tomba, car il était boiteux; son dos s'était courbé, ses cheveux avaient

blanchi, et ses mains tremblaient comme celles d'un vieillard. —Châtiment épouvantable, mais juste et mérité! Cependant le père Gueuret inquiet, faisait partout chercher son fils; il sut qu'il était allé à la forêt de Chèvremont, et s'y transporta. Il passe devant son enfant, devenu méconnaissable, et lui demande des nouvelles de son fils; celui-ci reconnaît la voix de son père, et se jette à ses pieds en sanglotant; le bon Gueuret croit qu'il lui demande l'aumône et la lui fait abondamment, en lui recommandant de prier pour son fils; les sanglots de Mathieu redoublent; il aurait tant de joie de voir son père, mais il est aveugle! — Enfin, il lui dit qu'il est Mathieu, son fils, et veut lui conter son aventure; mais, à la première parole, le bon Gueuret le croit fou, et s'éloigne. Mathieu veut le suivre, et ne le peut; il est boiteux; il cherche à le rappeler en lui criant de l'écouter un instant; mais sa voix s'éteint dans sa poitrine, car il n'a que la force d'un vieillard, et son père, son bon père, s'éloigne pour toujours! — Après bien des prières inutiles et bien des sanglots, Mathieu se résigna, et se mit à demander l'aumône; il apprit alors, par lui-même, toutes les cruelles humiliations de la mendicité; il se vit aussi raillé par de mauvais cœurs, insulté par de petits polissons, par ses anciens amis, qui ne le reconnaissaient pas non plus. Combien de fois fut-il cruellement refusé, ou rudoyé?.... Son cœur saigna bien souvent des humiliations qu'il lui fallut endurer; il comprit alors combien il avait été coupable, combien il avait fait de mal à de pauvres malheureux, combien il avait été injuste et cruel! et s'il pleura de ses propres souffrances, il versa aussi bien des larmes de repentir. C'est le propre du malheur de nous rendre sensibles aux maux des autres en nous les faisant comprendre par notre expérience, et par la comparaison que nous pouvons sans cesse en faire avec les nôtres. Cependant il ne se ralentissait pas dans ses supplications, car il lui fallait bien souvent et bien long-temps demander l'aumône pour acheter la chape d'or à saint Martin, et la route de Chèvremont est solitaire et peu fréquentée. Deux ans déjà s'étaient écoulés, et il avait ramassé quelques écus, le tiers peut-

être du prix de la chape. Avec quelle joie, il voyait s'augmenter son petit trésor, combien il appréciait aujourd'hui cet argent, fruit de tant de peines et d'humiliations! Il y attachait sans doute le plus grand prix. Un jour des cris retentissent jusqu'à lui; bientôt ils s'approchent, et enfin il entend devant lui un homme se lamenter et gémir. — Qu'avez-vous donc, mon bon monsieur? dit le petit mendiant, vous paraissez bien malheureux et bien affligé. — Hélas! hélas! répond la voix, c'est mon vieux père qu'on traîne en prison, le pauvre homme, déjà souffrant et malade comme il est, il en mourra!... Ici le malheureux redouble de sanglots. — Et pourquoi le mène-t-on en prison? — Parce qu'il doit cinquante écus à un usurier. — Cinquante écus vous rendraient donc votre père. — Hélas, oui. — Eh! bien consolez-vous, les voici. C'était juste la somme que contenait la bourse de Mathieu; et il la donna au bon fils qui pleurait son père. Il la donna sans regret, sans pousser un soupir, cette bourse, espoir de sa guérison; cet argent, plus précieux pour lui que des trésors immenses, puisqu'il provenait des aumônes des passans, suivant la condition expresse de saint Martin. Le bon fils l'accepta en bénissant mille fois le bon pauvre. Alors une voix fit entendre ces paroles : Regarde et vois, lève-toi et marche, reprends ta jeunesse et ta vigueur, Mathieu, car ta belle charité t'a obtenu grâce devant Dieu, et les bénédictions de celui qui souffre sont un encens si pur et si doux qu'elles peuvent tout dans le ciel!

O! merveille! Mathieu voyait; il marchait droit; il avait repris sa jeunesse et sa vigueur; il courut rapidement vers son père qui le pleurait encore. Un songe l'avait instruit la même nuit de ce qui était arrivé à Mathieu et de sa guérison prochaine; il accueillit son fils avec une joie infinie, remercia saint Martin, et lui donna la chape d'or dont il avait fait vœu... Ai-je besoin de vous dire que le caractère de Mathieu était bien changé?

THÉODORE REGNAU.



# LE SALTIMBANQUE.

# LE SALTIMBANQUE.



« Ce n'était rien encore : après la représentation, il fallut monter sur la corde raide. Voilà bien une autre affaire ! Un grand manche d'araignoir me fut donné pour balancier. Sous la corde, on mit un matelas pour amortir mes chutes, et quel matelas ! Je fis très bien de n'y pas tomber souvent ; car je m'y serais rompu les membres. Le fouet, le bâton et des économies qu'on était bien aise de faire sur ma nourriture, assez peu recherchée d'ailleurs, étaient les stimulans de mon amour-propre d'artiste saltimbanque. »

(A. Jal.)



Pg. 16.



LE PETIT SALTIMBANQUE

Desesserts Editeur.

Lith. Rigo Frères et Cie

jours résignés sans abattement, et chez qui le plaisir est toujours

Pg. 16

Rigo Frères et Cie




# LE PETIT SALTIMBANQUE.





VOICI une de ces existences tellement multiples et variées, que l'on ne sait comment procéder pour en faire un tableau un peu complet : sous quel point de vue prendrons-nous le petit saltimbanque, qui ne laisse échapper mille accidens de sa vie ? Comment représenterons-nous bien les catastrophes continuelles de cette existence nomade, où l'abondance touche sans cesse à la disette, la joie à la douleur, le repos à la fatigue? Là, tout est mouvement, vicissitudes, anomalies étranges. Pour être heureux de cette incertitude de toutes choses, pour s'y plaire, il faut avoir reçu de la nature un de ces caractères précieux que le malheur trouve toujours résignés sans abattement, et chez qui le plaisir est toujours

accueilli, quand il se présente comme un ami dont on supporte l'oubli sans lui en vouloir, disposé que l'on est à se montrer reconnaissant de la première visite qu'il voudra bien vous faire. Malheur donc à l'enfant que le hasard ou la volonté de sa famille aurait jeté dans cette carrière de peines certaines et de joies incertaines, s'il n'a pas en lui cette facilité de désirs, cette souplesse morale dont nous parlions tout-à-l'heure, ses jours seront abreuvés de misères sans compensations; car ce qui ferait la joie de son camarade, fera son malheur à lui. Vous dirai-je tous les ennuis de son éducation, car il faut qu'il apprenne son état de saltimbanque, et cette éducation lui coûte, croyez-moi, autant de plaintes et de larmes que les thêmes, les versions et les grammaires grecque ou latine, ou française, ou anglaise, en peuvent coûter au plus mauvais écolier. Mais, de plus que celui-ci, il court des dangers réels et renaissans, dont le moindre est de sentir, sur son dos ou plus bas, la canne du maître ou la pointe de sa botte, car ici *messieurs les professeurs* ne se font point scrupule, à la première faute, de gratifier *messieurs leurs élèves* d'un nombre plus ou moins pluriel de coups de pied..., où il est reçu qu'on donne des coups de pied. Comme moyen d'encouragement, les professeurs en question ne s'interdisent nullement l'usage de la cravache, dont le jeu vigoureux est assaisonné d'expressions énergiquement encourageantes. — Allons, drôle, la tête en bas et les pieds en l'air... Bien; marche sur tes mains à présent, — encore... Allons, fainéant, le saut périlleux, le saut de carpe. — A présent, les pieds à terre; courbons-nous en arrière jusqu'à toucher la terre avec la tête. Passons au chandelier; maintenant, l'équilibre sur une main...

Vous présumez bien que l'élève saltimbanque n'arrive que par degrés à tous ces exercices, et non sans retomber plus d'une fois sur les reins, non sans se fouler les mains, sans se froisser les membres, sans de rudes contusions à la tête ou ailleurs. Après une soirée passée en exercices fatigans, le saltimbanque novice, harassé, courbaturé, épuisé, a le droit de prendre un morceau de pain sec, quand il y en a, et d'aller

s'étendre sur une mauvaise paillasse, le tout pour se refaire de ses fatigues du jour, et pour se préparer à celles du lendemain. En manière de consolation, le professeur débite doctoralement alors à son malheureux élève des sentences dans le genre de celles-ci : Vois-tu, fainéant, ce n'est qu'en s'habituant de bonne heure à la fatigue et aux privations, qu'on se rend capable de les braver un jour sans danger. J'ai commencé comme cela, moi qui te parle, et je m'en suis bien trouvé.

Et ils disent vrai, ces pauvres gens; nul homme, à moins d'y avoir été rompu dès ses plus jeunes années, ne pourrait, sans danger pour sa vie, endurer la rude existence qu'ils mènent. Je ne vous ferai pas l'histoire de l'éducation du petit saltimbanque; elle dépend de la spécialité qu'il veut embrasser, car son *art* se subdivise à l'infini. Sera-t-il *bâtoniste*, *banquiste*, *escamoteur*, *Jocrisse dans les foires*, *Hercule du Nord?* Attirera-t-il la foule en lui montrant le spectacle d'un homme qui joue avec des serpens ou des lions? — Dansera-t-il sur la corde avec ou sans balancier? — Avalera-t-il des couteaux, des épées, des barres de fer? — ou portant enfin plus haut son ambition, le verrons-nous un jour chez les frères Boutor, rival des écuyers du Cirque-Olympique, debout, sur un coursier, ordinairement peu fougueux, ou, plus hardi encore, se livrer au grand écart sur deux chevaux? Le choix de la spécialité qu'il embrassera un jour dépend de sa constitution, de ses prédispositions. Il est bien évident que, s'il est chétif et débile, il ne sera pas Hercule du Nord; s'il est timide, il ne sera pas écuyer chez Boutor ou autre, non plus que dompteur de bêtes féroces; s'il est maladroit, il ne sera ni *escamoteur*, ni *bâtoniste*, ni *acrobate;* il devra renoncer à faire partie de l'*aristocratie saltimbanque*, et se contenter modestement d'être *banquiste*; là, avec des qualités moins rares, des dons moins précieux, il pourra encore espérer de fournir une carrière qui ne sera pas sans gloire et sans profit. Le banquiste est charlatan, ou, proprement dit, *banquiste-saltimbanque*.

*Charlatan*, vous avez pu le voir sur les places publiques, dans les fêtes des villages ou des petites villes, la figure enlumi-

née, et entourée d'un collier de favoris noirs, la lèvre couverte d'une épaisse moustache qui n'a rien de bien guerrier, et portant sur la tête le bicorne obligé; emprisonné dans un habit rouge couvert de dorures sur toutes les coutures; jabot exubérant, manchettes luxueuses, pantalon rouge, collant, brodé sur les cuisses comme celui d'un tambour-major; bottes à revers; il a la voix éclatante, le timbre vibrant, et articule énergiquement tous les mots; il revient toujours de la Perse, de la Turquie, peut-être bien de la Chine; enfin, il ne vend pas son baume merveilleux, son élixir supérieur, sa poudre extraordinaire qui guérit tous les maux, toutes les douleurs, peut-être aussi tous les chagrins: il la donne, il la donne,... Messieurs, pour deux, quatre ou six sous..., car il ne veut que le bien de l'humanité, le grand philosophe, le divin philantrope; et, pour deux sous, il va faire votre bonheur!.... Vous ne pouvez pas vous y refuser.... On a vu des charlatans se retirer des affaires avec une jolie aisance, acquise à faire ainsi le bonheur de tous les honnêtes garçons qui avaient pour 20 ou 30 centimes de confiance en leurs pompeuses promesses.

Si le saltimbanque brille d'un éclat plus modeste, il n'en est pas moins digne de tout notre intérêt, surtout en le prenant à l'époque où ses malheurs ont encore pour excuse l'inexpérience et la faiblesse de son âge.

Nous avons assisté à sa première éducation; voyons-le maintenant augmenter ses petits talens et se préparer des succès pour l'avenir : il saura bientôt donner du cor, râcler quelques ritournelles sur le violon; s'il le faut, il risquera même un petit air de clarinette pour attirer le public, ou encourager les exercices de ses collègues. Je ne vous parle pas des cymbales et de la grosse caisse : ces instrumens lui reviennent de droit.

Tenez, voici une petite troupe de saltimbanques qui passe, là, sur le Pont de la Concorde.... Ils se dirigent sans doute vers les Champs-Élysées; suivons-les, s'il vous plaît, et, chemin faisant, remarquons leur costume et leur démarche. En avant, voici le chef de la troupe qui porte sur sa tête une table de bois blanc et quelques vieux tapis; en marchant, il fume une pe-

tite pipe très-courte, c'est une distraction qui abrége la route et diminue la fatigue. Derrière lui, sa femme porte des chaises d'une main, tandis que de l'autre elle soutient la marche d'un enfant de trois à quatre ans; à côté d'elle, un garçon de dix à douze ans porte sur son dos la grosse caisse, où sont attachées les cymbales; et sa sœur, jeune fille de dix à onze ans, le suit, le violon à la main.

Nous ne pouvons rien dire encore de leurs costumes, puisqu'ils sont cachés par des blouses et des redingotes qui les laissent à peine deviner. — Bon, les voici arrivés aux Champs-Élysées : le père pose sa petite table à terre; chacun se débarrasse de son fardeau, et procède à sa toilette; il va y avoir grande représentation en plein vent; les arbres et le ciel serviront de décorations; il ne manquera ni un orchestre, ni un public; car voici déjà deux gamins qui s'arrêtent à distance respectueuse, bien décidés à se garder les premières places à la galerie. Attendez un peu, voici des soldats de la ligne, des bonnes, des enfans; le cercle s'augmente de tous les flâneurs qui passent, race toujours si nombreuse dans les grandes villes, gens qui ne savent comment passer le temps, et à qui tout moyen est bon, s'il tue sans trop de peine une heure de leur journée. — Pendant ce temps, leur toilette s'est achevée; ils ont dépouillé leurs vieux habits, et les voici dans toute leur splendeur. N'admirez-vous pas surtout ce petit garçon qui portait la grosse caisse; débarrassé de sa lourde et grossière casquette, il a roulé ses cheveux blonds dans ses deux mains, et sa chevelure flotte en boucles légères sur ses épaules. Il porte une espèce de basquine de velours noir, ornée de paillettes d'or, et retenue par des bandes de la même étoffe croisées sur la poitrine et sur le dos : regardez sa jupe blanche qui entoure sa taille de ses plis ondoyans; son grossier pantalon a fait place à un autre de mousseline à larges plis, retenu et serré à la cheville par une coulisse, à la manière des Turcs. Ses pieds sont chaussés de jolis brodequins rouges : c'est le héros de la troupe; sur lui repose depuis deux ans déjà l'espérance d'une bonne recette; espérance rarement trompée. Mais chaque jour lui enlève une partie de sa

force et de sa fraîcheur : voyez comme ses joues sont pâles, et les traits de sa figure fatigués; la lassitude perce à travers son air résigné, et ses mouvemens en commençant sont lents et difficiles; mais le pauvre enfant est tellement habitué à cette vie, qu'il n'y pense même pas, et déjà, pendant que je vous parle, il s'est animé; le sang est remonté à ses joues; ses yeux sont devenus plus vifs et plus brillans; il a recouvré sa souplesse, sa vigueur d'hier, comme il recouvrera demain celle d'aujourd'hui. Le bruit des cymbales et les sons retentissans de la grosse caisse semblent lui inspirer une énergie nouvelle. Qui le verrait en ce moment, le croirait plein de vigueur et de santé. Hélas! dans quelques mois peut-être, il sera couché mourant sur un lit d'hôpital. Plaignons-nous donc maintenant, écoliers paresseux, et comparons sa vie avec la nôtre. Le pauvre enfant, le voilà pourpre du sang qui lui est descendu dans la tête, il s'est tenu trop long-temps les pieds en l'air, et son front est couvert de sueur! Maintenant, voyez avec quelle résignation il va faire le tour de la société, tenant à la main la petite sébille où chacun pourra laisser tomber son offrande. Qui pourrait la lui refuser! Donnons-lui quelque chose aussi, et ne demeurons pas plus long-temps à ce spectacle attristant. Ne croyez pas toutefois qu'ainsi finisse la journée du petit saltimbanque; non : après avoir pris quelque repos, il va se remettre en marche pour un autre endroit, où ses exercices recommenceront, et ainsi plusieurs fois dans la journée. — Aujourd'hui encore, il a gagné à ses sœurs, à sa mère, le pain qui doit les nourrir: combien de fois encore le leur gagnera-t-il?

Ah! plus heureux cent fois le petit saltimbanque qui fait partie d'une troupe nombreuse; là, au moins le travail est mieux organisé, mieux réparti. La troupe n'attend pas, du travail d'un seul, de quoi la faire vivre tous les jours : là, chacun a sa partie. Celui-ci danse sur la corde; celui-là excelle dans les tours d'équilibre; un troisième se fait admirer par sa force herculéenne. Il y a aussi une amazone qui fait des armes comme un spadassin, et offre l'assaut à tous les braves guerriers en pantalons garance, qui font l'honneur de l'armée française;

à ces élémens de succès, joignez un orchestre composé de cinq ou six trompettes, que soutiennent cinq ou six trompettes, soutenues elles-mêmes par cinq ou six autres trompettes; car le public des saltimbanques raffole de trompettes, de grosses caisses et de cymbales; plus il y en a dans l'orchestre, plus ils font du bruit, et plus le spectacle doit être magnifique. Tout en causant ainsi, nous avons traversé le bois de Boulogne, et nous voici arrivés au village qui porte ce nom; mais voilà bien du monde et bien du bruit; des paysannes endimanchées font admirer à tous les yeux leurs tabliers neufs et leurs robes blanches fraîchement repassées du matin; remarquez-vous la blancheur éclatante de leurs bonnets, de leurs robes et de leurs fichus, tout cela est blanchi, plissé et repassé avec un soin exquis. On serait presque tenté de les croire un peu coquettes; ce serait une erreur; elles ne sont que repasseuses et blanchisseuses, et si elles apportent tant de soins dans les détails de leur modeste toilette, ce n'est que comme échantillon de leurs talens. Suivons la foule qui nous porte sur la place de l'Église, que nous n'admirerons pas, parce qu'elle est assez laide. Quel tumulte, mon Dieu! Quel ensemble discordant de toutes sortes de bruits! Quel *crescendo* étourdissant! Comment rien distinguer dans ce chaos infernal, où les voix humaines se mêlent aux bruyans accords de l'orchestre du bal, où des pétards se font entendre ici, tandis que, plus loin, des marchands crient leurs marchandises, et que des paysans, attablés sous la tonnelle d'un marchand de vin, chantent de joyeux refrains; mais par dessus tout, et dominant tous les autres vacarmes, n'entendez-vous pas le bruit strident des trompettes, des grosses caisses et des cymbales. Avançons de ce côté; car je devine... Oui : ce sont des saltimbanques... Mais non de pauvres saltimbanques au petit pied, comme ceux que nous avons rencontrés aux Champs-Élysées. — Ce sont des *artistes* qui entreprennent en grand, et se sont emparés du monopole de la partie. C'est donc ici, surtout, qu'il faut regarder, écouter et observer; en conséquence, si cela vous amuse, nous allons nous arrêter quelques instans devant les tréteaux qui devancent le théâtre ambulant, et tous

ensemble, nous regarderons, écouterons et observerons. Ah ! voici la nuit qui tombe, quel dommage ! le spectacle va sans doute perdre de son charme. Rassurez-vous, les saltimbanques sauront trouver dans la nuit même un nouveau moyen d'attirer le public ; voyez plutôt ;... le théâtre et les tréteaux s'illuminent de la clarté rougeâtre de trente lampions disposés de manière à bien éclairer les vastes toiles où sont peintes les merveilles qui se voient au-dedans. Peintures souvent exagérées, mais piége infaillible, où viendront toujours se prendre les *tourlouroux*, *les enfans*, *les paysans* et *les cuisinières*. Faites attention, la musique a cessé, et la *parade* va commencer ; croyez-moi, le spectacle que les *saltimbanques* donnent gratis au dehors, vaut au moins celui qu'ils font payer au dedans.

Voici *M. Jocrisse* : c'est un garçon de douze ou quatorze ans, qui fait souvent ce rôle ; remarquez celui-ci ; malgré sa perruque de filasse rouge, et son tricorne, pointe devant, il ne laisse pas d'avoir l'air éveillé et malin ; il sait fort bien tirer parti de son vaste habit à la française, dans les basques duquel il trouve une contenance en y fourrant ses mains. Ne pensez pas que ce rôle soit le plus facile, c'est peut-être, au contraire, celui qui demande le plus de vivacité dans l'esprit. Écoutez-le : quoiqu'on lui dise, il ne restera jamais en arrière de réparties ; vous rirez même souvent de ses saillies, de la justesse et de l'à-propos de ses épigrammes ; où cet enfant a-t-il pris l'esprit qu'il dépense si prodigalement tous les jours ?... Car, ne croyez pas que la parade ait été préparée et écrite... Ah ! bien oui ! ils ont bien le temps de composer une parade... Quand ils ont mis tout-à-l'heure le pied sur le tréteau, ils ne se doutaient pas de ce qu'ils allaient se dire l'un à l'autre... Cependant, la comédie improvisée va son train, au milieu des rires de la galerie et des soubresauts que lui font faire nos deux interlocuteurs... C'est une sorte de duel entre un homme et un enfant... Aussi, voyez,... quand abusant du droit de dire, l'enfant aiguise trop vivement l'épigramme dont il va piquer l'homme, celui-ci, souvent pris au dépourvu, et, n'ayant pas la riposte au bout de la langue, la met au bout du bras ou du pied... Vous

N° 17



SALTIMBANQUE.

Desesserts Editeur Lith. Rigo Freres et Cie

N° 17

croyez que *Jocrisse* est frappé pour rire, et vous riez... Détrompez-vous, *Jocrisse* est payé d'une plaisanterie trop bien appliquée... Et souvent, la parade devient une arène, où les deux champions se soulagent de leur aversion mutuelle, et se vengent à qui mieux, l'un, par des railleries que vous ne comprenez pas toujours, mais qui vont bien à leur adresse, soyez-en sûrs, et l'autre, par des claques ou des coups de pied. — La parade terminée, vient l'annonce obligée des curiosités diverses et des merveilles dont vous pouvez vous procurer la vue pour dix ou quinze centimes : *Entrez*, *Messieurs*, *Mesdames*,... vous crie d'une voix de Stentor le bateleur chargé de *chauffer le public*... *Entrez, suivez le monde*. Si vous avez une demi-heure à *consacrer à votre instruction*, et quinze centimes dans votre poche, nous allons accéder à l'obligeante invitation qui nous est faite, et *nous suivrons le monde*. Le théâtre est encore enveloppé de pénombres, qui ne traduisent rien à l'œil que sa profondeur, et vous commencez à regretter la vive lumière des lampions du dehors. Ce ne sera pas la dernière fois que vous aurez occasion de regretter *Jocrisse* et ses grosses saillies, et les trompettes, et les cymbales.

Voici cependant la toile qui se lève : le premier personnage qui frappe votre vue, c'est *Jocrisse*, ou plutôt ce n'est plus *Jocrisse*, bien que ce soit toujours le même individu ; mais il a dépouillé sa ridicule veste à la française et ses bas bleus, son tricorne et sa crinière de filasse rouge. Le voici bien coiffé, les joues couvertes de fard, en maillot rose et en justeaucorps à paillettes d'or et d'argent ; il est charmant. Voyez avec quelle légèreté, il se balance et entre-chasse sur la corde tendue ; il est ici dans son élément ; s'il fait un faux pas, ou un mouvement à faux, vous le voyez rougir de honte et de colère, et chercher ensuite à réparer par un *trait* brillant, l'échec qu'il vient d'essuyer. Si par hasard il vient à tomber et même à se blesser, il aura le courage de comprimer sa douleur ; il ne jettera pas un cri, ne versera pas une larme ; vous verrez à peine sur sa figure un signe de souffrance, et, à moins que la blessure ne soit des plus graves, vous le verrez, maître de lui-même, s'élancer de

nouveau sur la corde et recommencer ses exercices, comme s'il ne lui était presque rien arrivé. Bel exemple à proposer à ceux de nos camarades, qui, pour une piqûre d'épingle ou la moindre chute, pleurent, gémissent et se lamentent, comme s'il leur était arrivé un accident vraiment grave!

Jocrisse sur les tréteaux a bien pu endurer, sans se plaindre et sans murmurer, les perfides et sournoises vengeances du bateleur; mais ici, il faut les applaudissemens du public au jeune saltimbanque; il y est habitué, et le plus léger coup de sifflet, la moindre marque de désapprobation ferait à son orgueil une large blessure, que ses larmes ne suffiraient pas à cicatriser; il rougirait d'être surpassé par un de ses rivaux. Oh! allez, il a du cœur ce garçon-là, et, si au lieu d'être un vil saltimbanque, il eût eu le bonheur d'être le fils heureux du père de l'un d'entre nous, je gage qu'il eût toujours été à la tête de ses condisciples; mais telle est l'injustice de la fortune; tel écolier, sans cœur, sans aptitude, coûtera des sommes énormes à sa famille, et restera toujours un être incapable, propre au plus à devenir, je ne dis pas le Jocrisse, mais le *paillasse* imbécile d'une troupe de saltimbanques, tandis que tel saltimbanque, à bien meilleur marché, fut devenu l'honneur et la joie de sa famille. Les individus ne sont donc pas toujours placés suivant leurs mérites.

Après lui, voici un autre enfant qui fait le double saut sur le tremplin, et d'autres tours de force, ensuite viendront et la *Géante* de six pieds six pouces, et le *Nain* de trente-trois pouces, et l'*Hercule* qui porte une pièce de canon à bras tendu, et le *Sauvage* qui digère de la viande crue et des cailloux; vous remarquerez néanmoins que cette nourriture, peu substantielle, ne paraît pas nuire au susdit sauvage, car il jouit d'un fort agréable embonpoint; je lui trouve même l'air un peu bonhomme, et je suis convaincu qu'en pantalon avec des sous-pieds et en redingote, il doit avoir quelque peu la tournure d'un jovial Bourguignon, à qui une bonne bouteille ne fait pas peur.

Mais nous en avons assez vu pour nos quinze centimes; nous pouvons chercher d'autres distractions. Toutefois, avant de

reprendre la suite de notre voyage pittoresque à travers la foire de Boulogne, nous ne ferions peut-être pas mal de songer à nous restaurer légèrement. Comment faire? Il n'y a que deux restaurateurs un peu distingués à Boulogne, et ils ont déjà plus de monde qu'ils n'en peuvent contenir; mais *à la guerre comme à la guerre* : voici un *marchand de vin traiteur* qui me paraît assez convenable pour la situation présente; il y a peu de monde, entrons. Nous prendrons un cabinet où nous serons seuls. — Je ne vous conseille pas d'élever beaucoup la voix, si vous avez des confidences à me faire, car il y a du monde dans le cabinet à côté du nôtre, et nous ne sommes séparés que par une légère cloison. Chut!.., Il me semble avoir déjà entendu les deux voix qui dialoguent à côté de nous..... Ecoutons!

— Oui, mon garçon, j'ai été satisfait de toi à la parade de ce soir; tu t'es surpassé, et je t'offre mes complimens. — Je vous remercie, père Micou; mais j'aimerais mieux être privé de vos complimens, si cela me privait en même temps de vos coups de pied et de vos claques; car vous n'y allez pas de main-morte, père Micou! — Que veux-tu, garçon? faut ça, pour *chauffer le public*.

— C'est le jeune Jocrisse de la parade et le bateleur. Je crois que, sans être indiscrets, nous pouvons écouter la suite de leur conversation.

— Dites plutôt, père Micou, que vous avez été vexé, quand j'ai dit que j'avais un patron capable de nourrir, pendant trois jours, trois personnes avec deux artichauts. (*Rire général chez les convives qui semblent applaudir au jeune saltimbanque.*) — Plaît-il? messieurs, vous voulez me faire croire que j'ai pris ces sottes plaisanteries pour moi, mais il n'en est rien. Je suis au-dessus de cela. — Pourquoi donc alors, père Micou, que vous m'avez si fort tiré l'oreille à ce moment-là? Comme aussi, quand je vous ai dit que mon patron était l'homme du monde le plus fécond en ressource, sachant tirer parti de tout, bénéficier sur tout, et capable au besoin de tondre un œuf. (*Nouveau rire général.*) — Le père Micou : On veut donc décidé-

ment que je prenne pour moi ce que dit cet imbécile? Eh bien! soit : au surplus, ceux qui ne seront pas contens peuvent chercher ailleurs. (*Silence général.*) — Eh bien! père Micou, c'est justement ce que je veux faire. Depuis quatre ans que je suis avec vous, je travaille comme un nègre; je fais Jocrisse sur les tréteaux, je danse sur la corde dans la salle, je range l'établissement, je brosse vos habits, j'ai soin des chevaux et je cire..... (quand il y a du cirage), je cire vos bottes. Bien que je n'ai que quatorze ans, je vous rapporte plus qu'aucun de vos associés; et, pour cela, je reçois, quoi?... des coups de pied et des claques à la parade, où vous jouez votre rôle d'une manière abusivement exagérée; de plus les souliers, les pantalons, les chemises et les chapeaux dont vous ne voulez plus; or, chacun sait ce que peut valoir un objet dont l'usage vous est devenu impossible; enfin, et pour couronner la multitude infinie d'agrémens dont je jouis sous votre direction, vous me couchez plus mal qu'Azor, votre caniche, que voilà, puisqu'il couche sur le pied de votre lit, et vous me nourrissez plus mal que lui, car je ne connais guère de votre table que le fromage d'Italie et le fromage de Gruyère, ou, pour changer, le fromage de Gruyère et le fromage d'Italie... A ce prix-là, et avec la peine que je me donne, je trouverai toujours bien quelqu'un qui voudra de moi, et je suis décidé à vous quitter. — Me quitter!... Mais que veux-tu donc, gamin? — D'abord, je ne veux plus que vous m'appeliez *gamin*: puisque je gagne ma vie comme un homme, je veux être traité comme un homme; ensuite, je veux être couché au moins aussi bien qu'Azor, enfin je veux être admis au nombre des *sociétaires*. — Au nombre des sociétaires! Mais tu n'as pas l'âge voulu par nos règlemens. — Ai-je l'âge de me faire applaudir du public et de lui plaire?... — Oui : eh bien? — Eh! bien alors, j'ai l'âge d'être sociétaire. — Impossible : tu ne le seras pas. — Alors, père Micou, je vais aller chercher mes hardes; car je suis décidé à vous quitter. — Ton père t'a confié à moi, et tu ne me quitteras pas. — Mon père m'a confié à vous pour trois ans, et voilà trois ans révolus que je mange de la *vache enragée* à votre suite; j'en ai as-

sez, j'en ai même beaucoup trop, je n'en veux plus, et, comme je ne peux pas trouver pis, je vous quitte....

LE PÈRE MICOU, *d'une voix pleine de colère :* Et moi, je te dis que tu ne me quitteras pas, et que si tu fais un pas en avant, je te vais traiter de la bonne manière. — Père Micou, nous ne sommes pas ici sur les tréteaux, vous ne me battrez pas, et je sortirai. — Ah ! tu sortiras ! c'est ce que nous allons voir : pan ! paf ! pif ! Ah ! tu me quitteras... Tiens ! mauvais chenapan. — Au secours, au secours ! ! !...

— Le pauvre enfant ! Sortons, il faut le tirer des mains de ce brutal ; mais il me semble entendre ouvrir le cabinet ; quelqu'un nous a sans doute devancé dans notre bonne intention.

UNE TROISIÈME VOIX GRAVE ET BIENVEILLANTE : Pourquoi maltraitez-vous cet enfant?..... — Pourquoi?..... Cela ne vous regarde pas... Mêlez-vous de vos affaires.

LA MÊME VOIX GRAVE : Qui vous dit que je ne m'en mêle pas?... D'ailleurs, il appartient toujours à un honnête homme de protéger la faiblesse contre la force oppressive ; je prends cet enfant sous ma protection, je l'emmène avec moi, je m'en charge, et j'en rendrai compte, s'il le faut, à la police et à son père. — Je vous dis que vous ne l'emmenerez pas, moi !...

UNE VOIX *qui paraît venir de la rue* : Voici le commissaire de police ; on accuse les saltimbanques d'avoir volé dans le pays !... (Peste ! voilà une parole magique, chacun d'eux s'enfuit de son côté et le bateleur, le premier, sans plus songer à son Jocrisse.)

— Mais, Monsieur, je ferai peut-être bien de me sauver aussi ; car, si l'on me prend, bien qu'innocent, je passerai sans doute plusieurs jours en prison. — Rassurez-vous, mon petit ami ; il n'est pas question de commissaire de police ; c'est moi qui ai jeté ce cri d'alarme pour mettre les saltimbanques en fuite. — Vous, Monsieur ! Mais la voix paraissait venir de la rue. — Oui, mon enfant, cela se fait par une manière particulière de parler, que l'on nomme *ventriloquie*. — Ah ! Monsieur, c'est merveilleux, cela ; est-ce que vous m'apprendrez à parler ainsi ? — Nous verrons, mon ami ; maintenant, si vous voulez venir

avec moi dans le cabinet à côté, je serai bien aise d'entendre votre histoire. — Volontiers, Monsieur, je suis prêt à vous suivre...

Comme ce cabinet se trouve encore par hasard de l'autre côté du nôtre, nous allons apprendre aussi l'histoire de ce petit *saltimbanque*. Nous en savons déjà assez pour écouter le reste, sans nous rendre coupable d'une bien grave indiscrétion : d'ailleurs, je ne sais si vous partagez mon sentiment, mais je me sens pris d'un trop vif intérêt en faveur de ce pauvre abandonné, pour renoncer à connaître les causes qui ont pu le pousser dans la triste carrière où il se trouve aujourd'hui. Nos voisins ont eu le temps de s'asseoir et de se préparer; écoutons encore.

— D'abord, Monsieur, je m'appelle Baptiste Guirot; je suis né à Falaise, où mon père exerce le pauvre métier de tailleur de pierre. Il m'envoya de bonne heure à l'école, où, je l'avoue à ma honte, je n'ai jamais rien appris, qu'à lire assez passablement et à écrire assez mal. J'avais pourtant dix ans; mais j'aimais beaucoup mieux *jouer la comédie* avec mes camarades, que d'apprendre mes leçons, et de seconder mon père dans ses travaux. Cette manie, à laquelle on me laissa trop me livrer, acquit un tel développement qu'elle devint une passion, une frénésie... Je chipais tous les lambeaux de comédies qui me tombaient sous la main, j'en lisais, j'en composais (quelles comédies, mon Dieu !), j'en jouais toute la journée; c'était une idée fixe. À cette époque, les saltimbanques, dont vous m'avez délivré, passèrent dans le pays, où ils jouèrent quelques mauvaises parades que je trouvai délicieuses, et qui achevèrent d'enflammer ma pauvre tête. Je priai le père Micou, leur chef, de m'admettre au nombre de ses acteurs (tel était le titre dont je les revêtais); mais le père Micou était un citoyen trop instruit et trop bien élevé pour se mettre sous le coup de la loi, en enlevant un enfant à sa famille; il vint trouver mon père, lui vanta mes dispositions précoces, et promit de faire de moi un bon acteur; je ne sais s'il ne dit pas un acteur célèbre. — Mon père, peu sensible à cette perspective glorieuse, résistait; mais je priai, je suppliai tant

et si bien, que mon trop faible père consentit enfin : il eut toutefois la précaution d'exiger que Micou lui ferait connaître les endroits qu'il parcourrait, lui donnerait de mes nouvelles, au moins tous les mois, et me laisserait écrire à ma famille, quand, et comme bon me semblerait ; vous verrez bientôt ce que devint le droit que me laissait mon bon père, et comment Micou tint ses engagemens ; d'autres conditions furent convenues, écrites et signées entre eux, je les ignore.

Je partis donc ; je quittai mon bon père et le village où j'étais né, où j'avais été si heureux jusque-là. Oh ! si j'avais su pour quel sort je changeais mon tranquille bonheur, comme j'aurais supplié mon père de me garder toujours près de lui. Pendant les premiers jours, et tant que mon nouveau patron put craindre que je ne lui échappasse, il se montra bienveillant pour moi ; les divers petits accidens inséparables d'un voyage, les lieux nouveaux que je parcourais, les villes par lesquelles nous passions, tout fut pour moi un sujet de joie et de satisfaction ; puis je m'imaginais que je marchais à la fortune, à la gloire ! Mes belles illusions durèrent peu, et Micou se montra bientôt ce qu'il est : dur, brutal, égoïste et exigeant ; enfin, au lieu de m'apprendre à réciter, à dialoguer, à relever mes paroles par le geste, le regard et la démarche ; il m'apprit, non sans force coups, à danser sur la corde, à faire le saut du tremplin, etc., etc. ; en un mot, il fit de moi un *saltimbanque* achevé. Seulement, pour ne pas manquer tout-à-fait à ses engagemens, il me faisait parader avec lui, et me soutenait que c'était ainsi que les plus grands acteurs avaient commencés..... Toutefois, cette école dramatique me convenait fort peu, et ne me souriait que par la facilité que j'y trouvais de fouetter mon tyran avec des épigrammes qui le blessaient d'autant plus qu'il ne pouvait s'en venger que bien imparfaitement.

Plusieurs fois je voulus écrire à mon père, mais Micou qui me surveillait de près, et me tenait en charte-privée, surprit mes lettres, m'en fit changer le contenu, me força, par ses mauvais traitemens, à dire le contrâire de ce que je pensais,

et, pour long-temps, je dus renoncer à l'espoir d'être délivré de mon tyran.

Je passe sous silence mes souffrances et mes tribulations de toute espèce; vous les devinez, j'en suis sûr, et puisque vous avez entendu ma conversation tout-à-l'heure avec Micou, vous en connaissez au moins une partie... Maintenant que vous savez mon histoire, permettez que je vous remercie de votre bienveillante intercession, et ne vous offensez pas, Monsieur, si je vous demande ce que vous voulez faire de moi? — Te faire jouer la comédie, Baptiste. — Ah! Monsieur, je sais bien que je suis trop jeune. — Tu te trompes; je veux te faire jouer la comédie, et la bonne comédie, et dans un véritable et assez joli théâtre, devant un public bien composé et avec un véritable orchestre. — Oh! ce serait vrai, Monsieur? — Oui, très-vrai,... et tu auras un maître de chant, un professeur de déclamation et d'autres maîtres encore. — Oh! mon Dieu! quel bonheur! Mais je vous ai dit de suite mon nom, moi, Monsieur... — Et tu voudrais savoir aussi le mien? cela est juste. Eh bien! je m'appelle Comte.

— C'est M. Comte! venez, tâchons de lui parler un moment... Mais il est déjà trop tard, le voilà qui monte avec Baptiste dans son cabriolet... Ils partent!.... Allons, il faut nous consoler; nous retrouverons probablement Baptiste ACTEUR du THÉATRE DES JEUNES ÉLÈVES, et nous verrons dans un des numéros suivans ce qu'il devint entre les mains de cet ami de la jeunesse, qui, pour elle, sait si bien allier le plaisir et l'instruction, et à qui les grands théâtres de province, et même ceux de Paris, doivent plus d'un sujet distingué.

ADOLPHE LESÈBLE.



# LE RAPIN.

# LE RAPIN.



« Ce n'est qu'à force d'efforts et d'assiduité que l'on parvient à la perfection ; alors, on peut mériter le nom de grand peintre ou celui d'homme de génie ; mais ce n'est pas sans peines et sans sacrifices que l'on atteint ce but glorieux. Aussi, bien peu y parviennent : néanmoins, il est toujours beau d'y prétendre, et d'avancer autant que l'on peut dans cette carrière. La préférence vers un art ou une science, s'appelle simplement le goût ; uni avec la persévérance, il produit la supériorité, qui devient du génie.

» De tous les arts, le plus difficile peut-être est celui de peindre : il entraîne avec lui des études longues, sérieuses, et si peu lucratives, qu'il faut, pour arriver, être décidé à subir toutes les privations et toutes les souffrances, quand on l'entreprend sans fortune. »

(M^me de Montolieu *Ludovico.*)



N°. 18.



L'ÉLÈVE EN PEINTURE.

Desesserts Editeur. Lith. Rigo Frères et Cie.



# LE RAPIN.

**HUBERT LANDRY à son ami, LÉON GUÉROUX.**

Rouen, 15 juillet 1840.



ÉCIDÉMENT, mon cher Léon, je fais partie de l'atelier de M. Survilly; je suis élève de ce grand maître; c'est une bonne fortune pour ton ami, et une faveur fort briguée et rarement accordée. Je t'écris dans le ravissement de la joie et du bonheur. Oh! que ne peux-tu les partager! J'avais peu de dispositions, comme tu sais, pour les sciences, et ma famille craignait que je ne manquasse d'intelligence; mais, depuis que je suis ici, je l'ai sentie grandir, et se développer tout-à-coup en moi. Comment, en effet, mon âme ne s'exalte-

rait-elle pas à la vue des chefs-d'œuvre de nos grands maîtres! Si tu entendais M. Survilly! Avec quelle éloquence entraînante, il nous en fait sentir les beautés! Sa parole vive, colorée et pleine de poésie, me laisse toujours étonné de sa puissance, et de la facilité avec laquelle je le comprends! Tu désires, sans doute, que je te raconte un peu la vie que nous menons ici, que je te fasse la description de mes études et de mes travaux. Quoique depuis peu de jours encore, je suive les cours de M. Survilly, j'ai cependant assez observé pour te mettre un peu au courant.

Nous sommes une douzaine à l'atelier : c'est ainsi que se nomme la salle où nous nous réunissons pour travailler; je suis le plus jeune de tous, et pour cela, et aussi à cause de mon titre de dernier venu, M. Survilly m'a averti que je devais me montrer complaisant envers les plus anciens, et me faire un plaisir de leur rendre tous les petits services qu'ils pourraient réclamer de moi. Tu penses bien que j'ai trouvé la chose assez naturelle, et n'ai pas fait d'observations à cet égard. Du reste, mes camarades en usent sobrement, et sont de si bons enfans, que je me sentirais disposé à les obliger, lors-même que M. Survilly ne me l'eût pas recommandé, et puis, au milieu de mon travail, j'avoue que je ne suis pas fâché d'avoir quelquefois à me déranger un peu; c'est une distraction qui délasse. Ne te figures pas cependant que nous soyons silencieux et toujours immobiles pendant le travail... Oh! pas du tout; ici, on cause, on rit, on chante même quand on veut, on dit des bons mots; mes camarades sont surtout très forts sur ce chapitre; moi, je ne comprends pas toujours; mais cela ne m'empêche pas d'en rire, et je crois que cela leur fait plaisir; car ils se regardent entre eux, et rient encore plus. Je crois qu'ils sont tous très habiles ici. Tu sais cette belle tête d'Andromaque, qui, l'année dernière, m'a valu le prix de dessin à la pension, je la leur ai montrée, croyant bien mériter des éloges, mais point: ils l'ont trouvée *léchée* (cela veut dire tatonnée, et faite à petits coups de crayons); puis, ils ont ajouté, que je n'étais qu'une vraie *galette* (un *maladroit*, je présume),

et que mon professeur de dessin n'était qu'une *perruque*, un *classique fossile!*... M. D...! une perruque! C'est bien fort cela, Cependant, je n'ai pas voulu les contrarier, et j'ai gardé le silence, me promettant bien de ne leur plus montrer de mes anciens travaux. C'est la première fois que j'ai eu à me plaindre de leur politesse; d'ordinaire, ils sont très complaisans avec moi, et c'est à qui m'aidera ou me donnera de bons conseils. Si l'un d'eux possède quelque livre amusant, quelque album remarquable ou plaisant, il est à tout le monde, et chacun s'en sert à son gré; de même, une fois par semaine à déjeuner, c'est à chacun son tour de régaler les autres, et c'est une véritable fraternité. Tu t'imagines bien que je ne me suis pas fait tirer l'oreille. En partant de Paris, j'avais une dixaine de francs de mes économies sur mes menus-plaisirs; comme ils en étaient, m'ont-ils dit, à recommencer le tour, cela me tombait heureusement, et j'ai bien fait les choses; nous avons assez bien déjeuné; mes camarades paraissent m'aimer beaucoup. Ils m'ont répété, plusieurs fois, que j'étais un *bon garçon*, que j'avais d'heureuses dispositions, et que j'irais loin. Je t'avoue que ces paroles m'ont fait plaisir. Je suis rentré chez mon parrain Duroncey, où je demeure, heureux et satisfait de ma journée. Oui: je crois qu'ils ont dit vrai; je me sens capable de quelque chose. La peinture, mon cher Léon, la peinture! Oh! sublime talent d'animer la toile, et de lui faire exprimer les passions les plus terribles comme les plus douces! Oh! Michel-Ange, Titien, Véronèze, Caravage! Grands hommes! Génies sublimes! Oh! si je pouvais un jour voir mon nom briller à côté... Mais je divague, tant je suis heureux! Une seule chose manque à mon enchantement: mon ami Léon pour en être témoin et pour le partager! Adieu, souviens-toi de moi et écris-moi.

Ton affectionné,

HUBERT LANDRY.

---

**Léon Guéroux a Hubert Landry.**

Paris, 20 juillet 1840.

Ta lettre m'a causé autant d'étonnement que de plaisir, mon bon Hubert. D'après ce que j'avais ouï dire dans le monde, je ne pensais pas que les abords de la carrière que tu entreprends fussent si riants et si faciles; s'il en est autrement, j'en suis ravi pour toi, et tu n'en doutes pas; mais es-tu bien sûr de tout ce que tu m'as écrit? As-tu assez étudié le caractère et les habitudes de tes nouveaux camarades, pour en parler avec tant d'assurance?... Tu sais que tu t'engoues facilement; ton imagination, vive et impressionnable, revêt de ses propres couleurs les objets qui te séduisent. Que la peinture soit un art merveilleux, je le veux bien; mais il me semble que c'est une raison pour qu'il soit très-difficile d'y réussir, et tu me sembles aller vite en besogne, quand tu penses déjà voir ton nom mêlé à celui des Rubens et des Le Poussin! Peut-être était-ce un peu l'effet de ton déjeuner?...

A propos, je ne m'explique pas bien la circonstance extraordinaire qui met ton tour juste la semaine de ton arrivée... Je reconnais, au reste, ton franc et généreux caractère à l'empressement avec lequel tu as saisi l'occasion de te montrer bon camarade. Je ne conçois pas bien non plus, comment tu peux travailler en causant et en riant. J'avais cru jusqu'alors qu'une grande application en toutes choses, même en peinture, commandait le silence et le recueillement; je m'étais sans doute trompé, et l'état que tu as choisi fait exception. C'est d'autant plus commode! Je ne suis pas si heureux, et mes mathématiques me demandent toujours un travail soutenu. Cependant, je t'apprends que j'ai été le troisième en composition cette semaine. Ce petit succès a redoublé mon courage, et je me sens prêt à endurer avec résignation de nouvelles peines, et à franchir de plus grands obstacles que ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici. Je te dis tout ceci, parce que je sais que tu m'aimes

et que tu t'intéresses à tout ce qui peut m'advenir. Aucun de nos camarades n'est resté indifférent à ta lettre; ils ont tous voulu la voir. Edouard Jarry, Adolphe Le Sèble, Edgard Badia et Jules Mounier, me chargent de te dire qu'ils sont toujours tes amis; j'espère bien pourtant qu'aucun d'eux n'a le droit de se dire autant que moi

Ton tout dévoué,

Léon Guéroux.

*P.-S.*—Si tu veux en croire mon amitié, tu te méfieras un peu de ton imagination et des apparences.

---

### Hubert Landry a Léon Guéroux.

Rouen, 28 juillet 1840.

Oui; j'aurais dû me méfier de mon imagination et des apparences! Comme ils m'ont trompé! Quel désenchantement! J'ai le cœur rempli de tristesse et d'amertume, mon cher Léon, et, dans mes chagrins, ma première pensée a été pour toi. Je viens de relire ta lettre; comme elle est juste et bien pensée; oh! oui, j'aurais dû me méfier des apparences; mais je veux te raconter mes mésaventures, et te parler à cœur ouvert, comme à mon meilleur, à mon seul ami. Oh! tu ne me tromperais pas ainsi, toi, si loyal, si franc, si fidèle. Dès le lendemain de notre déjeuner, la conduite de mes camarades changea à mon égard: ils commencèrent à me demander beaucoup plus de petits services qu'à l'ordinaire; je m'y prêtai de bonne grâce, quoiqu'un peu étonné de leur multiplicité; ils n'étaient plus aussi prévenans, et supprimaient toutes les politesses qui faisaient, des services que je leur rendais, plutôt des actes de complaisance que d'obligation. Ce n'était plus: — Hubert, fais-moi le plaisir de m'aller acheter telle couleur;— mais:— Hubert, vas m'acheter ceci ou cela.—Quand ils causaient entre eux, et que je voulais y

placer mon mot : — Tais-toi, tu n'as pas la parole; — bientôt même, ils poussèrent si loin leur exigence, que je commençai à m'en fatiguer. — Hubert, nettoie ma palette; — Hubert, vas me chercher à déjeuner; — Hubert, vas m'acheter du carton Bristol; ou bien lave mes pinceaux; — vas reporter le modèle. — Cela n'en finissait plus; j'avais à peine le temps de faire une esquisse sans me déranger vingt fois. Un jour, lassé de tant de découragemens, je feignis de ne pas entendre ce que me demandait un d'entre eux. — Est-ce que le *rapin* n'est pas là? dit l'un; le *rapin* est sourd, répliqua l'autre; non, le *rapin* dort, ajouta un troisième. — Il faut le réveiller. Holà! hé! *rapin*! — Comme je ne répondais pas, un hourra général s'éleva contre moi; je me levai alors, et leur dis, que jusqu'alors j'avais été complaisant avec eux, parce qu'ils s'y prenaient honnêtement; mais que dorénavant je me croirais dispensé de leur être utile, quand ils se croiraient dispensés d'être polis avec moi. Cette réponse les irrita au plus haut degré, et sans doute une scène violente allait avoir lieu dans l'atelier, quand un des plus anciens, imposant silence aux autres, me prit par la main, et m'emmena avec lui. Voici comme il me parla : « Tu te crois encore » au collége où tous les rangs sont égaux; tu te trompes, mon » garçon; ici, le dernier venu n'est pas traité comme un élève, « bien qu'il le soit en effet; il fait l'*apprentissage de l'atelier*; » j'ai vu que tu croyais ne nous devoir que des complaisan- » ces, c'est une erreur; tu nous dois tes services. — Quoi donc! » Suis-je votre domestique? — Non : tu es notre *rapin*. — Ra- » pin! Qu'est-ce que cela veut dire? — Cela veut dire que nous » avons le droit d'exiger de toi tous les services, toutes les » courses, toutes les démarches, tous les soins qui regardent » spécialement l'atelier; ainsi tu dois nettoyer nos palettes, la- » ver nos pinceaux, préparer nos chevalets et nos toiles, ranger » nos boîtes et nos couleurs, mettre en ordre l'atelier; pour » cela, tu dois être arrivé avant, et partir après nous. Tu nous » dois de la docilité et de la soumission, comme à tes anciens. » Tu ne peux pas te permettre de prendre part à nos conver- » sations, si nous ne t'y autorisons pas. En hiver, tu feras, dès

» le matin, le feu dans le poële; tu auras soin de mettre devant » chacun de nous son modèle; il t'appartient encore d'aller chez » les marchands de couleurs, ou les papetiers, pour nos besoins; » d'aller chercher nos déjeuners; de tenir la caraffe propre et » pleine d'eau; c'est encore à toi d'aller ouvrir quand on sonne, » d'aider, celui qui te le demande, à baisser ou à élever son che- » valet; il est aussi de tradition, que c'est l'affaire du *rapin* de » bourrer les pipes des élèves, de les déboucher quand le tuyau » est obstrué, de leur acheter leur tabac; ne trouver même pas » trop extraordinaire que l'on te fasse brosser les habits le soir, » avant le départ; cela se pratique aussi.—Mais c'est une sujé- » tion fort pénible et très humiliante. — Elle ne te paraît » ainsi que parce que tu n'y es pas habitué; d'ailleurs, mainte- » nant on te la rend plus pénible, en effet, parce qu'on veut » t'éprouver, et te *former le caractère*; comme nous disons, ta » condition n'est point humiliante, puisque tous nous avons » été *rapins*, et que de grands peintres ont ainsi commencé; » c'est le premier degré de l'échelle, vois-tu. — Et si je ne » voulais pas vous obéir. — Tu serais bientôt forcé de t'y ré- » soudre, ou de quitter l'atelier, autrement tu deviendrais le » jouet, le plastron, la bête noire des élèves; il n'est sorte de » farces, et de mauvaises plaisanteries qu'ils ne te fissent en- » durer. Il y a un proverbe qui dit : *Avoir raison contre tout le* » *monde, c'est avoir le plus grand tort* : et tu sens que tu serais » la dupe de la raideur de ton caractère. — Mais où trouverai- » je le temps de travailler. — Tu dessineras peu, il est vrai; » mais à force d'entendre raisonner peinture, de voir tes ca- » marades effacer, corriger, étudier leurs travaux, tu appren- » dras à réfléchir, à comparer, à critiquer; tu connaîtras une » grande partie de la théorie avant d'arriver à la pratique; et, » le jour où tu te livreras enfin à celle-ci, tu seras étonné de la » force de ta conception, de ta facilité d'exécution; tu auras » plus acquis en voyant travailler, qu'en travaillant beaucoup » toi-même; d'ailleurs, un jeune homme de ton âge a le juge- » ment encore trop peu formé, pour profiter beaucoup dans » une étude qui demande un jugement parfait; dans l'atelier,

» tu t'acclimateras pour ainsi dire à l'art, qui deviendra ainsi » ton élément naturel, parce que tu y auras vécu avant que » d'en vivre. Etudie-toi, dès aujourd'hui, à vaincre un orgueil » mal placé; sois complaisant, souple, d'un caractère facile, » et bientôt les persécutions feront place à la bienveillance et » à l'amitié. »

Ces conseils étaient raisonnables; mais moi, je ne le fus pas assez pour les mettre à profit; je ne sus pas dompter les révoltes de mon orgueil, et ma vie était devenu intolérable. Les élèves se sont acharnés à *me former le caractère*, comme le disait Auguste. Il n'est pas de cruelles plaisanteries dont je ne sois chaque jour la victime. L'un m'envoie à l'autre bout de la ville à une adresse supposée, et, quand je rentre, un sceau plein d'eau, placé au-dessus de la porte, se renverse sur moi, quand je la pousse; les interpellations les plus injurieuses me sont prodiguées. — Tantôt, je suis *rat*, ou *rapin*, tantôt *meaume*, *moutard*, *gamin;* le tout, assaisonné d'épithètes peu flatteuses. Je n'ai pas besoin de te dire que le déjeuner que chacun devait payer à son tour, n'existait que pour moi. Je ne regretterais pas cet argent, si mes camarades étaient plus complaisans avec moi, et me prêtaient ce dont j'ai besoin; mais rien. Je ne puis toucher à une boîte, qu'aussitôt je n'entende une voix me crier: — Que fait le *rat?* — *Moutard*, veux-tu bien laisser ma boîte!... Je n'ai donc absolument à ma disposition, que le papier et le crayon que me donne mon oncle, qui ne veut pas me fournir autre chose, et prétend que c'est bien assez. Je serais pourtant si heureux de manier un peu la couleur, de faire autre chose que du noir sur du blanc. Oh! voilà pourquoi je regrette mes dix francs! — Peinture! art sublime! il faut bien t'aimer pour aller jusqu'à toi à travers de si rudes épreuves! Il y a dans la vie que je mène ici de quoi tuer la vocation la plus prononcée; il y a de quoi abrutir la plus noble intelligence. Oh! je ne sais si je pourrai l'endurer, cette vie absurde, mélange de domesticité et d'ennuis révoltans! Je sens tous les jours s'éteindre ma passion pour l'art. Oh! Rubens, Lesueur, David, Murillo, vous êtes perdus pour moi, et les rayons de

N°. 19



L'ÉLÈVE EN PEINTURE.

... Éditeur

Lith. Rigo Frères, r. Richer, 7.

Nº 19

votre gloire ne peuvent déjà plus percer qu'à peine le nuage épais dont mon âme est entourée ! Plains-moi, cher Léon ; car je suis dégoûté de tout, et ne crois plus qu'à une seule chose, à ton amitié.

Tout à toi,

H. Landry.

---

### Léon Guéroux a Hubert Landry

15 août 1840.

Oh ! que ta lettre nous a fait de peine, cher ami ! Tu souffres, et je ne suis pas là pour prendre ma part de tes chagrins, comme autrefois je prenais ma part de tes joies ! Tu souffres, et je ne puis rien pour toi, que te plaindre, et te plaindre inutilement ! Oh ! vas, j'ai bien compris ton découragement, et, dans le premier moment, j'étais tout irrité contre tes mauvais camarades, et j'aurais voulu être là pour prendre ton parti et te venger, comme autrefois à la pension. Cependant, le lendemain, mes réflexions avaient apaisé mon indignation, et ils me paraissent aujourd'hui moins coupables. En passant eux-mêmes par la condition dont tu te plains aujourd'hui, n'ont-ils pas, en quelque sorte, acquis le droit d'en user avec toi comme leurs devanciers en ont usé avec eux, et toi-même n'acquiers-tu pas le droit d'en user de même avec celui qui te suivra dans l'atelier ? Ils ont peut-être abusé de leur droit, mais c'était pour t'éprouver, pour te *former le caractère ;* et cela ne me paraît pas encore si déplacé. Où prendrais-tu autrement cette élasticité de caractère, cette souplesse vigoureuse, qui n'est point de la faiblesse, mais qu'on pourrait comparer au ressort qui acquiert d'autant plus de force qu'il a été comprimé davantage ; cette souplesse, qui fait que l'âme ploie un instant sous l'adversité pour se relever bientôt plus fière et plus forte. Bien des gens prétendent à

tort que la pension est l'image du monde, et qu'en vivant entre nous, nous apprenons à vivre avec les hommes : tu sais bien que c'est une erreur. Il n'y a pas de hiérarchie parmi nous; nous sommes tous égaux entre nous, et tous égaux devant le maître. L'art, auquel tu te livres, est tout rempli de déceptions et d'obstacles; souvent le succès y cache un revers, et la gloire n'y est bien souvent que le fruit de l'arbre de la douleur. Tu sais que Shakespeare a dit : *Le laurier ne s'élève et ne prospère qu'arrosé par les larmes.* Il faut donc qu'il ait appris à souffrir, celui qui aspire à ceindre son front des palmes de la gloire. Mais je m'aperçois que j'anticipe sur mes études; je fais de la rhétorique, et ne suis encore qu'en seconde; l'art de bien dire n'est peut-être que la faculté de ressentir vivement. Parle-moi donc un peu de tes études, de tes progrès, du genre que tu voudrais embrasser; car j'ai entendu dire que, pour réussir dans les arts, il fallait adopter une spécialité. Quelle sera la tienne?... Quel sera ton genre? Peindras-tu le *paysage*, le *portrait*, les *intérieurs*, la *marine*, les *grandes pages historiques?* Je crois que la *tête* irait mieux à ta nature que tous les autres genres. Te rappelles-tu les bonnes charges que tu nous faisais? C'est qu'en vérité elles étaient parfois frappantes, et, plus d'une fois, tu as eu à déplorer d'avoir été trop habile dans tes pochades. Tout le monde ne les prenait pas en riant. M. Survilly a-t-il déjà vu quelques-unes de tes études ? Que t'en a-t-il dit? Je suis sûr qu'il te trouvera de la facilité. Tâche d'attirer son attention par quelque chose de *travaillé;* ses éloges te feront du bien dans l'esprit des élèves, et pourront peut-être faire cesser leurs mauvaises plaisanteries. Voilà qui serait une belle vengeance, et digne de mon ami Hubert : *faire mieux que les anciens.* C'est qu'alors tout en restant *rapin* de nom, ce serait les moins avancés qui le seraient de fait. Adieu, courage! courage!

Toujours ton ami,

LÉON GUÉROUX.

*P.-S.* — Jules Mounier t'envoie un album par l'occasion de

ma lettre. Il compte dans un an te le redemander pour faire fortune. Adolphe Lesèble t'envoie des estampes et des crayons de couleurs. Il dit qu'il y a dans le salon de son père deux places vacantes aux côtés de la cheminée, et qu'il a compté sur toi pour les remplir. Edouard Jarry, Edgard Badia et moi, nous t'envoyons une boîte de couleurs au grand complet, avec des toiles de différentes grandeurs. Nous voulons, aux vacances, voyager en Normandie, et en revenir chacun avec notre portrait que nous donnerons à nos mères.

---

### Hubert Landry à ses amis de pension.

23 septembre 1840.

Oh! la bonne lettre que vous m'avez écrite par l'entremise de Léon. Oh! les bons amis que vous êtes! Je ne puis vous dire le plaisir que m'ont fait vos jolis souvenirs et le courage qu'ils m'ont inspiré! Je n'ignore pas que, pour me les faire, vous vous êtes chacun privés, pendant plusieurs mois peut-être, de tout plaisir!... Oh! cette idée me les rend mille fois plus précieux. Avec quelle délicatesse, avec quelle grâce vous me les avez offerts! Mais vos intentions, que vous n'exprimez que pour rendre mon obligation plus légère, je les remplirai; j'y mettrai du moins tous mes efforts. J'ai bien compris, Léon, ce que tu voulais me faire entendre; oui, je dois redoubler de travail et de persévérance; chaque jour doit être marqué par un progrès nouveau. Comment parviendrais-je autrement à faire ton portrait dans quelques mois? et l'album de Jules Mounier, et les sujets qu'attend Adolphe Lesèble. Dès le lendemain du jour où je reçus ta lettre toute pleine de si bons conseils, je me mis à les suivre. J'en recueille déjà le fruit: mes camarades sont redevenus bienveillans à mon égard, depuis qu'ils me voient me livrer avec une ardeur nouvelle au travail. Je fais toujours les courses; mais ils m'en épargnent

le plus possible, et chacun tâche de se passer de mes services. J'ai montré mes études à M. Survilly; il a bien voulu m'y indiquer les corrections, et me croit assez avancé pour commencer des études à l'huile. Oh! quelle joie ce fut pour moi, le jour où j'ouvris votre belle boîte pour m'en servir. Je tremblais de plaisir en préparant mes couleurs sur ma palette. Oh! que de difficultés offre l'art de peindre! Tantôt c'est la couleur qui est trop chaude et exagère les tons de la nature, tantôt elle est trop froide et reste au-dessous; puis ce sont encore les combinaisons de la lumière et de la perspective, les demi-teintes, les clair-obscurs, obstacles sans cesse renaissans, et qu'avec des années d'étude on ne pourrait surmonter sans l'expérience du maître. Mais aussi quelle joie, quand on est parvenu à mettre sur la toile une image fidèle! Quel triomphe, quand ce qui n'existait que dans l'imagination prend une forme, une figure sous le pinceau, s'anime et devient en quelque sorte vivant! — Tu me demandes quelle spécialité sera la mienne, je n'en sais rien encore. Aujourd'hui je me borne à étudier. Pour adopter un genre, il faut les connaître à peu près tous, savoir en apprécier les difficultés et les avantages, et surtout se connaître bien soi-même, avoir une juste idée de ses forces, afin de ne pas entreprendre plus ou moins qu'on ne pourrait exécuter. Tu vois que je suis encore loin de pouvoir faire un choix. D'ailleurs, les maîtres eux-mêmes sont très-partagés, non-seulement sur les difficultés particulières à chaque genre, mais même sur la manière de composer dans le même genre. L'un donne tout à la forme, l'autre tout à la couleur; celui-ci croit que le beau doit toujours être l'expression de la nature telle qu'elle se présente; celui-là pense que la peinture, comme la poésie, ne doit choisir dans la nature que ce qui est d'accord avec l'idée qu'on se forme généralement de la beauté. L'un fait du beau une chose absolue, et l'autre une chose relative. Je ne finirais pas, si je voulais te faire la description de tous les avis qui partagent les peintres en partisans de *l'École flamande*, de *l'École allemande*, de *l'École florentine*, de *l'École française*, etc., etc. Je me borne à te dire que le champ qui s'ouvre devant moi s'agrandit tous les

jours à mes yeux, et devient incommensurable. Combien on se trouve ignorant, quand on commence à savoir un peu quelque chose! Mes camarades m'aident de tout leur pouvoir, et commencent à dire que le titre de *rapin* pourra bientôt convenir à un autre qu'à moi dans l'atelier. Ce qu'ils en disent n'est sans doute que pour m'encourager; néanmoins, je leur en sais bon gré. Je n'ai pas besoin de te dire qu'il ne me tombe plus de sceau d'eau sur la tête. Mes camarades ont même voulu fêter la bien-venue du *rapin*, et l'un d'eux a payé à déjeuner à tout l'atelier en mon honneur. Ils prétendent que je dois leur avoir obligation de ce qu'ils m'ont *formé le caractère*. Moi, je sais bien, mes bons amis, à qui j'ai l'obligation d'avoir repris courage, et vous n'ignorez pas que c'est vous seuls qui m'avez *formé le caractère*. Votre amitié a été le talisman qui m'a rendu la bienveillance de mes nouveaux camarades et l'estime du maître. Adieu, je vous embrasse tous affectueusement.

Votre ami,

HUBERT LANDRY.

*P.-S.* — Peut-être, si vous venez aux vacances, trouverez-vous quelque chose sur vos toiles et sur vos albums : j'essaierai du moins. Dans tous les cas, vous me rendrez bien heureux.

---

## HISTOIRE

### DE TROIS PORTRAITS, D'UN ALBUM ET DE DEUX AQUARELLES.

---

Quelques mois plus tard les cinq amis tinrent parole, et, sous la conduite du père de l'un d'entre eux, vinrent rendre visite à notre *élève-peintre* dans la capitale de l'ancienne Normandie. Mais ils le trouvèrent dans la douleur; le pauvre jeune

homme, déjà privé de sa mère, venait de perdre son père, et restait orphelin sans autre appui que son parrain, dont nous avons déjà parlé, et qui ne s'était jamais chargé de son filleul qu'au compte de son père. L'entrevue des amis fut donc bien triste; ils mêlèrent leurs larmes à celles du pauvre Hubert; mais, hélas! que pouvaient-ils de plus pour lui?... A force de chercher des sujets de consolation, ils finirent par se rappeler qu'Hubert leur avait parlé d'un oncle qu'il avait à Paris, mais qui, dans l'opulence, avait cessé de voir son frère vivant dans une médiocre aisance, qu'un travail assidu pouvait seul entretenir. Cet oncle d'Hubert, grand amateur de tableaux, et peintre lui-même, mettait un grand plaisir de vanité à ne vendre aucun de ses tableaux qui ne portât son nom. Ils formèrent là-dessus un plan dont nous verrons le résultat tout-à-l'heure. Hubert avait tenu parole: les deux aquarelles étaient finies, l'album tout plein de sujets bouffons et plaisans, et les trois portraits terminés. Ils les reçurent avec un vrai bonheur; et, après quelques jours donnés à l'amitié, ils revinrent à Paris. Leur premier soin fut, à force de prières, d'obtenir que leur famille leur fissent faire leurs portraits. Une fois cette demande obtenue, ils n'eurent pas de peine à leur faire accepter ceux qu'Hubert avait peints. Touchés de la belle amitié qui liait ces bons enfans, les parens payèrent généreusement; ils savaient que cet argent devait être employé à soutenir l'excellent sujet qui en était si digne. Les aquarelles et l'album eurent encore un plus heureux résultat. Le père de l'un de nos amis, journaliste influent, annonça dans les journaux une vente aux enchères d'un album et de deux aquarelles de *Landry*, sans prénom. La foule des amateurs encombrait la salle le jour de la vente. Landry, le riche peintre, étonné de voir annoncer son nom de cette manière, comprenant que ces objets portaient sans doute le nom de son neveu (il savait qu'il travaillait chez M. Survilly), contrarié de voir son nom au bas d'ouvrages, certainement fort indignes de son pinceau, sentant d'ailleurs qu'il serait honteux pour lui qu'on sût dans le public que, riche et sans famille, il laissait un neveu de la plus belle espérance sans

soutien; l'oncle Landry, poussant à la vente, a acheté ces objets à un prix énorme, précisément à cause de leur imperfection. Cette vente a mis Hubert pour long-temps à l'abri du besoin. Il pourra maintenant continuer ses études et devenir un bon peintre. On prétend même que son parent s'est chargé de lui, à condition qu'il ne signerait aucun tableau avant d'être en état d'en faire de très bien. Hubert a accepté la proposition; l'oncle Landry va le voir quelquefois à l'atelier; il lui a reconnu des dispositions heureuses. Il s'attachera certainement à ce jeune homme, et, quelque jour, en fera son fils adoptif et son héritier. Amitié sainte, noble reconnaissance! quelles merveilles ne doit-on pas attendre de vous?

Le dévouement de nos amis pour Hubert Landry n'a pas eu pour résultat seulement d'assurer son avenir, mais encore d'embellir son présent, et, d'abord, en le délivrant du surnom qui lui déplaisait tant. Comment, en effet, traiter aussi irrévérencieusement celui dont les ouvrages avaient été vendus presque au poids de l'or, et dont le nom avait déjà cours dans le public amateur; si vous ajoutez à cela que, parmi les élèves, il s'en trouvaient plusieurs qui certes étaient encore loin de pouvoir prétendre à cet honneur, vous concevrez comment il fut arrêté unanimement entre les élèves de l'atelier qu'un d'entre eux, célèbre par sa paresse et sa suffisance, prendrait et le titre et les fonctions dont Hubert venait de se débarrasser si triomphalement. Le paresseux, ainsi condamné, eut beau se débattre et se récrier, on le mit dans l'alternative ou de se retirer ou de se résigner. Il se résigna donc. Quant à Hubert, loin d'abuser de sa nouvelle condition, il use si modérément de ses droits envers le nouveau *rapin*, qu'on voit bien qu'il a compris, par expérience, combien des exigences arbitraires et abusives de la part des élèves peuvent être fatales à un pauvre enfant, à qui elles font quelquefois prendre l'art en dégoût, et dont elles tuent ainsi l'avenir dans le présent; car, et nous le disons ici hautement, parce que nous en avons acquis la conviction, le despotisme que les élèves d'un atelier exercent quelquefois sur le dernier venu, despotisme d'autant plus odieux, que si leur jeune camarade est

moins fort sous le rapport de l'art, il est aussi le plus faible sous le rapport des forces physiques ; la façon brutale et grossière dont ils le traitent, tendent nécessairement, soit à lui inspirer un dégoût profond pour l'art, dont les abords lui sont rendus si difficiles, soit à éteindre dans son âme le génie créateur, le feu sacré qui fait les grands peintres ; le pauvre *rapin* s'abrutit sous les grossières épigrammes, sous les mauvais traitemens ; il n'en ressent plus ni honte, ni colère ; il les accepte. Alors, il est perdu : qu'il se mette à barbouiller des enseignes, qu'il entreprenne le badigeonnage des maisons, mais qu'il n'aspire pas à suivre les traces des Ingres, des Delacroix et des Vernet ; il peut devenir un bon manœuvre, mais il ne fera jamais un peintre.

A. DE S.



# THE PRINTER-DEVIL

## (LE DIABLE DE L'IMPRIMERIE.)

# THE PRINTER-DEVIL.

## (LE DIABLE DE L'IMPRIMERIE.)



« Vous l'avez joliment arrangé, votre petit imprimeur, votre héros, comme vous dites.... Si vous vous imaginez avoir mérité ma reconnaissance, vous vous trompez un peu.... Vous pouvez même vous vanter de m'avoir prodigué avec une générosité abusive, les surnoms de flâneur, de loupeur, de gamin. »

(BATISTE.)



N°20.



THE PRINTER-DEVIL.
(Le Diable de l'Imprimerie.)

Desesserts Editeur.

Lith. Rigo Frères et C^ie.

20

N° 20.

Lith. Rigo Frères et C^{ie}




# THE PRINTER DEVIL.

**(LE DIABLE DE L'IMPRIMERIE.)**





ous empruntons à la langue anglaise le titre de notre sujet, parce qu'il nous paraît mieux caractériser l'individu dont nous avons à nous occuper aujourd'hui ; il donne, dès le premier coup-d'œil, une assez juste idée de *l'apprenti compositeur,* et l'étiquette n'exagère pas la qualité de l'objet, car le petit drôle, dont il est question ici, est bien un vrai diable, tapageur, tourmenteur, raisonneur, flâneur, batailleur. Je ne pense pas que nos jeunes camarades trouvent rien à imiter en lui ; nous ne prétendons pas non plus leur offrir un modèle à suivre ; nous sommes même très-persuadés qu'ils plaindront doublement notre jeune compositeur, pour les malheurs de son

existence, pauvre et laborieuse d'abord, et ensuite pour ses défauts, qui ne sont trop souvent que les conséquences inévitables de sa position. Je dis qu'ils sont à plaindre de leurs défauts, parce qu'ils se trouvent ainsi isolés des classes plus élevées, et surtout mieux élevées, et se privent par-là de tous les plaisirs moraux qui doublent la vie de l'homme, en développant en lui la puissance de sentir et de comprendre, deux nobles facultés qui font que l'être intelligent et sensible sait trouver du bonheur, où, pour un autre, il n'existe souvent que de l'ennui, et agrandit ainsi le domaine de ses jouissances; car les plaisirs eux-mêmes, en passant par l'intelligence, acquièrent un degré de force et de vivacité qui les double, en quelque sorte, par le souvenir et l'appréciation.

Mais la possibilité d'élever ainsi sa double nature n'est pas encore aujourd'hui donnée à tout homme; et bien des classes de la société humaine sont condamnées, peut-être pour longtemps, hélas! à végéter froidement sur les couches inférieures où ne pénètrent qu'à de rares intervalles les lueurs de l'intelligence. Ici une observation s'élève naturellement : Dans quel état sont donc les autres classes des ouvriers, si le compositeur, qui vit au milieu des œuvres de la science, qui peut en quelque sorte en suivre le progrès, qui, dès son enfance, est à même de puiser à la source, si le compositeur n'est encore, lui, que dans les pénombres de la raison?

Ah! vous vous figurez le compositeur lisant et analysant les ouvrages qu'il compose; pensez-vous donc que le pauvre ouvrier qui, pour gagner 12 ou 15 sous, doit ranger à la file, l'une après l'autre, d'après l'original, un millier de lettres, pensez-vous que le compositeur ait le temps de lire les ouvrages qui lui sont confiés? Détrompez-vous : il ne voit et ne doit voir, s'il veut dîner le soir, que la lettre qui suit celle qu'il a déjà placée dans son composteur; et puis encore, ne croyez pas qu'il puisse suivre un ouvrage. Un livre, à l'imprimerie, se partage quelquefois en cinq ou six mains; comment voudriez-vous qu'il profitât à aucun de ceux qui s'y occupent? Le compositeur ne pourrait donc acquérir que des connaissances

bien imparfaites, recueillies comme à la volée, une bribe par-ci, un morceau par-là, qui ne formeraient dans son intelligence qu'un chaos indigeste, une macédoine étrange, un composé bizarre de notions détachées, incohérentes entre elles, souvent opposées; *tohu-bohu* littéraire pire que l'ignorance la plus complète. — Mais l'histoire a recueilli, direz-vous, le nom de plus d'un homme qui a honoré cette profession par sa science et par son génie : Franklin, le maréchal Brune, Hégésippe Moreau, sont des preuves récentes et irrécusables qui informent ce que vous avancez. — Oui, Franklin, ce grand homme, a été compositeur; mais vous a-t-on dit que, pour se livrer à son amour de la science, Franklin s'imposait les plus rudes privations? Vous a-t-on dit, comme à nous, que Franklin, tout en diminuant ses besoins et en réduisant sa nourriture à la plus stricte frugalité, juste de quoi ne pas mourir de faim, s'imposait encore un surcroît de travail, et que s'il est devenu un grand homme, c'est précisément parce qu'il est sorti de l'imprimerie.

Vous parlez du maréchal Brune; mais celui-là encore s'est hâté de changer le composteur pour le sabre, de quitter l'atelier pour le camp, et les 30 ou 40 sous qu'il gagnait chaque jour à manier des caractères, pour les 2 ou 3 sous de paie du soldat, et il y a gagné cent pour cent;... car enfin le soldat peut monter en grade, lui, et, en tout cas, il est sûr de ne pas mourir de faim; mais l'imprimerie, c'est autre chose : voyez Hégésippe Moreau que vous citiez tout-à-l'heure...

— Je n'ai pas cité Moreau comme une preuve que l'on fît fortune dans l'imprimerie; mais seulement comme une preuve que tout homme de bonne volonté pouvait s'y instruire et y élever son âme, pour me servir de votre expression.

— Oui, certes, l'auteur du *Myosotis* était un cœur élevé; oui, c'était un noble jeune homme plein de sensibilité et de pensées exquises; mais outre que son éducation première avait été assez soignée et poussée assez loin, avant qu'il se fît compositeur, l'exemple de Moreau me donnerait encore raison, car c'est son intelligence même qui l'a tué. Moreau ne pouvait pas com-

poser sans lire, ni lire sans réfléchir. — Mais lire et réfléchir entraînent du temps; Moreau ne faisait que la moitié de la journée d'un compositeur illettré et indifférent; aussi il mourait de faim; s'il eut pu faire de lui-même un instrument passif, agissant mécaniquement et le plus vite possible, il eût peut-être gagné de quoi payer sa mansarde, sa blouse, et le pain nécessaire à sa subsistance. Moreau était trop penseur pour être un bon ouvrier.

— Pourquoi donc alors exprimiez-vous le vœu que les ouvriers fussent plus instruits? Je ne vous comprends plus...

— Loin de moi de souhaiter à l'ouvrier un développement de pensées qui ne serait pas amené par une amélioration matérielle dans sa position, ou qui ne l'amènerait pas. — Voilà de graves questions... — Vous avez raison. Rentrons dans notre sujet pour n'en plus sortir.

*The printer devil* peut avoir douze ans; il a fréquenté pendant trois ou quatre ans *la Mutuelle*, suivant son expression; il n'y a appris qu'à lire et à écrire médiocrement; et s'il y a fait quelque connaissance avec l'orthographe, cette connaissance n'a jamais été poussée jusqu'à la familiarité. En fait de calcul, il sait à peine combien 25 sous font en centimes. De l'histoire de France, il ne connaît que *Charles X*, Louis-Philippe, et surtout l'EmpÉreur Napoléon. La France, dans son esprit, peut au besoin s'étendre jusqu'à *Rome* ou se resserrer jusqu'à *Pantin*, ce qui ne l'empêche pas d'être *Frrrançais jusqu'à la mort* et *d'aimer sa patErie avant tout*. Dès sa première enfance, on lui a fait une gloire de savoir hardiment répondre à une raillerie par une sottise, à un geste par des voies de fait. Il se fait un point d'honneur d'être toujours prêt à *s'aligner*, et pratique avec succès le *pugilat*, qu'il appelle en son langage peu poétique la *savate* ou le *chausson*. Notre drôle est donc essentiellement hargneux, querelleur et insolent; aussi passe-t-il rarement une semaine sans attraper quelque *poche-œil*, dont il se montre aussi fier qu'un soldat d'une cicatrice. Il se bat partout et pour tout. Un gamin l'a-t-il coudoyé dans la rue? vite, *alignons-nous*. L'enfant qui l'a regardé un peu en face est sûr d'essuyer une sottise. Les grandes

personnes même ne sont pas toujours à l'abri de son impudence, et, pour peu qu'il soit en train de *s'amuser*, il viendra se mettre effrontément sous leur nez, et les saluera grotesquement avec un : *Oh ! c'te balle !...*

Vous pensez sans doute que tout ce qui précède suffit pour en faire un petit être passablement désagréable et nauséabond, dont on doit éviter la présence comme celle d'un carlin méchant et aboyeur? Vous avez bien raison... Ajoutez à cela qu'il est bavard comme une pie borgne, menteur trois fois comme un écolier (ce qui n'est pas dire peu), suffisant, fécond en vanteries effrontées; il a toujours terrassé deux ou trois gamins, pulvérisé un insolent qui l'a attaqué ; s'il l'osait, je crois vraiment qu'il se permettrait de temps en temps de vous régaler d'une histoire de géant qu'il aurait pourfendu... Il a toujours dans son sac des aventures extraordinaires qui n'arrivent qu'à lui. *The printer devil* a des antipathies traditionnelles et des épithètes qui lui sont propres. Il déteste les soldats de la ligne et les appelle *pious-pious, les portiers* auxquels il dit à chaque occasion : *Portier, je veux de tes cheveux ;...* les *épiciers*, auxquels il demande toujours des nouvelles de *mesdames leurs épouses* et de *mesdemoiselles leurs demoiselles* ; il abomine surtout les élèves de l'*Ecole de charité*, qu'il appelle *les Ignorantins ;* il est toujours prêt à rompre une lance en l'honneur de *la Mutuelle ;* c'est un reste de son ancienne ardeur. Je ne vous parle pas des *bons gendarmes ;* son aversion pour eux est si célèbre, qu'elle en est devenue proverbiale. Parmi ses amis, figure au premier rang le *Tambour-major*, qu'il n'appelle jamais que *Tambour-maître ; le charcutier et le marchand de vin* lui inspirent déjà une estime qui ne fera que se fortifier avec les années. Notre compositeur en herbe méprise les bas, les cravates, les casquettes ; les gants sont pour lui un objet fabuleux dont on n'a fait usage que chez les Grecs primitifs. Il prétend qu'il faut être bien malpropre, pour avoir besoin d'une serviette à dîner ; je n'ose pas affirmer qu'il croie à la nécessité de rincer un verre ou d'essuyer une assiette ; je ne dirai même pas qu'il sache au juste pourquoi est inventé le cirage. Il y a en lui toute l'étoffe d'un

est presque toujours le sobre déjeuner du compositeur, plus sobre à coup sûr que celui du maçon ou du galfâtre. Le gamin doit prendre garde à ne pas oublier l'objet demandé, ou à n'en pas prendre un autre, à ne pas rapporter des pommes à celui qui a demandé du fromage, et *vice versâ.* — S'il se trompe, gare à ses oreilles. Je ne dois pas cacher ici que c'est une des commissions dont il s'occupe le plus volontiers, non par esprit de complaisance ; mais par la raison que la fruitière, l'épicier, ou le charcutier, afin de se procurer l'achalandage de l'atelier, lui donnent toujours une certaine portion de ce dont il achète le plus ; c'est un remercîment palpable, une sorte de prime d'encouragement ; c'est sa *rahouette,* son *rabiot,* son *fade*, suivant souvent son expression, dont je ne vous expliquerai pas l'étymologie, et pour cause...

Après le déjeuner, qui a duré une heure, il se met en course, et va porter chez les auteurs les épreuves à corriger, ou fait les autres commissions de l'imprimerie, qu'il a soin de prolonger le plus possible ; témoin Baptiste, le *groom* de notre imprimeur, qui, pour venir de la rue d'Enghien à l'Institution, rue Coquenard, ne met pas moins quelquefois d'une heure et demie.

Il est évidemment en faute ; dans un semblable cas, un écolier même ne saurait peut-être trouver aucun motif d'excuse ; mais soyez sans inquiétude sur Baptiste ; il ne restera pas dans l'embarras, lui ; tantôt deux ou trois régimens lui auront coupé le chemin, et l'auront fait attendre une demi-heure, ou bien un encombrement de voitures aura obstrué la rue pendant trois quarts-d'heure; enfin, s'il le faut, il inventera une émeute formidable, et aura trouvé des barricades sur toute sa route ; le mensonge sera découvert demain, mais demain le mécontentement du patron sera passé; il en sera quitte pour un *savon*, et aura escamoté les *taloches* qui lui étaient réservées.

De retour à l'atelier, une autre besogne commence pour lui. Il va se mettre à faire du *pâté,* petite corvée d'où lui vient souvent le surnom de *pâtissier*. Voici en quoi consiste le pâté :

Les caractères qui, tombés des différentes casses, ont été ra-

N° 21



THE PRINTER-DEVIL.
(Le Diable de l'Imprimerie)

Desesserts Editeur. Lith. Rigo Frères et Cie

massés et nettoyés par lui le matin, doivent être triés et rangés ; savoir : tous les caractères *cicéro* ensemble, tous les *italiques*, toutes les *romaines*, toutes les *capitales*, etc. Quand ce premier travail est achevé, il doit trier tous les A, tous les B, tous les C, tous les D des capitales, pour replacer ces différentes lettres chacune dans son cassetin respectif des *capitales*; les A dans la cassetin des A, les B dans le cassetin des B, etc., et ainsi pour toutes les *lettres capitales* jusqu'à la dernière. Il opère de même sur toutes les autres lettres bas de casse des autres caractères, cicéro romain, italique, etc., car il y a une foule de caractères.




Il apprend ainsi à les bien connaître, à les distinguer aisément, ce qui n'est pas déjà si facile; car, d'un caractère à un autre, la différence est quelquefois si minime, que l'on peut aisément s'y tromper, d'autant plus que *l'œil* de la lettre ne ressort pas sur le caractère de plomb aussi nettement que sur le papier. Quand cette opération, une des plus importantes de la journée, est terminée, il monte auprès du *correcteur* à qui il doit *tenir la copie*. Dans les imprimeries un peu convenablement organisées, on tient à cœur de ne pas remettre aux auteurs des épreuves remplies de fautes qui ont échappé à la ra-

pidité de la composition ou à l'attention du typographe. Il peut arriver même que ces fautes soient tout-à-fait indépendantes de sa volonté, car la moindre chose suffit pour causer de grosses bévues dans la composition. L'ouvrier, vous le pensez bien, ne regarde pas l'une après l'autre toutes les lettres qu'il place dans le *composteur;* il sait que tel cassetin renferme tous les A, tel autre tous les B, etc. Donc, quand il a besoin d'un A, il en prend un au hasard dans le nombre de ceux que contient le cassetin, de même pour un B, un C, etc. Mais il peut arriver que par erreur, par inadvertance, dans un mouvement un peu brusque donné à la casse, une lettre soit tombée du cassetin A dans le cassetin B et réciproquement ; vous comprenez alors que voilà une faute dans la composition, qui, au lieu d'écrire, par exemple, le mot *Abraham*, va écrire *Abrahbm*, ou bien une *capitale* se sera glissée dans le bas de casse, et, au lieu d'Abraham tout en caractère ordinaire, l'épreuve donnera *AbraHam* avec une H capitale au milieu du mot. L'*œil* d'une lettre peut-être écrasé ou entamé et faire un très-mauvais effet à la vue; le compositeur peut avoir mal lu un mot sur le manuscrit ou omis une lettre, avoir typographié *Abrham* pour *Abraham*, ou transporté un mot, ou une phrase; ainsi en parlant du célèbre peintre, M. Camaret, qui fit dernièrement en deux heures un portrait fort ressemblant, le typographe, soit par l'effet d'une *coquille*, ou soit que son idée fut portée ailleurs, au moment où ce mot passait devant ses yeux, composa *CaBaret;* il peut arriver encore que la lettre, lui tournant dans les doigts, se présente à l'envers comme ici, par exemple : *Abrayam*. Toutes ces fautes, qui prennent le nom de *bourdons*, *coquilles*, *doublons*, etc., sont fort désagréables pour l'auteur, en ce qu'elles lui présentent son ouvrage sous une forme ridicule, où sa pensée se trouve brutalement meurtrie et mutilée, et, en outre, en ce qu'elles lui font perdre un temps précieux dans des corrections fastidieuses et qui ne sont pas de son ressort. Par un amour-propre bien entendu, autant que par esprit de convenance, les chefs d'imprimerie font nettoyer leurs épreuves de toutes ces petites fautes, et ne présentent à l'auteur

que des épreuves nettes où il n'a plus à examiner que sa phrase et son expression, à changer quelquefois un mot pour un autre plus expressif, à intercaler une pensée omise, et qui liera plus fortement celle qui la précède à celle qui la suit. Le soin de revoir les épreuves appartient au correcteur. Pendant qu'il la lit, l'apprenti typographe suit sur la copie, et a soin de s'arrêter à tous les endroits où se trouve un *bourdon*.

De tout ce qui précède, vous avez dû tirer la conclusion que la profession de compositeur était une de celles qui demandent le plus de soin et l'attention la plus soutenue. Ajoutez à cela que, pour une demi-ligne passée, tout ce qui la suit devra souvent être *remanié* et *repoussé*, ligne par ligne et mot par mot. Une seule bévue de ce genre peut imposer une heure de remaniement au malheureux ouvrier qui l'a commise. C'est un état où il n'y a pas à rire, ni à causer en travaillant : il faut être tout entier à ce que l'on fait.

Voilà à peu près quelles sont les occupations de la journée du nouveau typographe pendant les deux premières années. Je ne vous ai pas parlé du dîner de deux heures à trois heures, qui n'est que la répétition des déjeuners, sur une échelle un peu plus élevée.

Les deux dernières années de son apprentissage sont un peu moins insipides. Il commence à composer les choses de peu d'importance : les avis, les titres, les *canards*. On nomme ainsi les annonces que nous entendons crier dans les rues de cette manière : *Voilà, messieurs, ce qui vient de paraître...* Je serais assez porté à croire que le nom de ces nouvelles intéressantes vient de la ressemblance qui existe entre la voix des hommes qui les débitent et celle de l'harmonieux palmipède, connu vulgairement sous le nom de *canard*.

Quand il est plus sûr de son talent, on le place à côté du *metteur en page*, et alors son travail commence à lui être payé sur le pied de la moitié du prix d'un ouvrier; ainsi, ce qui vaut un franc pour un autre, ne vaut pour lui que cinquante centimes. C'est la plus belle époque de notre héros, et aussi la plus heureuse ; encore insoucieux de l'avenir, plein d'illusions

et d'inexpérience, il est content de lui-même ; il se sent tout près de pouvoir subvenir seul à son existence, et il en est fier. Puisse-t-il les conserver long-temps, ces douces illusions, et ne connaître que le plus tard possible les misères de la vie de l'ouvrier, les disettes d'ouvrage, où, malgré le besoin et la volonté de travailler, il faut se croiser les bras et voir venir la misère, avec la terrible certitude de ne pouvoir presque rien faire pour l'éviter. La journée d'un ouvrier compositeur peut rapporter de trois à quatre francs ; toutefois, il en est bien peu qui gagnent seulement la moitié de cette faible somme, si l'on compte leurs journées en moyenne proportionnelle. S'il est bon sujet et travailleur habile, il peut espérer néanmoins d'arriver à mieux, soit en passant *metteur en page* d'abord, puis *correcteur*, *prote* enfin ; c'est le bâton de maréchal de l'ouvrier compositeur, qu'il faut bien se garder de confondre avec *l'imprimeur* proprement dit ou *pressier*. Son nom nous fait assez connaître le genre de son travail. C'est lui qui est chargé de manier *la presse*, *d'imprimer*. C'est encore un talent égal, pour le moins, à celui de compositeur ; mais comme il est plus fatigant et demande une expérience plus sûre, il est mieux rétribué, et, de plus, comme il se fait peu d'élèves dans cette partie, le nombre des concurrens est moins grand, les emplois par conséquent moins rares, et le travail plus assuré.

Ici se termine la tâche qui nous a été confiée ; nous ne suivrons pas plus loin dans sa carrière *le diable de l'imprimerie* ; mais si vous le voulez, je vous raconterai une anecdote touchante dont notre imprimeur nous a gratifié le jour même où ce sujet de composition nous a été donné.

Victor Dutuy, grand et gros garçon de quatorze ans, apprenti compositeur depuis deux ans chez M. Fiéville, imprimeur à Rouen, n'était pas moins franc gamin que tous ses honorables collègues de la même partie. Je ne vous dirai pas non plus que sa toilette était plus soignée, ses manières plus choisies, sa conversation plus recherchée que celle de tous ses camarades. C'était un vrai *printer devil* dans toute l'acception du mot ; cependant, sous cette rude et assez grossière écorce,

battait un cœur sensible. Victor s'enthousiasmait à la lecture d'un beau trait; un acte de générosité le transportait; tout ce qui était noble et beau trouvait facilement le chemin de son ame. Ne vous figurez pas pourtant que Victor épanchât ses émotions en phrases plus ou moins sentimentales; le garçon était fort peu exclamatif et phraseur encore moins. *C'est beau ça!* s'écriait-il, et là s'arrêtait son expansion. Ou bien : *Voilà un gaillard qui peut se vanter d'avoir mon estime*... Et c'était tout. Mais pour ne pas parler beaucoup, Victor ne pensait pas moins. Or, vous saurez que les parens de Victor, sans être riches, étaient de laborieux ouvriers qui vivaient assez bien, et laissaient à leur fils le produit de son travail, produit bien mince encore, avec la seule recommandation d'en faire un bon usage; ils avaient assez de fois éprouvé leur enfant, pour lui donner, sans danger, cette honorable marque de confiance.

Dans la maison qu'habitait la famille de Victor, et dans une chambre, dont les fenêtres donnaient juste en face des croisées de celui-ci, vivait un pauvre jeune homme, dont l'existence singulière, la tournure et les manières étaient de nature à exciter une curiosité moins prompte à s'allumer que celle de notre garçon. Léon, le jeune homme en question, sortait régulièrement tous les jours vers neuf heures du matin, et s'absentait jusque vers cinq heures de l'après-midi; alors, il rentrait chez lui, et ne sortait plus que le lendemain à la même heure que la veille. D'un aspect sérieux, quoique doux, d'une politesse constante, mais froide, vis-à-vis de tous ses voisins, Léon ne s'était lié avec aucun d'eux, ce qui contribuait davantage encore à lui attirer leur attention; car les gens du peuple sont généralement communicatifs; ils aiment à se lier entre eux; ils savent qu'à tout instant, ils peuvent avoir besoin l'un de l'autre, et il est mille circonstances ou la bonne volonté d'un voisin obligeant n'est pas à dédaigner. La conduite de Léon devait donc leur sembler étrange, et ils se demandaient ce que pouvait être et faire le pâle et sévère jeune homme. Victor n'était pas un des moins empressés de soulever le voile qui couvrait la vie du voisin mystérieux; mais, plus naïf et plus hardi

que les autres, il ne manquait pas une occasion de s'en rapprocher. S'il le voyait paraître un moment à sa fenêtre : « Bonjour, M. Léon, vous vous portez bien, » lui disait-il aussitôt. Si par hasard, il le rencontrait le dimanche, sortant ou rentrant, il ne manquait pas de phrases toutes faites pour chercher à entamer la conversation : « Il fait bien beau aujourd'hui, M. Léon, est-ce que vous n'irez pas promener un peu : vous restez toujours enfermé chez vous, cela doit nuire à votre santé. » Le jeune homme souriait avec bienveillance aux avances amicales de Victor, lui répondait en peu de mots, et remontait chez lui, ou quittait sa croisée. Il était évident que ce jeune homme tenait à ne pas se lier avec aucun de ses voisins.

Plus d'une fois, à une heure avancée dans la nuit, Victor avait vu la chambre de Léon encore éclairée, et, à travers les légers rideaux de mousseline, il avait cru l'apercevoir assis à sa table et travaillant. Il n'en fallait pas davantage pour porter au plus haut degré l'intérêt que lui inspirait déjà le jeune homme studieux et rangé; d'autant plus que rien dans sa personne ne respirait l'aisance : « C'est un pauvre diable, s'était dit Victor, qui se tue le corps et l'âme à travailler, et qui ne m'a pas l'air du tout bien calé, faudra voir ça un peu... » Mais comment arriver à la découverte de ce qui l'intéressait si fort; car, malgré son éducation imparfaite, il sentait bien qu'il y aurait eu de la bassesse à commettre une indiscrétion, et qu'il pouvait, par une imprudente curiosité, se rendre importun à celui qui en était l'objet, et peut-être même lui causer une peine réelle; il se creusait donc inutilement l'esprit et désespérait d'arriver à son but; les circonstances le servirent mieux que ses petits calculs.

Un jour vint où le jeune homme ne sortit pas; chacun s'en étonna; puis, un autre jour suivit celui-ci, et un troisième encore; depuis trois jours, on n'avait pas vu Léon, et le cœur de ces bonnes gens s'émouvait d'inquiétude pour le pauvre isolé. Victor, plus que les autres, en éprouvait une véritable peine; il avait pressenti que quelque grand malheur accablait son voisin. Le soir du troisième jour venu, il résolut de mettre un terme à son incertitude: quand toutes les lumières furent éteintes aux

divers étages de la maison, il prit sa chandelle et se dirigea vers son voisin. Il frappe... Point de réponse... Il frappe encore.... Même silence... Il regarde... La clé n'est point sur la porte... Quelque chose dit à Victor qu'il ne doit point s'arrêter à la vaine crainte d'affliger le jeune homme; il pousse fortement la porte, dont la serrure, vieille et usée, cède à ses premiers efforts... Il s'avance dans l'intérieur de la chambre... Un spectacle affreux s'offre à sa vue... Léon est étendu sans connaissance sur son mauvais grabat, et, à la pâleur de ses joues, à la froideur de tout son corps, il est facile de voir qu'il est depuis long-temps dans ce dangereux état. Victor sent qu'ici sa bonne volonté est impuissante; il rentre précipitamment chez lui, et avertit son père de ce qu'il vient de faire et de voir. Celui-ci n'hésite pas; en deux minutes, il est habillé, et bientôt un médecin, amené par lui, vient donner des soins au pauvre jeune homme. A la première inspection, il déclare que le malade est tombé de faiblesse et d'inanition..... D'inanition ! s'écrie Victor, lorsqu'il n'avait qu'à parler pour nous voir tous venir à son secours : ce que c'est que l'orgueil!... Après une heure de soins empressés, Léon revient à lui; mais il divague; il a le délire... Et des mots, entrecoupés et sans suite, se pressent sur ses lèvres. — « La gloire... Vain songe! Mourir si jeune... Sans avoir rien fait... Repoussé par tout... Pas un éditeur... Une œuvre si complète... Le fruit de tant de veilles... Périr avec moi... Sans avoir vu le jour... Et pour être placée au rang des plus belles,... il ne manque peut-être à mon œuvre, que de pouvoir être appréciée du public... » Tels sont les lambeaux de phrases que prononce le jeune homme. — Victor a tout compris. — Léon est un de ces jeunes amans de la gloire, qui la recherchent à tout prix; c'est un auteur, un poète peut-être, qui meurt de faim parce qu'il n'a pas un nom illustre, et qu'aucun éditeur ne veut se donner la peine de lire son œuvre, ni courir le risque de l'éditer...

Le lendemain, le malade va mieux ; on peut espérer son retour à la santé; mais la convalescence sera longue et pénible... Cependant, Victor rentre toujours une heure plus tard, et part pour son atelier une heure plutôt; la famille remarque avec

plaisir cet accroissement d'activité et croit que son enfant songe à augmenter ses petits profits.

Les jours ont fait place aux semaines, et les semaines aux mois; Léon ne s'est pas encore levé de son lit : le jour est enfin venu, où il va lui être permis de se remettre peu à peu à ses travaux; ses bons voisins sont venus à son secours, et il ne manque de rien... Ils sont tous présens, lorsqu'appuyé sur le bras de madame Dutuy, il se lève, et se dirige vers son bureau.... Il s'assied, et remue des papiers entassés les uns sur les autres; il cherche avec agitation..... Enfin, lorsqu'il semble avoir acquis la preuve que l'objet dont il s'inquiète est disparu; il penche sa tête sur sa poitrine, et des pleurs rares et brûlans coulent le long de ses joues; on s'empresse autour de lui... On le questionne... Il se lève enfin, et d'une voix forte, quoique pleine de larmes, il s'écrie : J'avais composé un ouvrage, c'était tout mon espoir ; pendant ma maladie, mon manuscrit est disparu ; on me l'a volé sans doute... A ces mots, la porte, entr'ouverte depuis quelques instans, s'ouvre tout-à-coup ; c'est Victor : — On ne vous a pas volé votre manuscrit, M. Léon, parce qu'il n'y a pas de voleur parmi des braves gens comme nous; mais on vous l'a imprimé, et le voilà, ajoute-t-il en lui remettant un volume tout fraîchement broché. — Imprimé! Mon ouvrage imprimé! — Et tiré à 1,500 exemplaires, M. Léon. — Et quel est l'ange consolateur à qui je dois un tel bienfait. — N'y a pas d'ange là-dedans, M. Léon, c'est votre serviteur. — Quoi! il serait possible! Oh! viens, Victor, bon et généreux enfant, viens que je t'embrasse comme mon meilleur ami, comme mon frère ! je te dois deux fois la vie; car je te devrai peut-être la célébrité. — Cela se pourrait, M. Léon. — Que veux-tu dire? — C'est qu'il y a un grand Monsieur noir, qui vient quelquefois à l'imprimerie, et qui dit comme ça que c'est fièrement beau ce qu'il y a là-dedans. — Et pendant que Léon considère son volume, l'ouvre à toutes les pages, semble en contemplation devant lui, et recueilli dans un bonheur inexprimable, chacun de questionner Victor... C'est donc pour ça que tu travailles par

jour deux heures de plus depuis deux mois. — Oui, papa; mais je ne suis pas seul, et quand je leur ai conté la chose, les autres ont voulu s'y mettre aussi, et tous les ouvriers y ont travaillé. — Ah ! vous êtes tous de braves gens ; viens, mon Victor, que je t'embrasse. — Et les imprimeurs? — Ont travaillé une heure de plus aussi. —Mais le papier? — Je gagne 10 sous par jour, je les ai mis; on a fait, pour ce qui manquait, une collecte dans l'atelier, et voilà. — C'est donc bien beau ce livre-là. — Je ne sais pas, moi; mais d'après ce qu'a dit le grand Monsieur noir, dont je vous parlais tout à l'heure, et qui paraît s'y connaître, faut croire que c'est très-beau. — Qu'est-ce que c'est que ce grand Monsieur noir que tu nous dis? — Je ne sais pas non plus; mais il m'a demandé l'adresse de M. Léon, et je la lui ai donnée; peut-être qu'il viendra ; mais on entre; tenez, c'est justement lui... Vous voulez parler à M. Léon? Le voilà, Monsieur. —Il ne fallut rien moins que ces paroles pour tirer Léon de l'extase où il était plongé. — Monsieur, j'ai parcouru votre ouvrage à l'imprimerie; il me paraît aussi bien pensé que bien écrit; je venais vous proposer de m'en rendre l'éditeur, pour la première et la deuxième édition, moyennant 6,000 francs. Léon accepta avec empressement... Quand l'éditeur fut sorti : Mon jeune protecteur, dit-il à Victor, comment te témoigner ma reconnaissance? Je sens bien que je ne puis ni ne dois te parler de récompense...—Eh! vous avez bien raison, M. Léon, je ne vends pas mes services à mes amis, je les donne, et si vous voulez bien me regarder comme votre ami, ce sera ma meilleure récompense.—Oh! oui, *mon ami*, tu le seras, et toujours, toi qui m'as ouvert le chemin de la gloire.

Grâce à ce premier ouvrage qui l'a placé au rang qui lui appartenait parmi les écrivains, Léon est devenu un homme célèbre ; il est riche aujourd'hui; son ami Victor a acheté, avec la bourse de Léon, un brevet d'imprimeur, et il exerce à son compte.

Il faut voir comme les éditions des œuvres de M. Léon, imprimées chez Victor Dutuy, sont correctes, élégantes et soignées. Il n'y en a pas qui puisse lutter avec elles pour la beauté des

caractères et la netteté du tirage. Victor Dutuy y met tant de zèle, de goût et d'exactitude, qu'il est facile de voir qu'il travaille..... *comme pour un ami*.....

Que conclure de tout ce qui précède?... Que, dans toute les classes de la société, on peut rencontrer des individus qui en sont l'honneur, et qui le seraient encore des classes les plus élevées; que jamais la persévérance, le travail et la bonne conduite, ne demeurent sans récompense. Voyez plutôt: Léon était sage autant que travailleur; il inspira de l'intérêt à tous ses voisins, et cet intérêt ne fut pas stérile puisqu'au jour du besoin tous s'empressèrent autour de lui. Mais la générosité de caractère, l'humanité de Victor, portèrent aussi leurs fruits : Léon, d'abord protégé par lui, devint à son tour son protecteur, et lui rendit en reconnaissance ce qu'il en avait reçu en humanité. Gardez-vous pourtant de croire que toujours une bonne action trouve ainsi sa récompense. Non: l'on rencontre beaucoup d'ingrats, qui, loin d'aimer leurs bienfaiteurs, semblent rougir du service qu'on leur a rendu, et pour qui la reconnaissance est un pesant fardeau. Est-ce une raison pour cesser d'être bienfaisant? Non certes; l'homme généreux fait le bien pour le plaisir de le faire, pour le bienfait lui-même; il ne compte sur la reconnaissance de personne; sa récompense, c'est l'estime des honnêtes gens, la satisfaction, dont l'accomplissement d'une bonne action remplit toujours notre cœur, et enfin la certitude, qu'à défaut même de l'estime des hommes et de la gratitude des obligés, Dieu, qui n'oublie jamais, lui tiendra compte de ses œuvres.

ARTHUR DE PILLIÈRE.



# LE RACCOMMODEUR DE FAIENCE.

# LE RACCOMMODEUR

## DE FAIENCE.



— « Avez-vous des chaudrons à raccommoder, monsieur ?
— Non, non, pas aujourd'hui, mon enfant, merci !
— Mais demain ?
— Ni demain, ni plus tard ; laisse-moi tranquille.
— Seigneur, je vous en prie, faites raccommoder vos chaudrons.
— Mais quand je te dis que mes chaudrons ne sont pas cassés.
— Oh ! je vous en prie, si ce n'est pas pour eux, que ce soit pour moi ; car si je rentre au logis sans avoir gagné *un grain*, je serai battu.
— Si ce n'est qu'un grain qu'il te faut, je t'en donnerai quinze.
— Vous méritez de devenir prince. »

(Mme Eugénie Foa, *le Zingaro.*)





N° 22.



LE JEUNE RACCOMMODEUR DE FAÏENCE.

Desesseris Editeur. Lith. Rigo Frères et Cie r. Richer, 7.

N° 22.



# LE RACCOMMODEUR DE FAIENCE.



MARCHONS, fainéans ; la nuit s'approche, et nous sommes en retard.... Allons.... Et les trois enfans, reprenant le fardeau qu'ils avaient déposé au bord du chemin, suivirent celui qui venait de leur adresser ces rudes paroles, non sans pousser un soupir que leur arrachait la fatigue, et qu'ils comprimèrent promptement, dans la crainte qu'il ne fût entendu de leur maître et ne leur attirât une nouvelle apostrophe plus terrible que la première. Pauvres petits ! que de fois déjà leurs pieds meurtris par leurs sabots s'étaient heurtés aux cailloux de la route ! Que de fois déjà il leur avait fallu étouffer les plaintes que leur occasionnait la douleur ! car, sans être précisément dur et brutal, leur patron ne souffrait pas

la moindre marque de lassitude. Homme éprouvé par une longue habitude de la peine et de la fatigue, il ne comprenait pas que l'on manquât de courage ou de force, et professait un souverain mépris pour tout ce qui sentait le découragement, qu'il taxait de mollesse.

Cependant, le plus âgé de ces trois enfans avait à peine treize ans, et, depuis cinq jours, ils avaient dit adieu à leur chétive cabane; depuis cinq jours, ils marchaient sous ce guide sévère, qui remplaçait maintenant pour eux la famille qu'ils venaient de quitter; c'était leur seul espoir!...

Nous ignorons, nous autres, élevés au sein de nos familles, sous les yeux de parens, dont la sollicitude si constante, si inépuisable, veille sans cesse sur nos besoins et les prévient avant même qu'ils se soient montrés; abrités doucement sous les ailes de nos tendres mères, nous ignorons combien la vie est dure pour tant de pauvres enfans! C'est surtout dans les pays peu favorisés de la nature, que de cruelles privations accablent l'enfance; dans ceux où l'agriculture est presque nulle, les communications difficiles, où la plus stricte économie suffit à peine pour échapper à une misère incessamment menaçante, chacun doit nécessairement chercher au-dehors les ressources qui lui manquent. Les enfans, que leur faiblesse semblerait exclure de cette cruelle nécessité, sont eux-mêmes forcés de s'y soumettre. Aussi, chaque année, lorsque les neiges commencent à blanchir le sommet de leurs montagnes, les habitans, quittant leurs doux foyers, vont dans des contrées plus riches et plus fécondes, échanger leur travail contre les biens que ne saurait leur offrir le sol qui les a vus naître. Vers le printemps, chacun revient ordinairement avec le fruit de ses labeurs religieusement conservé. Mais souvent aussi les émigrations durent plusieurs années, et sans compter leurs autres peines, l'exil du pays natal est peut-être, pour ces pauvres montagnards, le chagrin le plus vif.

J'ai dit que les enfans eux-mêmes n'étaient pas exempts de cette dure nécessité. Voici comment leurs parens les utilisent: quand approche l'époque du départ, le père va trouver un

*maître-ouvrier*, et lui confie, ou plutôt lui loue, pour un certain temps qui comprend ordinairement la durée de la campagne, un ou plusieurs de ses enfans. Le maître, de son côté, s'engage à leur apprendre son état, à les nourrir, à veiller sur eux, et donne en outre une certaine somme aux parens, 50 ou 60 francs environ. Dès-lors, il devient entièrement maître des enfans qui lui sont confiés, et dispose d'eux et du fruit de leurs travaux. Gardons-nous toutefois d'accuser ces pauvres gens d'inhumanité ; ils obéissent à une loi impérieuse.

L'apprentissage de cette nouvelle carrière est dur, et rarement les résultats en sont avantageux. Il est nécessaire d'avoir contracté, dès sa naissance, la triste habitude des privations pour supporter, sans les plus grands dangers, les fatigues et les travaux incessans qu'elle exige. Pour y résister, il faut le tempérament robuste des montagnards, joint à leur ténacité, dans tout ce qu'ils entreprennent.

Les maîtres chaudronniers adoptent certains départemens qu'ils exploitent particulièrement ; ils s'en éloignent peu, et ils y reviennent chaque année. Ils s'y créent comme une espèce de clientèle. Les uns parfois s'établissent dans les grandes villes, et ce sont les plus heureux ; mais il faut déjà posséder quelques avances pour réussir dans ce genre d'exploitation. A cette classe appartiennent les enfans que nous voyons chaque jour parcourir nos rues, avec ce cri répété d'un ton aigu : *A raccommoder la faïence, fondez vos cuillers d'étain, étamez vos casseroles*. C'est la caste aristocratique du métier et le point culminant de l'ambition de tous. Les enfans, engagés sous la conduite d'un maître qui parcourt les villes opulentes, n'ont d'autres fatigues que de courir les rues de chaque quartier pour y chercher de l'ouvrage qu'ils exécutent sur place, lorsqu'il n'exige qu'un léger travail ; autrement, ils l'emportent chez leur patron, et quelques jours après le rapportent à la pratique. Ici, nous devons faire remarquer la stricte probité qui a toujours distingué les hommes de cette classe laborieuse ; vous pouvez leur confier avec tranquillité tout ce qui demande leurs soins. Soyez sans inquiétude, ils vous le rapporteront religieusement.

Celui qui manquerait à cette probité, qui fait leur gloire, serait renié et repoussé de tous les autres.

En province, l'existence des apprentis est plus accidentée et plus pénible; peu de maîtres se fixent dans les villages où les travaux, très-rares, mal rétribués, et suffisant à peine à leurs besoins, ne leur apporteraient aucun profit. Chargés alors de leur bagage, qui se compose d'un hâvre-sac en cuir, où sont enfermés leurs outils, et de chaudières appendues sur leur dos, ils parcourent, appuyés sur un bâton ferré, les campagnes environnantes; le patron marche en tête, et les enfans, au nombre de deux ou trois au plus, suivent par derrière; quelquefois, un âne fait aussi partie de la troupe. A chacun est répartie une portion du bagage, selon ses forces: à l'un, le soufflet; à l'autre, le fourneau; et tous s'acheminent ainsi vers les endroits qui peuvent leur offrir le plus de ressources : les chemins défoncés par les eaux, le froid, la pluie, rien n'arrête leur marche, et souvent elle dure plusieurs heures, sans que le patron y apporte aucun relâche. Une ferme isolée apparaît-elle dans le lointain, alors un des enfans se détache, à tour de rôle, et va, à travers les champs, s'informer s'il n'y a point d'ouvrage à exécuter; si le travail exige peu de temps, s'il ne s'agit que du raccommodage de la vaisselle ou de la fonte de quelques cuillers d'étain, la troupe s'établit devant la porte d'entrée, et chacun, oubliant la fatigue de la route, prend sa part de la besogne; quelques sous et un morceau de pain sont tout leur salaire. Quand il s'agit de travaux plus considérables, de la fonte ou du raccommodage des chaudières, le maître s'arrête dans le bourg le plus considérable de l'endroit, et, de là, comme d'un quartier-général, pendant toute la durée de ce séjour temporaire, se partageant les fermes et les villages environnans, les enfans partent, dès le matin, soit pour rendre l'ouvrage terminé, soit pour en rapporter de nouveau. N'allez pas croire au moins que, dans ces courses pénibles, le petit raccommodeur de faïence puisse employer une portion de son temps à jouer; il n'en est pas même tenté, et malheur à lui s'il revient le soir les mains vides; de dures paroles, des coups peut-être, puniraient sa négligence ou son

malheur, et composeraient son souper. Que le froid se fasse sentir, que la pluie fasse de la campagne un vaste marais, ce sont de bien faibles obstacles pour l'arrêter. Combien de nous reculeraient devant de pareilles épreuves !

Leur nourriture est aussi misérable que leur existence est rude : un souper où entrent, pour tout assaisonnement, de l'huile, quelques légumes, et, dans les bons jours, un peu de viande, voilà leur dîner !.... Leur habillement, où le cuir le dispute au drap (et quel drap !...), exige peu de soins ; presque tous sont couverts d'habits placardés d'épaisses bandes de basane ; il n'est même pas rare, surtout dans les départemens de l'Ouest, de rencontrer des chaudronniers ambulans entièrement vêtus de cuir, qui, successivement et pièce par pièce, a pris la place de l'étoffe dont était primitivement composé le vêtement. Aussi, voyez-vous des chaudronniers qui meurent à soixante ans et plus, et n'ont pas encore usé l'habit qu'ils avaient à vingt ans.

Lorsque la nuit vient à surpendre ces travailleurs nomades loin des hameaux, leur marche ne se ralentit pas, malgré l'obscurité ; une lumière apparaît-elle dans les ténèbres, toute la bande, alors, se dirige vers elle, et va frapper à la porte de l'habitation qu'elle indique ; rarement, on leur refuse l'hospitalité, tant on connaît bien et leur pauvreté et leur honnêteté ! Sont-ils admis au partage du foyer, le patron tire de son hâvre-sac les provisions qu'il renferme, et distribue à chacun la part qui lui revient, sans que jamais aucune réclamation se fasse entendre. Puis, après avoir religieusement adressé quelque simple et bonne prière à Dieu, tous vont s'étendre dans la grange sur quelques bottes de paille, pour se reposer, pendant une courte nuit, des fatigues du jour ; mais sitôt que le coq de la basse-cour aura d'une voix éclatante signalé le premier pas de l'aurore, ils se lèvent sans hésitation, sans plainte, et vont recommencer aujourd'hui la vie pénible d'hier, pour la reprendre demain encore, et tous les jours. En échange de cette hospitalité, ils exécutent les divers travaux qui se trouvent dans la maison, et la fermière compatissante remplira

encore leur hâvre-sac de quelques provisions; car, dans les campagnes, bien plus que dans les villes, l'homme se montre sensible et compatissant aux peines et aux douleurs du pauvre.

Consolez-vous un peu, toutefois, et sachez que cette sobriété extrême, cette vie de privations, ne seront pas sans quelques résultats heureux. Avec une profession aussi peu lucrative, chaque patron, à la fin d'une campagne, possèdera une centaine d'écus, c'est le fruit de ses sueurs: les enfans aussi auront la récompense de leur courage et de leur résignation; oui, après une ou deux courses, et suivant leur aptitude et leur travail, chacun d'eux rapporte ordinairement de 100 à 150 francs dans sa famille; cet argent est consacré à l'achat de quelque morceau de terre, qui, plus tard, sera la propriété de l'enfant devenu homme; ce que produira cette petite terre, joint à son travail, suffira à son entretien, et lui permettra de ne plus abandonner son cher village.

Par la tristesse, par les larmes qu'ils ont répandues au départ, figurez-vous la joie du retour! Les mères, les sœurs, les parens, les amis, courent gaiement au devant des voyageurs, et leur font fête: le contentement, le plaisir, brillent sur tous les visages; on se trouve heureux du bonheur de ces pauvres gens: la joie des mères, ce jour-là, en pressant sur leur cœur leurs chers enfans, compense bien les larmes que leur ont coûté l'absence et les inquiétudes qui sont venues si souvent les assaillir.

Voici un trait qui, mieux que tout ce que je viens de vous dire, vous mettra en état de juger du bon naturel de ces pauvres montagnards:

Dans une des misérables cabanes qui forment le village de Douzats, toute la famille, composée du père, de la mère et de deux filles, se trouvait un soir réunie à la clarté d'une lampe de fer, suspendue par une corde au plancher; les femmes filaient, et la petite fille dormait sur les genoux du père qui tressait du chanvre; la mère rompit enfin le silence, qu'interrompait seul le bruissement des fuseaux.

—Allons, Marguerite, dit-elle à sa fille aînée, dans les yeux de

laquelle roulaient de grosses larmes, console-toi, ma fille, n'y pense plus... Que veux-tu?... C'est un malheur! François arrive demain; le voisin Jacques nous l'a dit; sois donc un peu plus gaie pour le recevoir. Pauvre cher enfant! voilà pourtant bientôt deux ans qu'il est parti!...

— Voyons, femme, reprit le mari, pourquoi encore lui en parler, puisque c'est chose finie; ce qui est fait est fait.

Marguerite, cédant à son émotion, fondit en pleurs. Elle avait vingt-deux ans; c'était une forte et grande fille, un des types de cette nature vigoureuse qu'on ne trouve que dans les montagnes; fiancée depuis quelque temps à un jeune homme du même village, le jour de son mariage était fixé à l'époque du retour de son frère, lorsque, par une fatalité bien funeste, une des deux vaches de son père vint à mourir subitement. C'était toute la richesse de ces pauvres gens et la dot de Marguerite; la famille du jeune homme avait, à cette nouvelle, rompu le mariage en refusant son consentement. C'était le motif de la tristesse et des larmes de la pauvre jeune fille.

Le lendemain, dès le matin, toute la famille se mit à l'œuvre, pour fêter dignement le retour du petit François; des galettes de sarrazin cuites sous la cendre, du lait, et quelques morceaux de porc fumé, composaient tout le festin, auquel les voisins étaient invités. Lorsque les voyageurs parurent, ils furent accueillis par des cris de joie et de vives acclamations; c'était à qui leur ferait le meilleur accueil; chacun s'empressait autour d'eux; malgré tous ses efforts pour paraître gaie, un nuage de tristesse assombrissait la figure de Marguerite; François fut le premier à s'en apercevoir. — Qu'as-tu, sœur? lui dit-il. Mais celle-ci au lieu de répondre, se détourna pour cacher ses larmes prêtes à couler; François allait renouveler sa demande, lorsque sa mère le prenant à part, lui apprit en peu de mots le malheur qui venait de leur arriver, et la rupture du mariage qui en était la suite. Aussitôt, François s'avançant vers sa sœur: — Tiens, sœur, lui dit-il, voilà 100 francs, c'est tout ce que je possède, prends-les; moi, je n'en ai pas besoin. Au lieu de ne faire qu'une campagne l'année prochaine hors

du pays, eh ! bien, j'en ferai deux ; ne suis-je pas fort, ne sais-je pas travailler maintenant ?...

Marguerite, toute émue, se jeta dans les bras de son frère, ne sachant comment lui exprimer sa reconnaissance et sa joie ; tous les assistans applaudirent au bon cœur de l'enfant, qui certes était bien digne de louanges et de félicitations. Quant à lui, content du bonheur de ceux qui l'entouraient, il paraissait à peine s'inquiéter de l'action généreuse qu'il venait de faire, tant elle lui semblait simple et naturelle.

François fit certainement une action généreuse et louable ; il donna à sa sœur une grande preuve de son amitié fraternelle et de son dévouement ; je ne prétends aucunement ternir l'honneur qu'elle lui fit parmi tous les habitans de son pays ; cependant, il y a dans ce beau trait de désintéressement quelque chose que j'estime au-dessus du bienfait même. Je veux parler de la simplicité modeste avec laquelle François l'accomplit tout naïvement, sans avoir l'air de se croire pour cela un héros ; au contraire, à voir son air tranquille, ses regards calmes, ses gestes qui ne trahissaient d'autre émotion que celle que lui faisait éprouver le bonheur de sa sœur, on comprenait facilement que François pensait n'accomplir que le plus simple de ses devoirs, et ne pas mériter pour cela plus d'éloges que n'en mérite l'habitant des montagnes qui remet dans sa route le voyageur égaré. Ce qu'il venait de faire était tout simple, suivant lui, tout naturel, et aucun frère n'eût hésité à donner à sa sœur cette marque de bonne amitié. Voilà ce qui le relève encore à nos yeux, et je conclus que, s'il est beau de faire une bonne action, il est plus beau encore de la faire avec modestie.

EUGÈNE BADIA.

# LE JEUNE ACTEUR.

# LE JEUNE ACTEUR.



« Tout de suite, il me fallut paraître devant le public qui me couvrit d'applaudissemens. Les suffrages chatouillent le cœur, et je conçois aujourd'hui l'énivrement du succès chez les comédiens. Si, pour eux, la gloire était constante, ce serait la plus belle carrière dans le monde des arts; mais elle a ses retours comme la fortune. »

(A. Jal.)





LE PETIT ACTEUR.

Desesserts Editeur

Lith Rigo Freres r. Richer, 7.

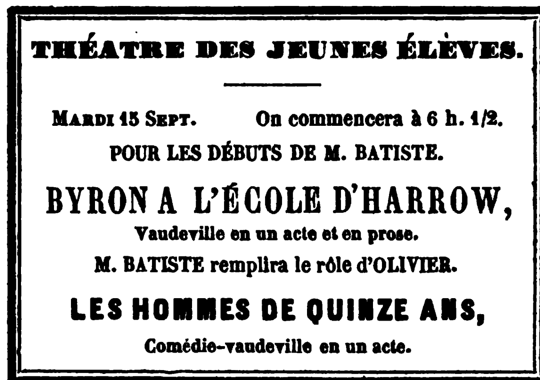


# LE JEUNE ACTEUR.



APPELEZ-VOUS qu'en terminant le *Saltimbanque,* je vous disais que nous retrouverions bientôt notre ex-Jocrisse au *Théâtre des Jeunes Élèves;* peut-être m'eût-il été fort difficile de tenir ma promesse, si nous n'eussions été en vacances. Comment, en effet, dans le courant de l'année, aurais-je trouvé le moyen de m'informer assez en détail, pour en faire le sujet d'un numéro de notre publication, de ce qu'était devenu notre petit Saltimbanque et de sa nouvelle existence; mais vous savez que j'ai un oncle, ce brave *contre-maître* que mon père retrouva si singulièrement à Marseille, le *Mousse* de la *Badine,* qui m'aime presque autant que mon père, et me gâte beaucoup plus; je comptais un peu sur son secours pour mettre à fin mon entreprise : il est si bon, si complaisant pour

moi ! J'avais eu soin au préalable de le préparer à la prière que je voulais lui adresser, en lui racontant, aussi éloquemment qu'il m'avait été possible, le commencement de l'histoire de *Batiste Guirot;* j'étais même parvenu à l'intéresser assez pour lui inspirer quelque peu le désir de connaître la suite de ses aventures. Depuis que je savais que le jeune Saltimbanque devait débuter chez M. Comte, je lisais souvent les affiches ; mais, ne voyant jamais son nom, je commençais à désespérer de son avenir, et pensais que peut-être son nouveau patron, ne lui trouvant pas assez de dispositions pour le théâtre, l'avait rendu à son père. Quelle ne fut donc pas ma surprise et ma joie, lorsque, passant un jour rue du Bac, je lus une affiche ainsi conçue:


THÉATRE DES JEUNES ÉLÈVES.

MARDI 15 SEPT. On commencera à 6 h. 1/2.
POUR LES DÉBUTS DE M. BATISTE.

BYRON A L'ÉCOLE D'HARROW,
Vaudeville en un acte et en prose.
M. BATISTE remplira le rôle d'OLIVIER.

LES HOMMES DE QUINZE ANS,
Comédie-vaudeville en un acte.

L'affiche contenait encore d'autres détails sur plusieurs pièces qui se jouaient ce soir-là même; car vous savez que le directeur du théâtre n'épargne pas le plaisir à ses jeunes spectateurs; mais je vous avoue que je ne vis qu'une seule pièce et qu'un seul nom : — *L'École d'Harrow*, — *Batiste Guirot*. — C'était assez pour exciter au plus haut degré chez moi le désir d'aller ce soir au théâtre. — Voyez donc, mon cher oncle, m'écriai-je, le petit Saltimbanque, dont je vous ai entretenu, débute ce soir au Théâtre-Comte, dans le rôle d'*Olivier* de l'*École d'Harrow*. Est-ce que vous ne seriez pas bien curieux de le voir? — Moins

que toi sans doute, mon cher Jules, me répondit-il en souriant, comme il fait toujours quand il voit que je veux obtenir quelque chose de lui. — C'est vrai, mon oncle; mais assez néanmoins pour que cela ne vous contrarie pas trop d'assister avec moi à cette représentation. — Mais, cher enfant, tu sais bien que j'ai l'habitude de me coucher de très-bonne heure. — Oui, cher oncle, mais vous vous levez aussi tous les jours dès le grand matin. — Eh! bien? — Eh! bien, ne pourriez-vous pas, pour une fois, vous lever un peu plus tard; cela ne nuirait pas à votre santé; vous ne vous en apercevriez pas, et vous me rendriez bien heureux. — Eh! bien, monsieur Jules, nous ferons ce que vous voulez, puisqu'il faut toujours qu'il en soit ainsi. — Vous êtes si aimable, si bon pour moi, mon oncle. — Allons! voilà qui est dit; mais, comme nous demeurons fort loin, et qu'il serait un peu tard pour la pièce, s'il nous fallait retourner à la maison, nous allons entrer au restaurant Bifi; nous y dînerons, et nous serons presque tout portés pour ne pas courir le risque d'arriver trop tard. — C'est ainsi qu'est mon oncle; quand il se met en frais, ce n'est pas pour un peu, et il est rare qu'avec lui un plaisir marche seul; il ne fait pas les choses à demi. Je ne vous parlerai pas du dîner, pendant lequel mon oncle prit un malin plaisir à exciter mes craintes sur le résultat des débuts de ce pauvre *Batiste*, qui m'intéressait si fort. Il me fit trembler pour lui, et me rendit cent fois plus impatient encore de le voir sur la scène. Le dîner fut ce que sont tous les dîners chez un restaurateur; c'est-à-dire une suite de plusieurs dîners, ou, si vous l'aimez mieux, un dîner en plusieurs éditions. L'intervalle d'un plat à un autre donnant fort agréablement le temps d'avoir digéré le premier quand paraît le second, et ainsi du second au troisième et des autres. Je ne sais si cette manière de dîner plaît et convient aux grandes personnes; quant à moi, je ne saurais mieux comparer l'ennui qu'il me donna, qu'à celui que peut éprouver l'homme de goût assistant à la représentation d'un ouvrage intéressant, et dont le dénouement semble sans cesse s'éloigner de lui dans des entr'actes interminables. Nous sortîmes enfin de chez Bifi, et nous nous

dirigeâmes vers le *Passage Choiseul*. La queue était assez longue pour nous faire espérer un public nombreux ; nous attendons une demi-heure environ ; enfin, les bureaux s'ouvrent, et nous voici assis au premier rang des premières galeries. D'instant en instant, la salle se remplit de spectateurs ; enfin les galeries sont pleines, l'orchestre et le parterre n'offrent plus qu'un océan de têtes, avec ou sans chapeaux, en casquettes, en cheveux ou en bonnets, qui s'agitent et ondulent sous nos yeux ; je me figure *Batiste*, au lever de la toile, voyant ces mille regards fixés sur lui ; je sens qu'à sa place le courage me manquerait, et je tremble pour le débutant. Je confie mes craintes à mon oncle, qui me fait comprendre que les acteurs, entraînés par leur rôle, ne peuvent qu'à peine jeter un coup-d'œil sur les galeries, et que, quand au parterre, les rayons qui s'élèvent de la rampe allumée, leur en dérobent à peu près la vue ; ensuite, il me fit considérer que Batiste était habitué depuis long-temps à paraître en public, et par conséquent n'avait point contre lui la timidité et l'émotion que doit nécessairement inspirer à tout débutant la certitude d'avoir là, devant soi, une foule silencieuse, attentive à vos moindres paroles, à vos gestes même, et toute prête à la première hésitation, à la première faute, à vous faire comprendre bruyamment votre sottise. Le public devant lequel Batiste a joué jusqu'à présent était aussi vulgaire que celui-ci est choisi, mais enfin c'était un public. Je savais encore que, dans presque toutes les pièces de ce théâtre, il se trouve des couplets chantés, et le peu que j'avais entendu de la voix de Batiste ne m'avait pas assez charmé pour que je ne fusse pas encore inquiet à ce sujet. On jouait une autre pièce avant celle-ci, *les Hommes de Quinze Ans*, je crois ; mais bien que mon oncle la trouvât charmante et fort spirituelle, je ne l'écoutai pas avec assez d'attention pour vous en parler : je ne pensais qu'à l'*École d'Harrow*. L'entr'acte se passe enfin ; à ma grande joie, voici la toile qui se lève. Les écoliers sont révoltés ; il ne s'agit de rien moins que d'obtenir un changement de composition. Parmi les plus mutins, Olivier n'est pas le moins turbulent, le moins criard ; à l'entendre, il va tout abattre, anéan-

tir toute résistance ; il sait où sont placés de vieilles hallebardes, et c'est lui qui armera la révolte,... vous allez voir.... Jusqu'à présent Batiste, car c'est lui, et je l'ai de suite reconnu et signalé à mon oncle, Batiste s'est assez bien tiré d'affaire : il n'a paru ni contraint, ni embarrassé, ni timide ; il est vrai qu'il était appuyé par les autres, et comme perdu dans la foule.... Mais, pendant qu'il est allé chercher les armes en question, un bon élève, un jeune homme qui depuis fut un grand homme et un écrivain de génie, Byron, a apaisé la révolte... En revenant sur la scène, *Olivier* se trouve seul, réduit à ses propres et uniques forces... J'ai peur pour lui... Il a semblé un peu intimidé, et mes craintes redoublent.... Emporté par l'intérêt qu'il m'inspire, j'applaudis, je ne sais trop pourquoi, à moins que ce ne soit pour lui inspirer du courage ; beaucoup de personnes dans la salle paraissent avoir compris mon intention, et, dans le même but sans doute, elles applaudissent aussi. — Ces encouragemens bienveillans produisent sur Batiste un effet magique : il s'anime, il s'échauffe, il est tout à son rôle, et il y est bien. De nombreux et vigoureux applaudissemens l'interrompent ; mais, cette fois, ils sont mérités. La pièce marche, et s'achève au milieu de la satisfaction générale, et *Olivier-Batiste* est redemandé et applaudi. Je ne vous dirai pas ma satisfaction, vous la devinez sans doute, et vous la partagez ; car je ne présume pas que vous ayez pu lire sans attendrissement ce qui regarde le pauvre débutant. Jusqu'à présent tout cela était fort bien, mais cela ne suffisait pas pour faire le numéro que je m'étais presque engagé à vous fournir.

Nous étions sortis, mon oncle et moi, pour prendre l'air un moment, et, à la fenêtre du foyer de droite, nous causions de la pièce qui venait d'être jouée, des acteurs, et bien entendu de Batiste, dont je me faisais le champion, lorsque je me sentis frapper légèrement sur l'épaule ; je me retournai, c'était M. Comte ; cette rencontre était justement ce qu'il me fallait ; à quelle source pouvais-je mieux puiser mes renseignemens ? Je me proposai bien de ne pas laisser échapper l'occasion, et, en

attendant, je me disposai à écouter le *Directeur-Fondateur du Théâtre des Jeunes Élèves.*

—C'est M. Comte, dis-je à mon oncle. — Vous me connaissez, mon jeune ami. —Oui, monsieur, et j'ai fait votre connaissance d'une façon assez singulière ; c'était à la fête de Boulogne ; j'étais dans le cabinet voisin de celui où dînaient les saltimbanques et Jocrisse...

— Alors vous connaissez aussi tous les antécédens de notre débutant. — Oui, Monsieur, et c'est précisément ce qui me rend si curieux de savoir le reste.

— Vous prenez intérêt à ce qui regarde ce jeune garçon ? — Beaucoup, et à double titre; d'abord, comme tout être sensible et raisonnable doit le faire, ensuite comme son historien.

— Son historien? — Là-dessus, il me fallut lui dire comme quoi j'avais l'honneur d'écrire dans les *Enfans peints par eux-mêmes*, et la nécessité où je me trouvais de parler un peu en détail de l'*élève de son théâtre*. — Rien de plus facile, mon jeune auteur; descendez avec moi dans mon cabinet; avant qu'il soit un quart-d'heure, Batiste viendra vous y trouver; vous causerez avec lui, et il vous apprendra tout ce que je ne pourrais vous dire d'une manière impartiale. — Je remerciai, et nous suivîmes le Physicien du Roi dans son cabinet; après quelques instans, nous vîmes y entrer Batiste ; nous eûmes de la peine à le reconnaître d'abord, tant il était heureusement changé. Ce n'était plus ce pauvre enfant maigre et hâve, malproprement tenu et grotesquement affublé dans des habits trop longs pour sa taille, et des souliers trop larges pour ses pieds; il était proprement vêtu d'une jolie redingote noire, qui faisait avantageusement ressortir sa taille svelte et gracieuse ; le reste de sa toilette était à l'avenant, et la métamorphose était complète. Il se présenta sans embarras et sans hardiesse ; nous eûmes bientôt fait connaissance, et, après lui avoir expliqué en peu de mots comment nous étions instruits de sa vie et de sa rencontre avec M. Comte, nous le félicitâmes des dispositions qu'il venait de déployer dans la pièce où il jouait pour la pre-

Lith. Rigo Frères, r. Richer, 7.

mière fois; enfin nous lui demandâmes s'il était satisfait de sa nouvelle position.

— Mille fois plus que vous ne pourriez le penser et que je ne pourrais l'exprimer (nous répondit-il aussitôt); il faut, pour bien comprendre le bonheur dont je jouis aujourd'hui, connaître quelles étaient mes tribulations de saltimbanque; mais puisque vous les connaissez déjà, je ne veux pas vous en faire de nouveau le tableau. Quelle différence, mon Dieu! et combien je remercie tous les jours la Providence de m'avoir placé sous les pas de M. Comte. Ici j'ai trouvé, avec la plus douce bienveillance, les soins les plus éclairés et tous les avantages de la vie. Ce n'est plus cette existence nomade et avilissante, où j'étais obligé, pour exciter la gaîté d'un public grossier, de débiter mille folies que me suggéraient, et la haine de mon patron et le désir de me faire applaudir d'un auditoire peu difficile; je n'ai plus à craindre, tel que l'esclave Esope, cette alternative d'être battu, si je dis trop bien, et battu encore si je dis mal. Ici nous sommes sûrs, au contraire, de l'éloge, quand nous le méritons, comme du blâme, quand nous l'avons encouru. Ici le public n'est plus le même; bien élevé, choisi et plus lettré, il se montre avec raison difficile, et sur les pièces qu'on lui présente et sur la manière dont les acteurs comprennent et rendent leurs rôles. Aussi, pour conquérir ses suffrages, quelles peines ne nous imposons-nous pas, et quels soins nos chefs sont obligés de prendre? car vous comprenez facilement que nous sommes trop jeunes encore pour saisir les intentions du dialogue, pour les rendre par les inflexions de la voix, par la pose, le geste et le jeu de la physionomie. C'est aux excellens guides, aux professeurs expérimentés que nous a donnés M. Comte, à M. Duffaud, régisseur du théâtre, auteur lui-même d'un grand nombre de pièces représentées avec succès sur notre scène, à M. Brun, à Madame Gamas, artiste du Théâtre-Français; c'est à leurs leçons éclairées et patientes, à leur persévérance, que ne sauraient rebuter ni l'indifférence, ni l'incapacité, ni la légèreté de plusieurs d'entre nous; c'est à eux que nous devons la faveur de pouvoir paraître enfin devant le pu-

N°. 24.




LE PETIT ACTEUR

Desesserts Editeur

Lith. Rigo Freres r. Richer, 7.

resta la bouche close : ***Mais allez donc, petit sot***, lui dit enfin le souffleur assez haut pour être entendu du malheureux. — ***Allez donc, petit sot,*** répète tout haut celui-ci, sans réfléchir que le mot s'adressait personnellement à lui; et le parterre de rire à gorge déployée.

Mais comment peut-on obtenir si promptement des résultats aussi complets d'enfans jeunes encore? si j'en juge par la difficulté que nos maîtres éprouvent à obtenir même de légers efforts de la plupart de leurs élèves; je m'imagine qu'ici la difficulté doit être bien plus grande encore. — Vous êtes dans l'erreur, et les deux enseignemens ne peuvent se comparer que bien imparfaitement. Vous autres, MM. les écoliers, vos études sont sérieuses, abstraites, et n'offrent pour la plupart aucun attrait à votre imagination; outre ces motifs, vous ne pouvez l'attendre le résultat de vos études, que pour un avenir encore très-éloigné, vous en comprenez donc d'autant moins l'importance qu'elle est beaucoup moins immédiate; vos récompenses sont petites et restreintes, l'honneur que vous pouvez en retirer ne dépasse guère le cercle de votre famille ou les murs de votre classe. Mais ici votre récompense est immédiate; le jour où, après bien des travaux et bien des études, nous avons enfin saisi l'esprit d'un rôle, nous avons fait quelque chose de fini, de complet, qui va prendre le soir même son existence, et nous attirera, non-seulement le suffrage de nos maîtres une fois, mais tous les jours les applaudissemens de plus de huit cents personnes; notre nom est livré à toute une ville, toute une grande ville; on s'y occupe de nous; aussi posséder un rôle un peu élevé, est-il une faveur que nos maîtres n'accordent qu'à ceux qui s'en montrent dignes; un de nous paraît-il faible dans son jeu, aussitôt un autre le remplace et se glorifie de faire mieux que lui; c'est pour cela que plusieurs élèves étudient le même rôle, afin que l'administration puisse toujours choisir, et soit par le même moyen à l'abri des maladies, des mauvaises volontés et des petits calculs qui interrompraient les représentations.

— C'est un puissant levier, je le conçois, que votre amour-propre ainsi excité et mis en jeu; mais ce moyen ne doit-il

pas quelquefois dépasser le but et exciter parmi vous des rivalités ardentes, capables de dégénérer en jalousies, et même en inimitiés profondes. — Oui : cela se voit quelquefois ; mais le plus heureux remède, exagéré dans son application, ne peut-il pas devenir mortel?... C'est à nos chefs à n'employer ce moyen qu'avec les restrictions que leur dicte leur sagesse ; aussi, ces cas sont-ils rares ; cependant, ils arrivent quelquefois, et alors il se joue sur la scène une double pièce ; c'est un petit drame dans un autre drame, un duel où chacun s'efforce de triompher de son rival, non par une noble concurrence, mais par de lâches et petits moyens. Tantôt l'un des deux interlocuteurs donne mal la réplique à l'autre, et le met dans un grand embarras ; tantôt il manque la riposte, et en fait une à laquelle son rival n'étant pas préparé, ne peut répondre. Ces petits guet-à-pens trouvent toujours leur punition ; mais le coup est porté, l'effet est produit, et comme c'était tout ce que voulait le concurrent jaloux, il subit sa punition avec résignation.

— Mais la discipline, comment la maintient-on parmi ce grand nombre d'enfans légers et joueurs ?

— Tous les élèves sont rétribués ; ils reçoivent depuis 5 francs jusqu'à 100 francs et plus par mois ; sur cette somme, sont prises les amendes que peuvent encourir les élèves indisciplinés : en outre, comme punition, nos chefs ont la suppression de rôles, et enfin les congés. On a rarement lieu d'en venir à cette extrémité déshonorante pour celui qui en est l'objet ; car chacun de nous sait que c'est une faveur réelle d'être admis au nombre des élèves du théâtre, et, par conséquent, fait tous les efforts nécessaires pour conserver un avantage qu'il ne pourrait trouver ailleurs. On n'a donc généralement à nous reprocher que des fautes légères, provoquées plus souvent par la légèreté naturelle aux enfans, ou à certains caractères, que par de mauvaises intentions. Cette légèreté qui existe toujours chez nous, se fait moins remarquer dans certaines circonstances que dans d'autres : les jours des répétitions générales que doivent suivre la première représentation, par exemple. Ce jour-là, chacun est à son poste, sérieux et préoccupé ; préoccupation bien concevable chez des

enfans qui ont tous un intérêt plus ou moins direct à se faire bien venir du public ; ensuite, ils revêtent un *costume* nouveau, ou bien prennent un *rôle* dans lequel ils ne se sont pas encore montrés. Parmi eux, tel qui n'avait jamais eu que des bouts de rôle, se trouve en avoir un plus important, celui-ci sait qu'à tel acte, il va se trouver seul en scène ; c'est le moment critique pour lui, puisque personne ne partagera avec lui l'attention des spectateurs ; s'il est applaudi, les éloges lui seront bien personnels ; mais aussi, s'il est mal accueilli, toute excuse lui devient impossible ; il ne peut faire retomber sur personne l'insuccès de la soirée. Tout lui appartient en propre, et les éloges et le blâme. Sa préoccupation est donc bien naturelle ; il repasse son rôle ; il ne saurait être trop sûr de lui-même ; ces jours-là peuvent se comparer pour l'acteur aux jours de bataille pour le soldat. Les premières représentations sont en quelque sorte de nouveaux débuts pour nous, leur importance est presque égale à celle de ceux-ci, et, vous n'ignorez pas que plus d'un début a frappé de mort la carrière d'un artiste dramatique...

— Je ne conçois même pas que vous ayez le courage de vous présenter ainsi sur la scène, devant tant de monde, dont les regards sont attachés sur vous. Il me semble que je me troublerais entièrement, et deviendrais incapable de prononcer un mot.

— C'est l'effet aussi que la vue du public produit sur tous les acteurs dans les premiers temps ; mais on a soin de les y habituer par degrés ; d'abord, en les introduisant comme *figurans* sur le théâtre ; c'est-à-dire, seulement pour occuper une place dans un groupe, qui n'est là que pour l'effet. Ensuite on leur fait dire quelques mots ; comme :

. . . . . . . . Monsieur, c'est une lettre,
Qu'une dame tantôt m'a dit de vous remettre.

. . . . Puis, suivant qu'ils ont plus ou moins de dispositions, on agrandit tous les jours leurs rôles, jusqu'à ce qu'habitués entiè-

rement au public, ils n'en reçoivent plus cette vive impression, qui, d'abord, paralysait leurs facultés.

Je fis encore à Batiste plusieurs questions sur les mœurs générales de ses condisciples, sur les traits les plus généraux de leur caractère; mais il était depuis trop peu de jours à même de faire des observations à ce sujet, il m'engagea à les faire moi-même; mon oncle pria donc M. Comte de m'autoriser à assister aux leçons et aux répétitions de ses élèves, afin que je pusse en parler avec une plus grande connaissance, et d'après le résultat de mes propres observations. M. Comte, avec son obligeance habituelle, accéda à notre désir, et engagea même son nouveau débutant à me servir de *Cicerone* dans les études que je me proposais.



## VOYAGE DERRIÈRE LA TOILE.

### PREMIÈRE PARTIE.

La Rampe. — Le Trou du Souffleur. — Les Coulisses. — Les machines. — Les Prétentions. — Les Loges des Acteurs. — Les Deux Lunettes de la Toile. — Le Dessous du Théâtre.



Telle était mon impatience de profiter des avantages qui venaient de m'être offerts, que le lendemain me parut d'une longeur interminable; enfin, le jour baissa, et nous nous acheminâmes vers le passage Choiseul; nous y arrivâmes assez avant le lever de la toile, pour commencer de suite notre exploration. Batiste se montra toujours aussi complaisant, et c'est à ses soins que je dois les détails que je vais tâcher de vous transmettre.

L'aspect intérieur de la scène et de ses alentours, me frappa d'abord désagréablement; je ne retrouvai plus rien des charmantes perspectives qui de loin m'avaient enchanté; mais des peintures grossières sur du bois ou sur de la toile tendue, des

arbres feuillus en devant; mais dont le côté opposé n'offrait que le bois nu, ou la toile grise ; des maisons, qui, du parterre, me paraissaient se perdre derrière un bosquet, se terminaient ici brusquement, à deux pas dans la coulisse. La montagne, qui me semblait se confondre dans l'éloignement avec le ciel, je la touchais du doigt, et la dépassais de la tête; cette rose si fraîche que vous admirez de là-bas, moi je l'ai touchée, et je vous assure qu'alors j'étais loin de partager votre admiration. Les effets de lumières ne sont plus aussi les mêmes derrière la toile; l'intérieur de la scène est sombre, mal éclairé ; les objets n'y sont pas dans leur jour; j'étais complètement désenchanté, et, à chaque pas, j'étais tenté de m'écrier : *Ce n'est que cela?...* Je m'en voulais presque de mon admiration passée. Mon oncle me fit comprendre que ces arbres, ce ciel, ces maisons, ces montagnes, étant faits pour être vus de loin, ne pouvaient avoir des perfections que dans leur ensemble, et par leur effet général : que les teintes qui, de près, me paraissaient grossières et heurtées, se fondaient l'une dans l'autre, et s'harmonisaient par la distance; que devant être vues à la lumière de la lampe, dont la clarté a le pouvoir d'absorber certaines nuances, les couleurs devaient donc être très-vives et très-foncées, pour réaliser l'effet qu'a cherché le décorateur. Je compris que l'art, qui consiste à faire un tableau complet de sept ou huit cents pieds, devait exiger d'autres moyens et d'autres études que le tableau de trente ou quarante pieds, fait pour être vu à petite distance. Comme il me faisait ces réflexions, j'appliquai mon œil à l'une des *lunettes* par lesquelles on voit de la *scène* ce qui se passe dans la salle. Vous avez dû voir, plus d'une fois, un regard, partant de ce rond, parcourir toute la salle, depuis les banquettes de l'orchestre jusqu'aux dernières loges, et à la dernière galerie. Je cherchais quel pouvait être l'usage de ces *lunettes*, je ne tardai pas à l'apprendre par moi-même. Les *trois coups de marteau*, signal du *lever de la toile*, se firent entendre : la scène fut vide dans un moment, et la toile se leva lentement; de la coulisse où je m'étais retiré, mes yeux furent éblouis de la lumière ardente de la *rampe*, qui succéda tout-

à-coup à la demi-obscurité à laquelle mon regard était déjà presque accoutumé, et je vis que, par dessus cette barrière de lumière, l'œil ne pouvant plus rien distinguer dans la salle, on ne pouvait, de la scène, s'assurer des dispositions du public et de son nombre, que par les lunettes dont j'ai déjà parlé. Le premier effet de cette vive lumière, produite par les quinquets de la rampe, fut de rendre aux décorations l'éclat qui leur manquait; et l'harmonie des teintes, dont le défaut m'avait choqué un instant auparavant, se trouva rétablie au même instant. La peinture en décorations est donc un art qui a d'autres règles que la peinture ordinaire, et des moyens différens. Dans le nouvel aspect qui s'ouvrait devant moi, ce qui me frappa le plus, fut la tête du *souffleur* passant à travers son trou, et soutenant à demi-voix la mémoire des interlocuteurs. Je ne fus pas non plus médiocrement surpris de voir les acteurs quitter la coulisse où je me tenais, et entrer en scène, comme s'ils venaient de la rue ou de la campagne, quand le dialogue le supposait. Je ne sais s'il en est partout de même, mais ici, le meilleur ordre régnait dans les coulisses, où chacun attendait en silence que son tour vint d'entrer en scène. Je voulus cependant visiter les loges où se travestissaient les acteurs. Batiste me conduisit à une loge destinée à cet usage, et servant à plusieurs élèves. Ici, la scène était plus plaisante. Cette chambre ne renfermait qu'une glace de médiocre grandeur, que se disputaient les élèves. L'un prétendait en user pour faire ses moustaches, l'autre pour ajuster sa perruque qu'il craignait de mettre ridiculement de travers, celui-ci voulait y voir le nœud de sa cravate, et cet autre, la forme de son gilet. Pauvre glace! Comme elle était ce soir-là un sujet de dispute et de jalousie. Je crus remarquer dans plusieurs un peu de coquetterie; sans doute, ils se trouvaient assez gentils sous leur costume nouveau. Oh! vanité... De là, je passai *sous le théâtre*: cet endroit ressemble assez à une construction sur pilotis: les poutrelles et les poutres, les potences et les madriers, s'y croisent en tout sens. On conçoit aisément que la scène ne peut pas être plafonnée, puisque d'un jour à l'autre, il

peut y avoir nécessité de trouer le plancher, ou d'en enlever une partie, suivant les décorations; mais, pendant que j'observais ainsi toutes ces choses nouvelles pour moi, le temps avait marché, sans que je m'en aperçusse, le spectacle était fini : je souhaitai le bonsoir à Batiste, en le remerciant, et me retirai avec l'intention de revenir le lendemain.

## DEUXIÈME PARTIE.

**La Répétition. — Le Débit et le Geste. — Le Chant et la Danse. — Les Paroles et les Habits. — Esquisse physiologique de l'Acteur.**

---

Le lendemain, non plus le soir, mais à onze heures, je me rendis au *Théâtre des Jeunes Élèves*, et n'eus que la peine de décliner mon nom pour voir les portes s'ouvrir devant moi; je reconnus l'amabilité de M. Comte, et l'en remerciai à part moi. Me voici sur la scène; mais Dieu! quel silence, quelles ténèbres, où suis-je? Est-ce bien là cette salle, hier si brillante, si animée?... J'avais peu goûté les effets de perspective théâtrale vus de près; mais j'ai lieu de les regretter, tant à cette heure tout est pêle-mêle et confus. Ici, un arbre à côté d'une montagne qu'il surpasse de près de moitié, une tenture de salon au milieu d'un bois, etc.; et tout cela éclairé par deux ou trois lampions fumeux, qui donnent une clarté à peine suffisante pour me laisser voir mon voisin, jeune garçon de douze ou treize ans, qui parle dans ce moment, mais d'une voix si morne qu'il y a, je vous prie de m'en croire, quelque mérite à l'écouter :

« — Oui, monsieur, l'honneur me fait un devoir de vous » refuser dorénavant ma maison.

« M. Duffaut, *dont je reconnais la voix*. — Appuyez donc » davantage sur les mots *honneur* et *refuser*. »

(*L'élève répète d'une voix toujours monotone sur un ton très élevé.*)

« M. Duffaut. — Je ne vous ai pas dit d'élever le ton de » votre voix, mais seulement d'appuyer davantage sur certains » mots pour en faire ressortir le sentiment. »

Je ne vous répèterai pas toutes les observations auxquelles donne lieu le jeu de nos jeunes acteurs : celui-ci exagère le sentiment de sa phrase ; celui-là n'en comprend pas la portée ; les gestes de cet autre sont sans grâce, sa démarche embarrassée, sa tournure raide et guindée ; un quatrième ne sait pas sa réplique, il faut la lui souffler ; la répétition devient ainsi, pour les chefs qui la dirigent, une leçon pénible et fatigante.

Lorsqu'il s'agit de chant, la répétition, pour n'en être pas plus amusante, devient plus curieuse peut-être à voir. Tous nos jeunes gens n'ont pas la voix juste ; tantôt elle *mue,* et ils ont constamment *un chat dans la gorge ;* ils s'efforcent en vain de le chasser, le maudit *chat* s'obstine à ne laisser sortir de leur gosier que des sons mats et voilés, ou bien ils ne peuvent donner telle ou telle note, et chaque fois qu'elle se représente dans la phrase musicale, elle l'interrompt invariablement, et est remplacée par un bruit faible et sourd, assez semblable à celui qu'on produit en soufflant dans un tube ; les camarades, toujours peu charitables, rendent cette idée par une expression qui, pour être triviale, n'en est pas moins juste ; ils appellent cela *chanter comme un tuyau de poêle.* Il s'en rencontre qui n'ont pas *d'oreille,* terme consacré pour dire qu'ils ne comprennent pas les nuances des sons ; ceux-là, par contrecoup, ont souvent la voix fausse *comme un jeton*, comparaison juste encore, si l'on se rappelle qu'autrefois les pièces en cuivre, frappées en mémoire d'un évènement remarquable, s'appelaient *jetons,* et n'étaient pas plus qu'aujourd'hui, acceptées comme valeurs monnayées. Il y en a aussi qui manquent de mémoire, et ne peuvent retenir un air qu'après l'avoir entendu cinquante fois. Il faut donc que le maître de musique le leur fasse chanter indéfiniment, en les accompagnant sur son violon. Vous ne vous imaginez pas, je pense, qu'il doive prendre un plaisir bien vif à cet exercice ; les plus malins ont encore un mot spécial pour caractériser cette manière d'apprendre un air : cela

s'appelle *seriner* un air à quelqu'un; l'élève, à qui ce moyen est indispensable, prend de là le nom de *serin*, et le violon, qui n'est pas toujours un *Stradivarius*, le nom de *serinette*.

La danse n'offre pas des singularités aussi saillantes que le débit ou le chant; les *faux pas*, les *positions manquées*, l'oubli d'un *jeté-battu*, la lourdeur d'un *entrechat*, affectent moins désagréablement qu'un contre-sens ou qu'une fausse note; mais on se tromperait, si l'on pensait que cet art demande moins de soins ou d'étude que les deux autres; un danseur imparfait peut bien ne pas choquer le public, mais il n'y a que le danseur gracieux, souple et léger, qui puisse le charmer. Au résumé, le caractère du jeune acteur est un composé de présomption, de laisser-aller, d'insouciance et d'affectation; sa tenue est généralement soignée, sa démarche aisée; il gesticule en parlant, et se pose sur la hanche pour écouter; son discours ne manque pas d'une certaine teinte de littérature; le *jeune premier* est précieux, un peu affecté, mais très-soigné dans sa parole et dans sa mise. Le *comique* vise à l'effet; il cherche, malgré lui, à vons dérider; sa pensée revêt toujours une forme plaisante, tant l'habitude de répéter l'esprit des auteurs le porte à les imiter. Les *rôles à manteau*, tels que ceux de prince, de héros, font contracter, à celui qui les remplit, une parole calme et une attitude fière; il se croit toujours prince de l'île de *Barataria*, ou duc de *Monte-Fiasco*. L'acteur imberbe, habitué à revêtir la perruque blanche et l'habit de vieillard, vous parle avec autorité, et est souvent sur le point de commencer sa phrase par ces mots paternels : *Mon enfant*.... Le jeune acteur est généralement aimable et facile; son intelligence, excitée sans cesse, se mûrit prématurément, et lui donne le sens d'une foule d'idées qui sont encore nulles pour les autres enfans du même âge; il les exprime aisément et même correctement, par la raison qu'il trouve dans sa mémoire une foule d'expressions heureuses ou choisies, qu'il s'approprie au besoin sans s'en apercevoir.

Nous terminerons cet article en faisant remarquer que beaucoup de nos meilleurs artistes dramatiques, Madame Volnys (Mademoiselle Léontine Fay), dont le nom seul est un éloge;

Bouffé, si intelligent dans tous ses rôles, si varié, si vrai dans son jeu, et d'autres encore dignes d'être appréciés du public amateur, ont commencé dès l'enfance leurs études dramatiques. De là, nous conclûrons que, pour l'art théâtral comme pour toute autre carrière, l'enfance est la véritable époque où le travail prépare les succès; la jeunesse est le temps où l'on sème, et nous devons tous nous rappeler que l'on ne moissonne que suivant ce que l'on a semé.

JULES MOUNIER.

# LE
# FILS DU CULTIVATEUR.

N° 25.



LE FILS DU CULTIVATEUR

Desesserts Éditeur. Lith. Rigo Frères et Fisher



Desesserts Editeur.

Lith. [illegible] Frères r. Richer 7

pris en général, c'est-à-dire tel qu'il se présente neuf fois sur dix.

Ses travaux seront, en miniature, les travaux de son père, et sa vie prendra la couleur de la sienne. Jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, il se traîne dans la ferme, patauge dans les étables, court et flâne dans les champs; loin d'être utile à sa famille, il lui est bien plutôt un embarras et une gêne continuelle; car il exige encore de la part de sa mère une surveillance et des soins assidus; mais il s'est familiarisé avec les aspects de la campagne; il connaît très-bien les animaux, et déjà s'est habitué, à l'exemple de son père ou de sa mère, à marcher parmi eux, à leur imposer l'empire de sa volonté; il n'a jamais rien fait, ou bien peu de chose encore, mais il sait ce qu'il faut faire, parce que cela s'est fait mille fois sous ses yeux. Il sait quelle nourriture convient aux chevaux, quelle aux vaches, quelle aux cochons, quelle aux poules, etc. Il sait à quelle heure et comment on la leur donne, et comment on la leur prépare; il distingue déjà par leurs noms particuliers tous les instrumens aratoires : ceci est une *houe*, et cela un *soc de charrue*, et cet autre une *binette*; déjà, il vous dira tout ce qui compose le harnachement des chevaux de son père: la *bride*, le *mors*, l'*œillère*, le *trait*, etc.; il ne demandera pas à quel temps on sème, à quelle époque on moissonne, ni le moment de la vendange, etc. Toutes ces connaissances lui sont familières. Né dans la ferme, élevé au milieu des occupations qui doivent un jour être les siennes, il les connaît aussi parfaitement que le fils d'un menuisier, élevé dans l'atelier de son père, peut connaître ses outils et leurs usages. Mais le voici arrivé à l'époque où ses services peuvent acquérir une valeur réelle.

Pour fixer davantage l'esprit sur l'emploi qu'il doit faire de ses premières connaissances, de son temps et de ses forces, prenons-le à l'âge de treize ou quatorze ans. Il est généralement fort et robuste; la vie du grand air, et des occupations, presque toujours matérielles, ont développé et assuré sa constitution physique beaucoup plus que son intelligence : dans nos villes où le contraire ne se présente que trop souvent, on lui donnerait

seize ou dix-sept ans. Il peut donc être employé avec profit par sa famille, et sa vie commence à être occupée comme celle de son père, c'est-à-dire sans relâche.

Mais, comme ses travaux, bien qu'assez uniformes, ne se renferment pas tous dans un même cercle, et qu'ils varient suivant les saisons et suivant les lieux, nous sentons la nécessité de partager notre travail d'après ces circonstances. Il est employé au dehors ou au dedans de la ferme ; au dedans, ses occupations sont presque toujours les mêmes ; levé à cinq heures du matin, son premier soin est de visiter les étables, de les nettoyer, de s'assurer qu'aucune bête n'est malade, et enfin de renouveler leur litière et leurs provisions ; il aide ensuite sa mère à préparer la soupe des garçons de ferme et des ouvriers ; il fait cuire les pommes de terre, et les porte aux cochons ; il ira tirer de l'eau au puits, ou en ira chercher soit à la fontaine, soit à la rivière ; il balaie la cour de la ferme, le devant de la porte ; c'est à lui qu'appartient le soin d'enchaîner les chiens de basse-cour, de les désenchaîner le soir, de leur donner leur pitance ; aussi les gros dogues, gardiens fidèles de la ferme, le connaissent-ils bien, et c'est plaisir de les voir bondir avec joie autour de lui, et lui demander humblement une caresse. Les vaches aussi connaissent sa voix et son pas ; quand, dès le matin, il vient leur rendre visite, elles l'accueillent par leurs mugissemens, s'agitent dans l'étable, et tournent vers lui leurs gros yeux hébétés ; les plus récalcitrantes se laissent traire par lui sans résistance ; le gros limonier de son père hennit à son approche, et frappe du pied la terre ; il lui parle, et le cheval l'entend, le suit hors de l'écurie sans longe et sans bride, se laisse bonnement étriller et harnacher par cet enfant de douze ans, sans témoigner jamais la moindre indocilité ; il le fait, à la voix, se placer dans les brancards de la charrette, juste au point où il peut être attelé. N'ayez pas peur que le cheval se fâche ou s'emporte ; il s'irriterait peut-être contre un homme, mais il se laissera docilement mener par un enfant ; car ce n'est plus un joug qu'on lui impose, mais une autorité qu'il accepte. Si la ferme de son père est située près d'une grande ville, il aura au moins une

N° 26.



LE FILS DU CULTIVATEUR.

Desesserts Editeur. Lith. Rigo Freres, r. Richer, 7.

Nº 26

fois par semaine une nuit toute entière à consacrer à la préparation des objets qu'il doit porter à la ville. Ne vous imaginez pas que le cultivateur apporte au marché ses légumes et ses fruits tels qu'il les a récoltés. Non: il faut nettoyer les pommes de terre de la terre qui les recouvre encore; il faut en enlever la tige et les bourgeons; les plus belles sont séparées des autres, celles d'une meilleure qualité mises à part; les carottes devront être réunies par bottes; il y aura des bottes de carottes à 6 sous et d'autres à 3; les ognons ne sont pas les légumes qui lui coûtent le moins de peine; vous savez la singulière propriété qu'a ce légume de dégager une odeur qui irrite le sens olfacteur, et fait pleurer celui qui l'épluche; eh bien! il faut qu'il en épluche, lui, des milliers dans sa nuit; aussi ses yeux pleurent-ils pendant tout ce travail, et restent-ils rouges et fatigués long-temps après. Vous concevez que les fruits demandent plus de soins encore. Ici ce sont les poires qu'il faut ranger par espèce, et, dans chaque espèce, choisir les plus belles; les raisins qu'il faut mettre en paniers, de manière à ce qu'ils ne s'écrasent pas, et les cerises, et les abricots, etc. Quand il a passé toute la nuit dans ce travail, à trois heures du matin, il charge la charrette, y attèle le cheval, et, accompagné de sa mère (le père doit rester à surveiller les travaux de la ferme), il se dirige vers la ville. Mais, comme il est accablé de fatigue, ainsi que sa mère, il arrive souvent que, tombant de sommeil, il lâche les guides, et le cheval va à sa volonté; mais la bonne bête n'en abusera pas; il connaît son chemin, et le suivra bien tranquillement jusqu'au bout, n'en allant ni plus vite, ni plus doucement; le pauvre garçon ne se réveille qu'à la barrière, ou, par habitude, le cheval s'arrête de lui-même, les douaniers venant régulièrement visiter la voiture, pour s'assurer qu'elle n'introduit pas frauduleusement dans la ville les marchandises qui doivent payer un droit d'entrée. A moins d'avoir voyagé de la sorte, on ne peut se figurer les peines qu'un tel moyen de transport fait éprouver en hiver: la voiture n'est couverte que d'une toile légère; elle est ouverte à tous les vents, et il faut y rester deux ou trois heures sans

mouvement; les extrémités du corps sont presque gelées quand on arrive au marché, et tellement engourdies par le froid, qu'on peut à peine se tenir sur ses pieds. A la Halle, la vente se fait rapidement, et, à sept heures du matin, les voitures s'en retournent vides; mais, au marché, où les denrées se vendent plus avantageusement du reste, la vente prend la journée entière. L'un veut plusieurs boisseaux, ou un sac de pommes de terre; l'autre une quantité de carottes ou de navets; il lui faut quelqu'un pour les porter. *Le fils du cultivateur* n'est pas avare de ses peines, et, pour un modique salaire, il va prendre sur son dos un sac de pommes de terre ou une hottée d'autres légumes, et les porter à l'autre bout de la ville.

Nous avons dit que ses travaux variaient encore pendant les saisons; parmi ceux du *printemps*, nous devons citer le soin qu'il partage avec son père d'émonder les arbres, de les tailler, de bêcher le jardin potager, de planter les légumes, de les arroser quand il est nécessaire, d'en arracher les mauvaises herbes; il va piquer les pommes de terre et les betteraves, c'est-à-dire relever la terre à leur pied; quelquefois aussi il fait, à cette époque, la semaille des blés de mars.

L'*été* lui amène la *fenaison;* c'est-à-dire qu'à cette époque on va *faucher* les herbes des prés; ce travail exigeant une grande habitude de la *faulx*, et plus de force que n'en pourrait avoir un jeune homme de cet âge, les hommes seuls en sont chargés; mais aux enfans on donne le soin de *faner;* pour cela, ils retournent avec une fourche tous les tas de foin préparés par les *faucheurs*, afin que la chaleur du soleil les puisse sécher plus promptement; le fils du fermier, parvenu à l'âge où nous l'avons pris, saura aussi *botteler;* c'est-à-dire mettre les herbes en bottes égales et les attacher avec des liens de foin tordu. Pour ce travail, qui n'est pas le plus facile, et exige une aptitude particulière, l'ouvrier, toujours sur ses genoux, les protége par des *genouillères* en cuir; pour tordre le foin en liens, il se sert d'une *cheville de bois*, taillée pour cet usage. Puis, viennent les cerises; il faut grimper sur les cerisiers, et notre garçon n'en donnerait la commission à personne; d'autant qu'il lui

est permis de s'en régaler à son aise, tout en remplissant les paniers qui, suspendus par une corde à la plus grosse branche, montent et descendent, à mesure qu'ils sont remplis en haut et vidés en bas. Les abricots et les pêches ne le verront pas non plus livré à la paresse. C'est à lui qu'est réservée la cueillette des fraises qui parent nos tables du mois de mai au mois de septembre. Ce travail est plutôt un plaisir qu'une fatigue, et se renouvelle presque chaque jour. Quand il n'a rien de mieux à faire, il se tient armé d'une gaule, dans les blés de son père, et les protége contre l'avidité des poules du pays et des pigeons des voisins. Mais voici la *moisson* qui arrive, époque nouvelle de fatigues et de peines. S'il est d'âge à travailler avec les moissonneurs, vous le verrez confondu parmi eux, ne s'en distinguant que par son activité, dès l'aube matinale jusqu'au coucher du soleil, le dos courbé sous un soleil sans ombre qui le brûle, poignées par poignées, scier le blé parvenu à sa maturité; c'est un des travaux les plus importans de l'année, et qui doit s'accomplir avec une grande rapidité, par la raison que, si une pluie abondante survenait lorsque le blé, coupé sur pied, est encore étendu sur les sillons, l'humidité pourrait le gâter ou le pourrir, et ce serait la ruine du cultivateur. Aussi, on se hâte, on ne prend que le repos le plus absolument indispensable; la moisson ne saurait aller trop vite. Si le fermier est riche et généreux, il fera la part du *glaneur*, que, dans leur simple langage, ils appellent *la part du bon Dieu;* et, le lendemain, vous verrez de pauvres femmes et de faibles enfans, venir dans les sillons dépouillés, ramasser un à un les rares épis tombés de la gerbe opulente; courbés vers la terre, les pauvres gens, à chaque épi qu'ils trouvent, bénissent le maître du champ qui le leur a laissé; cette bénédiction du pauvre au riche ne sera pas vaine, croyez-le, c'est, de tous les moyens de se concilier le ciel, le plus sûr; et malheur au fermier riche et avare qui ordonne à ses moissonneurs de ne rien laisser au pauvre glaneur; Dieu ne bénira pas ses moissons; car le pauvre ne les aura pas bénies!

A l'été brûlant, succède l'*automne;* après la moisson, voici

la *vendange* et la *récolte des fruits*; le temps s'est rafraîchi, et le soleil ne brûle plus la terre; aussi le travail s'allége; il devient presque un plaisir; regardez les gais vendangeurs qui viennent remplir leurs hottes d'un raisin mûr et sucré ; les plus belles grappes, les plus fraîches, les plus appétissantes, seront mises à part pour être vendues avantageusement à la ville, ou suspendues par la queue au plafond de la chambre aux provisions, elles seront servies pendant la froide saison sur la table du fermier, et lui rappelleront l'été au milieu de l'hiver; le reste sera porté à la cuve où il subira les préparations nécessaires à faire du vin avec le suc qu'il contient. Voici venir les récoltes des pommes, des poires, des noix et des noisettes. On *gaule* les pommes et les poires qui doivent servir à faire du cidre; c'est-à-dire qu'on les fait tomber de l'arbre en les frappant d'en bas avec une gaule assez longue pour les atteindre. Les noix se récoltent de même; aussi, dit-on, qu'on va *abattre des noix*. Les pommes et les poires, qui doivent être servies sur les tables, sont cueillies à la main de la même manière que les cerises, et je n'ai pas besoin de dire que le fils du cultivateur n'en laisse le soin à personne. Voici le temps de *labourer* la terre. Trop jeune encore et trop inexpérimenté pour ce rude et difficile travail, le fils du cultivateur suivra néanmoins son père dans les guérêts; il apprendra sous lui l'art de creuser un sillon, de soulever à propos le soc de la charrue, sans blesser les bœufs ou les chevaux qui la tirent, à peser sur elle quand la terre est trop lourde, etc. Un fouet à la main, il excite ou retient l'attelage, suivant les ordres de son père; il apprendra aussi sous lui, à cette époque, l'art d'ensemencer les sillons creusés par la charrue, et de leur confier, avec prudence, l'espoir de la moisson de l'année suivante.

Mais l'air devient plus froid, les prairies sont dépouillées de gazon, les champs n'offrent plus à l'œil attristé que la terre nue, les arbres laissent tomber de leur front leur dernière couronne de verdure; le triste *hiver* s'avance; bientôt la neige couvrira la campagne, alors ses occupations changeront encore, et se renfermeront presque entièrement dans la ferme. Le blé est rentré

dans la grange; mais il faut *battre* les épis, pour en faire sortir les grains qui y sont renfermés; vous le retrouverez donc encore dans la grange, armé d'un *fléau*, et faisant de son mieux pour égaler par son courage la force des hommes faits : ce travail accompli, il préparera les provisions de la saison. Remarquez bien qu'en vous disant : il fait ceci ou cela, je ne prétends pas vous dire qu'il agisse d'après sa seule volonté; je suppose toujours qu'il n'agit que d'après les ordres du chef de la famille, et presque toujours sous ses yeux; mais enfin il se livre à tous les travaux que je viens de vous décrire sommairement.

C'est aussi pendant l'hiver que se perfectionne l'éducation du fils du cultivateur; ses occupations étant moins nombreuses pendant cette saison, il a plus de temps à donner à son instruction; dans les villages populeux, il fréquente l'école communale; dans les petits bourgs, il s'instruit sous le *magister* de l'endroit. Son instruction n'est jamais ni bien profonde, ni bien variée; quand il sait lire, écrire et faire les quatre règles de l'arithmétique, il passe pour très-avancé, et ne va pas plus loin.

Bien que chacune des quatre saisons offre ses plaisirs et ses fêtes aux habitans des campagnes, l'hiver est pour eux le temps le plus fertile en plaisirs. La *Nativité de Jésus-Christ*, le fameux jour de *Noël*, est la plus brillante de leurs solennités; chacun s'y prépare long-temps à l'avance, et, à son occasion, le village est en joie; puis, viennent le *Jour de l'An*, les *Rois*, que l'on fête en famille, et où l'on crée un *monarque* du festin. Royauté modeste et bienveillante, toute de joie et d'abandon, qui, au contraire des autres royautés, ne coûte de larmes et de sang, ni au monarque, ni aux sujets; enfin, les *jours gras*, où l'oie réservée vient embellir la table rustique et exciter l'appétit des convives. Les dimanches sont ses jours ordinaires de fête et de repos. Il ne manquerait pas la *grand'messe* le matin, et le *cabaret* le soir; les jeux de *quilles* ou de *siam*, les *boules* ou le *tir à l'oie*. Vous vous étonnez peut-être de ne pas voir figurer ici les longues *veillées champêtres* où l'auditoire ignorant s'épouvante aux contes de revenans et de fantômes; mais, hélas !

c'est qu'elles n'existent plus guères que dans les livres, *ces veillées de l'hiver*. Aujourd'hui le peuple des campagnes ne croit plus guères aux revenans, ne s'intéresse guères aux contes du soir. La civilisation qui, en marchant, broie sous ses pas bien des préjugés et bien des erreurs grossières, a aussi détruit bien des plaisirs. On chercherait en vain aujourd'hui dans la plupart des campagnes cette aménité de mœurs, cette simplicité de caractère, ces habitudes de bon voisinage qui, il y a cinquante ans à peine, séparaient d'une manière si tranchée le villageois du citadin. Tout s'est fondu dans le vaste creuset des révolutions, tout s'est nivelé; aujourd'hui rien ne distingue plus la plupart des habitans des campagnes des habitans des villes, que la nature de leurs travaux. A peu de chose près, leur costume est semblable, et leur langage même diffère peu; cependant il leur reste encore quelques traits particuliers qui peuvent mettre sur la voie de ce qu'ils étaient autrefois; bientôt, sans doute, ils auront entièrement perdu le peu qui leur reste de leur individualité, qui, s'effaçant chaque jour, tend, comme chaque chose, à s'absorber dans la couleur générale de l'époque. Saisissons donc ce que leur caractère offre encore de saillies à l'observation.

Courbé autrefois sous un joug oppresseur, le paysan, n'osant résister ouvertement, empruntait des ressources à l'esprit de ruse et de fourberie. De là, il resta *rusé* et *traître*. Comme il avait sans cesse à redouter quelque piége tendu sous ses pas; comme il avait, en outre, la conscience de son ignorance, il devint *méfiant* et *ombrageux;* par un abus odieux des priviléges accordés à ses seigneurs, il se voyait souvent dépouillé du fruit de ses travaux; il apprit donc à attribuer à l'argent une valeur d'autant plus grande à ses yeux, d'autant plus inappréciable, qu'elle seule lui offrait un peu de liberté, qu'il lui était plus pénible de s'en procurer, enfin, que ses maîtres s'en montraient plus avides, il devint *avare ;* rendu, par l'habitude autant que par le défaut de sentiment de ses droits et de sa dignité morale, faible et sans énergie, et bientôt humble et rampant devant eux, il n'était pas sans maudire quelquefois leur ty-

rannie, et passant alors, ce qui se voit constamment, d'un excès à l'autre, d'humble il se fit *insolent;* il était donc, à cette époque déjà reculée, rusé et traître, méfiant et ombrageux, humblement adulateur à l'occasion, avare, et, quand il le pouvait impunément, insolent. De ce qu'il était alors, on retrouve encore les traces aujourd'hui, avec les modifications qu'a dû opérer sur lui une civilisation nouvelle. Il est resté généralement cauteleux, méfiant, avare, bassement flatteur, suivant ses intérêts, souvent insolent et toujours entêté ; car il est encore trop ignorant pour savoir distinguer le meilleur entre deux avis, pour savoir le suivre. Mais, devenu plus policé, il sait dissimuler ses défauts sous un vernis de qualité; il n'est plus rusé, il est *habile;* sa méfiance, c'est de la *prudence;* son avarice, de l'*économie*. — L'argent est si difficile à gagner! vous dit-il sans cesse ; — son insolence n'est que de la *dignité*. — Il en vaut bien un autre, et il ne faut pas, parce qu'il n'est qu'un paysan, qu'on s'imagine lui faire la loi; oui-dà! — Ce reste d'exagération vient encore d'un sentiment d'infériorité contre lequel se révolte intérieurement son orgueil; il n'est pas encore bien accoutumé à son indépendance, il n'est pas encore bien sûr de ses droits; et, comme il en doute, il s'assure de leur exercice par leur abus. Sous le costume du XIX[e] siècle, vous voyez encore percer le paysan du XVII[e]. Mais ceci s'effacera bientôt ; bientôt il ne se distinguera plus des autres classes d'hommes, ni par ses défauts, ni par ses qualités. Si, comme dit un philosophe, l'homme a souvent les défauts opposés à ses qualités, et qui ne sont, pour ainsi dire, que l'exagération de celles-ci, nous devons dire que le paysan est prudent, rangé, économe; il laisse toujours plus à ses enfans qu'il n'a reçu de son père, et rien n'est plus rare qu'un cultivateur qui se ruine par sa faute.

Son costume varie suivant les départemens ; ceux qui sont demeurés les plus pittoresques, se voient dans les départemens du Nord et du Midi, dans l'ancien Roussillon, la Guyenne, la Bretagne, etc., comme on les retrouve partout, il est inutile d'en faire ici la description. Les départemens, à un rayon de plus de cinquante lieues de Paris, n'offrent dans le costume de leurs

habitans aucune ou presqu'aucune différence avec ceux de nos ouvriers. C'est la blouse, les sabots et la casquette : les dimanches et les jours de fêtes, il endosse la veste, le gilet et le pantalon de velours. Comme je ne veux pourtant pas vous laisser une trop fâcheuse impression du fils du cultivateur, je veux terminer en vous racontant une petite anecdote dont j'ai été le témoin et l'admirateur. Je vous la donne pour vraie, entièrement vraie, et vous prie de l'accepter comme telle.

Elle vous prouvera, d'abord, qu'il n'est pas de règle sans exception; elle vous démontrera ensuite que les défauts, les plus signalés, peuvent, à force de volonté, se convertir en qualités précieuses; et enfin que, quel que soit le degré de déviation morale, où un individu s'est laissé entraîner, il ne doit jamais désespérer de lui-même, et jamais les autres ne doivent désespérer de lui; tant que, passant courageusement au travers de tous ses défauts, on peut rencontrer un bon cœur.

La famille Lemaire, riches cultivateurs, propriétaires des environs de Paris, se composait de sept individus : le père, la mère et cinq enfans. Certes, les époux Lemaire eussent été heureux, si leur fils aîné, Louis, n'eût troublé leur tranquillité par son détestable caractère; coureur, flâneur, paresseux au-delà de toute idée, emporté jusqu'à la fureur, d'une humeur farouche et atrabilaire, d'une indomptable indocilité, Louis faisait trembler sa famille pour son avenir, et le jeune homme de quinze ans n'annonçait que trop ce que serait l'homme fait; contre ce caractère sauvage, étaient venues se briser et les exhortations de sa mère, et les réprimandes du père, et même de sévères corrections; c'était à en désespérer.

A cette époque, le père Lemaire, qui avait la funeste habitude de s'enivrer, s'égara une nuit en revenant à pied de la ville; plusieurs jours se passèrent sans que sa famille désolée en entendit parler; enfin, on retrouva son cadavre dans la rivière. Comment ce malheur arriva-t-il? Personne ne pourrait l'expliquer, et moi pas plus qu'un autre; je n'invente pas, je raconte. Je ne vous peindrai pas la désolation de la famille; Louis seul parut insensible; mais cette insensibilité n'était qu'à la

surface, comme vous allez bientôt le voir : cette rude nature pouvait être frappée au dedans, mais jamais au dehors; or, un bouleversement s'était opéré dans son intelligence et dans son cœur. Louis ne pleura pas; il ne savait pas pleurer, il ne l'avait jamais su; il ne fit aucune promesse, n'offrit aucune consolation à sa mère désolée, n'essaya d'aucune manière de tarir les pleurs de ses frères et de ses sœurs.... Il fit bien plus....

Le lendemain de cette nouvelle, il se leva avant l'aurore, parcourut les étables et les écuries, alla donner à manger aux bêtes; puis, fut dans les champs surveiller ses ouvriers; seul, il allait vendre ses légumes à la ville, et en rapportait scrupuleusement le prix à sa mère! Il voulut même placer en pension son plus jeune frère et sa sœur cadette. Il parlait aux ouvriers, et, à chacun, avec une autorité telle, qu'on n'osait ni répondre, ni résister. L'ordre le plus parfait, la discipline la plus sévère régnait dans la ferme; les rentrées se faisaient régulièrement; les paiemens étaient toujours prêts; chacun s'étonnait, avec raison, de la nouvelle conduite de Louis; sa mère voyait tous les travaux se faire et s'accomplir sous ses yeux, sans presque avoir à s'en occuper; d'une main ferme, et avec une activité infatigable, Louis protégeait les intérêts de sa famille; et, sans la peine que celle-ci ressentait encore de la perte bien douloureuse du père Lemaire, elle n'eût pu s'apercevoir qu'il lui manquait un chef. La conduite de Louis ne se démentit jamais; ce qu'il était devenu en un seul jour, il le resta toujours; il n'avait pas pleuré son père, lui; mais en honneur de sa mémoire, par respect pour lui, d'un seul coup, il avait tranché jusque dans leurs racines les vices qui croissaient dans son cœur, et les avait remplacés, au même instant, par de nobles et grandes vertus. C'est que c'était un cœur bon et fort, voyez-vous, et qu'avec ces cœurs-là, on peut espérer de telles métamorphoses. Si vous voulez avoir le secret de la merveilleuse transformation qui s'opéra dans Louis, il est tout entier dans une réponse qu'il fit à sa mère, trois ans après le triste accident qui la rendit veuve.

— Comment donc, as-tu fait, lui disait-elle un soir, mon cher Louis, pour devenir comme ça, tout de suite, un si brave garçon, toi, qui ne valait rien du tout la veille? — Ne leur fallait-il pas un père, répond Louis, en regardant ses frères et ses sœurs silencieusement assis autour de lui, et attentifs à ses paroles, et qui donc leur en eût servi, si ce n'est moi?...

Ainsi, le merveilleux changement s'expliquait par l'attachement qu'il portait à ses jeunes frères et à ses sœurs; mais, croyez-le aussi, Louis voulut alléger sa mère du poids immense que la mort de son père laissait peser sur elle. Il ne se dit pas : Cela est bien difficile d'être si laborieux; cela est bien difficile de se priver des jeux et des plaisirs, auxquels je suis si bien habitué. Non : il ne vit qu'une seule chose, la nécessité de changer sa conduite; il ne se dit qu'un seul mot : J'étais mauvais sujet, et je deviendrai bon sujet, et non pas dans six mois ou dans un an, mais demain. Vous avez vu comme il tint parole, et maintenant convenez d'une chose avec moi, c'est que rien n'est impossible à un bon cœur, soutenu d'une forte volonté.

ARTHUR DE FILIÈRES.

# LES SOURDS-MUETS

ET

# LES AVEUGLES.

# LES SOURDS-MUETS

ET

# LES AVEUGLES.



« Son art enfanta des merveilles.
Du sourd, il ouvrit les oreilles;
Le muet se fit admirer.
O méchant! cesse ton murmure;
Vois! tous les torts de la nature:
Un homme a su les réparer. »

(AIMÉ MARTIN.)



« Quelle est cette troupe de musiciens, jeunes filles et garçons, se tenant deux à deux par une main, et portant leurs instrumens de l'autre? Ce sont les jeunes aveugles qui viennent se joindre à leurs frères les sourds-muets, pour fêter un des bienfaiteurs des deux familles. De toutes parts les sourds-muets accourent. En un clin-d'œil, les hôtes arrivans se trouvent débarrassés de leurs instrumens, et trouvent dans chacun des sourds-muets un guide, un introducteur et un ami. »

(PAULMIER, *élève et collaborateur de l'abbé Sicard.*)



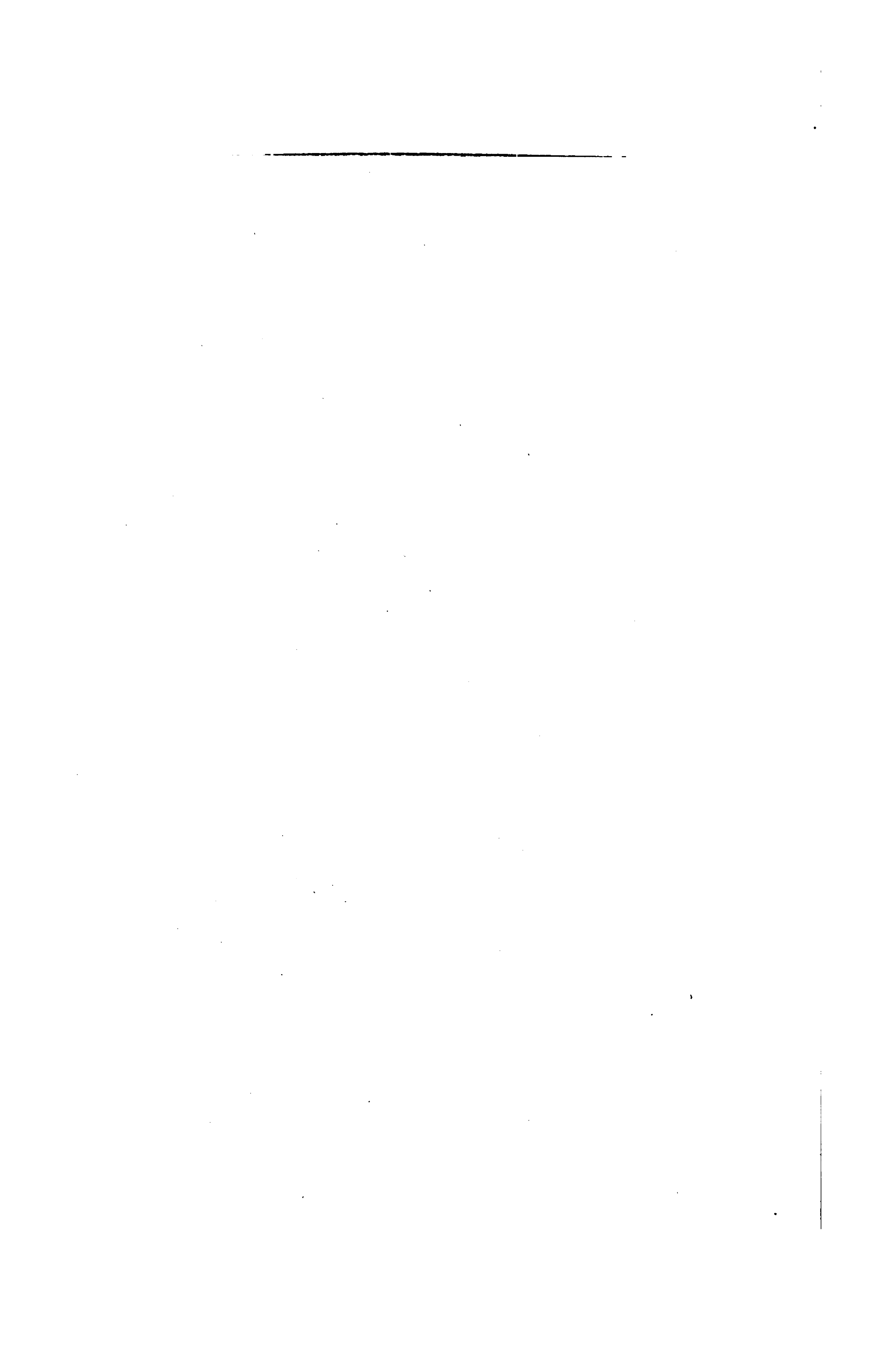
N° 27



LE JEUNE AVEUGLE.

Desesserts Editeur

Lith. Rigo Freres et C^ie



Desesserts Editeur

Lith. Rigo Freres et Cie




# LES SOURDS-MUETS ET LES AVEUGLES.



ous avez remarqué, sans doute plus d'une fois, l'inégale répartition des biens et des maux ici-bas : inquiets et troublés devant cette injustice apparente, vous en aurez vainement cherché la cause, et vainement vous vous serez demandé pourquoi la nature, qui a répandu ses bienfaits avec tant de profusion sur quelques hommes, comblant ses privilégiés de tous les dons du corps et de l'esprit, s'est montrée, envers d'autres, avare de ses faveurs les plus communes, et pourquoi à ceux-là, elle semble avoir réservé tous les maux dont elle a exempté les premiers. Les voiles qui enveloppent les décrets de la Providence, sont impénétrables à nos yeux ; gardons-nous de les interroger !.... Cependant, si vous jetez les yeux sur tous ces malheureux, hélas ! qui ne sont que trop nom-

breux dans nos grandes cités; en considérant ces aveugles, ces boiteux, ces paralytiques, amas confus d'infirmités, trop souvent fruit amer de l'inconduite et de la misère, une haute pensée ne vous saisira-t-elle pas? Dieu, s'il l'eût résolu, ne pouvait-il pas vous frapper, comme il a frappé ces malheureux! Grande leçon! bien faite pour humilier votre orgueil par la vue de l'abjection de vos semblables, et qui doit imprimer profondément dans vos cœurs le sentiment de votre fragilité et de votre néant!....

Parmi ces êtres malheureux, deux classes surtout sont dignes de tout notre intérêt et de toute notre pitié : les *sourds-muets* et les *aveugles;* les uns et les autres n'ayant pu recevoir que d'une façon imparfaite et tardive les impressions du monde extérieur; en effet, l'enfant entend les sons, sa voix s'exerce à les répéter, et bientôt le rapprochement de l'objet et du nom qui lui est attaché, fait naître la pensée dans son esprit; ses yeux s'habituent à reconnaître la forme, qui s'est souvent offerte à sa vue, et à la distinguer ensuite parmi d'autres formes; mais les sourds-muets, n'ayant jamais reçu l'impression d'un son, ne peuvent jamais non plus exercer leur voix à en reproduire aucun, ce n'est donc que, bien long-temps après l'époque où les autres enfans ont acquis l'usage de la parole, lorsque leur esprit s'est, pour ainsi dire, développé par sa propre force, qu'ils peuvent concevoir une idée distincte des choses qui frappent leurs regards; mais alors encore, ne pouvant exprimer les impressions qu'ils éprouvent, ni communiquer leurs pensées aux personnes qui les environnent, ni recevoir leurs observations, et rectifier leur jugement d'après leurs avis, leur esprit ne peut atteindre le degré de maturité auquel parvient celui des enfans de leur âge, ni acquérir cette puissance d'observation, qui concourt si activement à développer les forces intellectuelles. Les aveugles ont avec eux ce rapprochement; ce n'est aussi que par l'expérience et le temps qu'ils peuvent être en relation avec le monde extérieur; on ne parvient à leur apprendre les noms des objets et à les leur faire répéter qu'autant qu'ils en connaissent la forme, et, bien que

le sens du toucher se perfectionne chez eux plus tôt que chez les autres enfans, il reste encore assez long-temps imparfait, et, pendant toute cette période, ils ne peuvent connaître qu'indistinctement ce qui est hors d'eux. Ce que l'enfant reconnaît sans peine à la vue, ce n'est qu'à force de soins et d'efforts réitérés que leurs mains, faibles et inertes pendant leur bas-âge, finissent enfin par en reconnaître la structure, que le souvenir se grave dans leur mémoire, et qu'ils peuvent le distinguer à une nouvelle tentative. Ainsi, pour les uns et les autres, la connaissance des objets, quelque imparfaite qu'elle soit, ne peut venir qu'après le développement de leur intelligence, et par un long enchaînement d'observations. Pris dans leur enfance, ils sont presque dans un état complet d'abrutissement; souvent, nés dans les classes les plus obscures de la société, au sein de la pauvreté, et même de la misère, ils n'ont jamais reçu de leurs parens ces soins qui eussent été si nécessaires pour dissiper les ténèbres, qui s'étendaient de leur corps à leur esprit. Laissons un moment les *jeunes aveugles*, nous en reparlerons bientôt; occcupons-nous spécialement maintenant des *sourds-muets*. J'en prends un dans le nombre, et le récit que je vais tracer de son histoire, vous les fera connaître tous.

Jules naquit de parens pauvres et d'une classe peu élevée; à sa naissance, il fut confié à une nourrice qui le garda jusqu'à l'âge de deux ans; à cette époque, elle le rendit à sa famille; on fut d'abord étonné de l'état de tristesse perpétuelle qui paraissait lui être propre, et bientôt le peu d'attention qu'il semblait accorder aux bruits qui éclataient auprès de lui, fit pressentir à son père et à sa mère l'infirmité de leur enfant; ils doutaient cependant encore, et leur tendresse, nourrissant une illusion impossible, ils espérèrent que le temps, la nature, ou quelque circonstance heureuse et imprévue, développerait chez leur enfant chéri un organe, dont ils se refusaient à le croire privé : la tendresse d'une mère est si féconde et si ingénieuse en illusions! Il vécut ainsi jusqu'à sa dixième année; à cette époque, ses parens, désolés de voir s'évanouir leur dernière espérance, le

firent enfin entrer dans l'*École des Sourds-Muets*. Les professeurs habiles, aux soins desquels il fut remis, s'appliquèrent d'abord à lui indiquer les objets, et à lui apprendre à les désigner par certains signes particuliers ; à force de persévérance, on parvint à obtenir qu'il les comprît, qu'il les reconnût, et qu'il exprimât leurs noms par les mêmes signes ; en un mot, on lui apprit à parler par *signes*, comme on apprend à tout autre enfant à se servir de l'usage de la parole ; lorsqu'il eut ainsi appliqué à chaque chose le signe particulier qui la désignait, on pût converser avec lui avec autant de facilité en se servant de ce *langage mimique*, qu'avec tout autre, au moyen de la parole ; la première difficulté était d'établir entre lui et le monde une relation continue; ce point étant résolu, il devenait possible de lui apprendre à lire. On traça devant lui des caractères ; on lui apprit à les réunir et à en former des syllabes, des mots, puis enfin des phrases et des pensées entières ; en apprenant à connaître ces caractères, il apprit aussi à en tracer de semblables, et bientôt il eut deux moyens de communiquer ses pensées : les *signes* et l'*écriture*. On lui enseigna ensuite à fond la langue française, l'arithmétique, l'histoire, le dessin, la cosmographie, la chimie, la physique, la géographie et la *dactylologie* (langage des doigts). Par le moyen de cette science, on peut former avec les *doigts* toutes les lettres de l'alphabet, et exprimer tous les mots ; mais le *langage mimique* est celui dont ils se servent entre eux pour transmettre la pensée avec plus de rapidité. Il passa dans six classes différentes, sous la conduite du même professeur ; au bout de ce temps, son éducation fut terminée ; il jouissait, dans toute leur plénitude, de toutes les facultés de son intelligence, et pouvait se mêler aux autres hommes, sans avoir la crainte d'être leur jouet.

Outre les parties de l'enseignement que j'ai nommées plus haut, les élèves de l'*Institution des Sourds-Muets*, y apprennent aussi un métier : les uns deviennent menuisiers ou serruriers ; les autres, tailleurs, tisserands, etc. Les filles, élevées séparément, suivent les mêmes cours, et reçoivent à peu près la

même éducation; on leur donne aussi un métier convenable à leur sexe. Ils reçoivent, en outre, une instruction morale et religieuse; il y a dans l'Institution une chapelle où ils sont conduits les dimanches et les jours de fêtes solennelles, et souvent l'aumônier de la maison leur adresse un sermon par signes. Les sourds-muets ne sont pas assujétis à la discipline sévère des colléges; dans leurs classes, ils jouissent de toute la liberté que l'on peut leur accorder sans inconvénient, et, je le dis à leur louange, jamais ils n'en font abus. Quand ils ont acquis toutes les connaissances que je viens d'exposer, ils peuvent entrer dans la société, avec la certitude d'y prendre leur part de travail, *de ne point lui être à charge* par conséquent, et même, ils peuvent concevoir aussi la noble pensée de lui être utile.

J'ai visité les classes de l'Institution des Sourds-Muets, et partout j'ai vu régner l'ordre et la bonne intelligence entre les élèves. Je ne sais s'il faut imputer ce fait à la mélancolie qu'ils ont contractée dans leur enfance, ou à la conformité de leur état, mais ils paraissent tous remplis de sentimens d'amitié les uns pour les autres, pleins de reconnaissance et d'attachement pour le professeur qui les dirige; cela se conçoit d'autant mieux que, pendant les six années qu'ils restent à l'école, ils sont toujours sous la conduite du même maître; aussi, en quittant l'établissement, ils y laissent bien des regrets, et en emportent beaucoup avec eux. Hélas! pour ces malheureux, parias de la nature, et, dès leur naissance, proscrits de la société jusqu'à ce qu'ils y aient reconquis leurs droits, une affection est un besoin; il leur faut trouver un cœur qui souffre avec eux, des yeux qui versent des pleurs en les voyant souffrir, un ami qui serre leurs mains dans la sienne.

*Massieu*, ce jeune sourd-muet dont le nom est devenu célèbre, fit une réponse si sublime de sentiment, que nous croyons devoir la rapporter; on lui demandait ce que c'était que la reconnaissance; il prit son ardoise, et écrivit : « *La reconnaissance* » *est la mémoire du cœur.* » Cette définition, si juste, si empreinte de sentiment et d'esprit, était dictée par son cœur et

peignait bien la beauté de son caractère et l'élévation de son âme. Avant de passer plus avant, je veux vous citer un fait très-connu, mais qui se rattache à mon sujet ; c'est un bel exemple de l'amour filial d'un muet, et, bien que tiré de l'histoire de l'antiquité, je ne pense pas qu'il soit déplacé dans cet article.

Crésus, roi de Lydie, dans une guerre contre Cyrus, roi de Perse, faillit perdre la vie sur le champ de bataille ; déjà, un soldat ennemi appuyait son épée contre sa poitrine, et était prêt à percer le roi, lorsque son jeune fils, muet de naissance, disent les historiens anciens, qui se tenait à son côté, frappé du danger que courait son père, fit un tel effort qu'il rompit les liens qui retenaient sa langue captive, et s'écria : « *Soldat,* » *épargne Crésus!* » A ce cri, où vibrait tant de terreur, unie à tant de tendresse ; à cette prière, partie du fond de l'âme, le soldat, ému de compassion, laissa tomber son arme, et accorda la vie à Crésus. Ainsi, sa guérison fut la récompense de sa vertu. Je ne veux pas cependant garantir la vérité entière de ce fait : il n'est pas même croyable que ce prince fût muet de naissance ; il est plus raisonnable de penser qu'il n'était devenu muet que par accident, et qu'une cause, semblable à celle qui lui avait ravi l'usage de la parole, la lui rendît.

Les sourds-muets ont généralement une figure fine et spirituelle, des yeux pleins de feu et d'intelligence ; le sens de la vue acquiert chez eux le même degré de perfection et de sensibilité que le sens du toucher chez les aveugles ; leur physionomie exprime tous les sentimens de leur âme ; toutes les passions qui les agitent, leurs joies, leurs douleurs, y impriment leur cachet ; on lit leurs pensées dans leurs yeux, et aucune des nôtres ne peut échapper à leur vue subtile et pénétrante. Maintenant que je vous ai fait connaître les sourds-muets, il me reste à vous parler de ces deux hommes, qui ont consacré leur vie entière au soulagement de ces infortunés, *l'abbé de l'Epée et l'abbé Sicard.*

Il existait depuis long-temps à Paris une Institution des Sourds-Muets, lorsque *l'abbé de l'Épée* parut ; mais cette

maison ne devint *Institut du Gouvernement* qu'en 1791. Le premier employa tous ses soins et toutes ses veilles à perfectionner les méthodes appliquées auparavant à leur éducation; c'est à lui qu'est due la DACTYLOLOGIE; *l'abbé Sicard*, qui lui succéda, consacra comme lui sa vie à leur instruction, et perfectionna les systèmes inventés par son prédécesseur : c'est donc à ces deux hommes, bienfaiteurs de l'humanité, que les sourds-muets doivent le bonheur de recevoir de l'éducation et de pouvoir être en relation avec leurs semblables : ici une réflexion s'élève naturellement dans l'esprit de celui qui sait comment ces malheureux étaient traités chez les peuples anciens qui les mettaient à mort, les regardant comme des monstres enfantés par un de ces écarts de la nature que l'homme ne peut expliquer.

Or, aujourd'hui, et c'est ici que brille dans tout son éclat la supériorité que la religion chrétienne nous a donnée sur tous les peuples anciens, surtout lorsque l'on se souvient que c'est à deux de ses ministres que les *sourds-muets* doivent d'être comptés comme des hommes parmi les hommes,... aujourd'hui, loin de soulever notre horreur et notre mépris, ils ne font qu'exciter notre intérêt et notre sympathie.

La charité des deux fondateurs de l'Institution des Sourds-Muets porta d'autres fruits encore, et nous croyons pouvoir affirmer que l'Institution des Jeunes Aveugles a été fondée par le désir de suivre leur noble exemple; il est rare qu'une belle action ne trouve point d'imitateurs, et c'est ainsi qu'un homme bienfaisant est deux fois utile à ses semblables par le bien qu'il leur fait d'abord, et ensuite par le bien que d'autres font à son exemple. Je vous ai fait sentir, plus haut, le rapprochement qui existait entre l'état des aveugles et celui des sourds-muets ; il me reste à vous montrer les traits qui n'appartiennent qu'à eux seuls. Nous les distinguerons en deux classes différentes : les *aveugles de naissance* et les *aveugles par accident*. Les seconds, en très-grand nombre, se présentent tous les jours devant nos yeux. Pour ces derniers, la perte de la vue est, sans contredit, un malheur bien plus grand que

pour les autres, puisqu'ils peuvent en sentir toute l'étendue; habitués à jouir de la clarté du jour, à voir leurs parens, leurs amis, toutes les personnes qui leur sont chères, la perte de la vue, qui les prive en quelque sorte de ces objets de leurs affections, est pour eux comme une séparation, comme une mort anticipée. La connaissance qu'ils ont acquise des objets leur reste, et nous les voyons se diriger avec une assez grande facilité; aussi, comme chez les aveugles par accident, l'éducation physique est déjà parfaite, et l'éducation morale assez avancée, que leur intelligence peut égaler la nôtre par la mémoire; je ne vous en entretiendrai pas davantage. Les autres ne peuvent sentir aussi vivement la privation d'un bien qu'ils n'ont jamais connu; en cela, ils sont moins à plaindre sans doute; mais, n'ayant jamais vu la lumière, n'ayant jamais pu recevoir aucune impression du sens de la vue, par lequel l'enfant apprend si promptement à connaître le monde extérieur, leur esprit, de même que celui des sourds-muets, ne peut acquérir que par des soins assidus et prolongés, le degré d'intelligence et d'instruction qui est ordinairement le partage des enfans du même âge.

*Valentin Haüy* fut le premier qui s'appliqua à améliorer leur état, et il tenta de leur rendre, à force d'art, ce que leur avait refusé la nature; en 1783, après avoir conçu le moyen de suppléer, en quelque sorte, chez eux au sens de la vue, il forma une école gratuite d'aveugles, et bientôt il pût y réunir un petit nombre d'élèves; mais ce ne fut qu'en l'an III, de la République française (1795), que l'*Institution des Aveugles-Nés* devint établissement de l'Etat; enfin, en l'an IX (1801), sous le consulat de Bonaparte, elle fut transférée rue Saint-Victor, dans l'ancien séminaire Saint-Firmin. La base de l'instruction est le *relief*, par lequel le sens du *toucher*, habilement utilisé, supplée à l'organe qui leur manque. Au moyen de livres imprimés en *relief*, ils apprennent aisément la lecture, et, plus tard, sont en état de lire avec assez de rapidité; comme les livres, qui composent leur bibliothèque, sont peu nombreux, et qu'ils sont obligés de parcourir avec les doigts la forme de

toutes les lettres, ce travail contribue à en graver très-profondément le sens dans leur mémoire.

Quant à l'écriture, voici le système employé généralement pour les jeunes aveugles : ils ont des tablettes où sont tracées des lignes, et où leur main est retenue de façon à ne pas prendre une fausse direction; sur ces tablettes, ils écrivent comme nous; mais l'encre ne faisant point saillie sur le papier, ils ne peuvent se relire; quelquefois ils impriment leurs propres ouvrages avec des caractères en *relief*, et, de cette manière, ils peuvent se relire et se corriger. Ils apprennent la géographie sur des cartes dont tous les contours saillissent en *relief*. On est étonné de voir des enfans de sept à huit ans au plus, montrer, avec une facilité incroyable, sans la moindre hésitation et sans jamais se tromper, les contrées, les caps, les îles, les mers, les golfes, les détroits, les montagnes, en un mot tout ce qui leur est demandé; leurs doigts légers semblent glisser sur la carte; ils parcourent avec assurance et rapidité toutes les ondulations des fleuves et des rivières, toutes les sinuosités des terres sur lesquelles la mer vient se briser.

On leur enseigne aussi l'arithmétique et la musique d'après le même principe; c'est-à-dire que les chiffres et les notes sont en relief. Tous les aveugles apprennent la musique; la plupart le piano; quelques-uns le violon ou tout autre instrument; ils étudient les morceaux de mémoire, phrase à phrase, afin de n'être pas obligés d'employer les doigts à palper des notes, ce qui leur prendrait un temps trop considérable. Pour beaucoup d'entre eux, cet art devient une passion, et l'on admire le talent avec lequel ils exécutent les morceaux les plus difficiles; il y en a pour qui la musique sera plus tard une industrie lucrative; et d'autres qui, doués de plus heureuses dispositions, pourront espérer devenir un jour organistes.

La prévoyante sagesse des fondateurs de l'Institution des Jeunes Aveugles a voulu que chaque élève y apprît, suivant son goût et ses dispositions, un état manuel qui pût être dans la suite son *gagne-pain* : les uns tissent de la toile; les autres font des ouvrages en paille ou en filet; les filles font des bourses, et,

chose remarquable, le *goût* est si délicat chez elles, qu'elles reconnaissent les couleurs en portant à la bouche les soies et les laines qu'elles emploient, et en les touchant légèrement du bout de la langue; elles peuvent, de cette façon, varier les nuances de leurs ouvrages sans le secours d'une personne étrangère. Ainsi, la nature, qui a privé ces malheureux du sens peut-être le plus précieux et le plus utile, de celui qui est le plus fécond en sensations, et dont l'usage est de chaque instant, semble les avoir dédommagés en quelque sorte, en donnant à tous leurs autres sens une finesse, une subtilité dont nos organes sont privés. Les aveugles ont en général une figure fort laide et sans expression; la plupart portent les traces d'une petite vérole qui les a privés de la vue; leur front est étroit et peu élévé; leurs cheveux sont plantés bas sur le front, et le couvrent presque en entier; leur démarche est gauche et mal assurée, ce qui contribue encore à rendre leur laideur plus saisissante; leur figure est allongée par le bas; c'est une suite de l'habitude qu'ils ont d'acquérir la connaissance des lieux par l'impression de l'air. Ainsi, l'odorat, de même que le goût et le toucher, supplée chez eux au sens de la vue; il acquiert même une si grande sensibilité, que l'on voit des aveugles prétendre reconnaître, par l'aspiration de l'air seulement, la nature et la situation des endroits où ils se trouvent; par le toucher, ils conçoivent quelquefois une idée plus précise des objets que les autres enfans par le sens de la vue; car, au lieu de les effleurer du bout des doigts, ils les entourent dans la paume de la main, et en saisissent promptement toute la structure, tandis que les yeux ne peuvent se fixer que sur un seul point à la fois; il faut leur faire retourner le même objet en tout sens, et leur présenter sous toutes ses différentes faces, pour qu'ils en connaissent entièrement la forme. Les aveugles, de même que les sourds-muets, sont pleins de l'amitié la plus vive les uns pour les autres: lorsque deux d'entre eux se rencontrent, ils se touchent et se prennent les mains pour tâcher de se reconnaître, et bien qu'ils gardent le silence, si l'un s'aperçoit qu'il tient la main d'un ami, il la serre dans la sienne avec une

expression touchante de tendresse; il y a plus d'affection dans ce serrement de mains, que dans tous les regards de ceux qui peuvent exprimer leurs sentimens avec les yeux. Peut-être ces mouvemens de sympathie étant plus rares et ayant moins souvent l'occasion de se reproduire chez eux, se manifestent-ils avec plus de force et de naturel?

J'ai à vous parler encore d'une classe intéressante d'enfans dont l'existence est liée à celle des *jeunes aveugles;* l'Institution reçoit des enfans du même âge que ces derniers, et les élève avec eux; mais ceux-ci n'ont pas le malheur d'être privés de la vue, et, pour cela, ils sont appelés *voyans*. Ils sont chargés de suivre partout leurs camarades, de veiller sur eux, de les protéger, en un mot de ne jamais les quitter. Dans leurs jeux, dans leurs classes, dans leurs promenades, ils les accompagnent partout; à la promenade, les aveugles marchent trois de front; à leur tête, sont trois de ces enfans; ce sont eux qui dirigent la marche de la colonne; ils tiennent une longue corde, que chaque aveugle prend dans sa main, et dont il suit tous les mouvemens. Mission sublime et digne d'envie que celle de ces enfans, et qui suppose chez eux une charité, un dévouement, une patience au-dessus de tout éloge!

La poésie antique a consacré, sous le nom de la fille d'Œdipe, ce noble dévouement; elle nous a dit les douleurs de celui qui ne jouit plus de la clarté des cieux; elle nous l'a montré gémissant dans les ténèbres, et regrettant avec des larmes amères la vue de tout ce qui faisait battre son cœur; il ne vit plus que de souvenirs, et ses souvenirs augmentent sa souffrance; car il ne suffit pas, pour être parfaitement heureux, de croire à l'amitié, au dévouement de ceux qu'on aime; il est si doux de voir le sourire bienveillant d'un ami et de plonger son regard dans le sien; mais l'aveugle, lui, fait sans cesse de vains efforts pour voir celui dont la voix l'appelle: rien!..., plus rien pour lui!...; ni la vue des larmes de ceux qui le plaignent, les larmes, ce baume qui cicatrise les blessures et adoucit les douleurs. Hélas! il n'admirera plus les suaves couchers du jour, les doux levers du soleil, et les ravissans aspects de la nature. Tous

ces tableaux enchanteurs ne sont plus pour lui qu'un songe dont sa mémoire lui en retrace à peine une image imparfaite qui bientôt même le fuira sans retour. Mais, à côté du roi détrôné, du guerrier cassé par l'âge, de l'homme poursuivi par d'impitoyables destins, voyez cette douce jeune fille, si modeste, si dévouée, si pure, qu'elle n'a jamais senti dans son cœur que de la compassion pour le malheur, quelqu'en fut d'ailleurs la cause! Tendre Antigone, les Grecs te représentaient sous le nom de la Pitié; nous t'eussions, nous chrétiens, représentée sous celui de la Charité!... Aplanir le chemin sous les pieds de l'aveugle, adoucir ses chagrins par de douces consolations sorties du cœur, prévenir ses désirs et ses besoins, éloigner de lui tout ce qui pourrait le blesser ou lui nuire, telles furent, pendant de longues années, les pensées uniques d'Antigone, et telles doivent être aussi les vôtres, jeunes *voyans*, protecteurs et amis de vos frères aveugles; soyez donc pour eux des anges de pitié et de consolation!

Vous connaissez maintenant les *sourds-muets* et les *jeunes aveugles;* mon but, en écrivant cet article, a été de leur conquérir votre intérêt et votre pitié. J'ai eu l'espoir de vous faire partager les vives impressions que leur vue a fait naître dans mon âme; heureux si le succès a couronné mes efforts, en vous inspirant le désir de les visiter!... Heureux si j'ai pu faire passer dans vos cœurs une partie de l'admiration et de la reconnaissance que je me suis senties pour leurs bienfaiteurs!...

HENRI RADEL,
Elève du collége royal de Bourbon.



# LE MONITEUR.

# LE MONITEUR.



« Jamais l'oisiveté près d'eux ne vient s'asseoir ;
Un noble guide, un seul, au sentier du devoir,
Conduit en souriant cette douce jeunesse,
Sans châtiment, sans cris, sans morgue, sans rudesse. »

(SAINTINE.)



« Hélas ! vous si heureux, vous entourés de tant de soins et de tant d'amour ; vous qui, en vous couchant le soir, trouvez un lit bien doux ; qui, en vous réveillant le matin, trouvez votre repas tout préparé, vous ne vous doutez pas que tout près de vous, là haut peut-être, au dernier étage de la maison que vous habitez, une famille indigente manque de feu et de pain ; là haut peut-être, une pauvre mère, forcée de sortir de chez elle tout le jour, pour gagner du travail de ses mains le pain de sa famille, se trouve embarrassée de ses enfans. Qu'en fera-t-elle tout le long du jour ? Qui en prendra soin, si elle les abandonne ?

» L'enfant ne peut rester seul. C'est un petit être sans prévoyance et sans force qu'on ne saurait abandonner à lui-même.... Comment venir au secours des enfans du pauvre, qui, chez eux, n'ont ni feu, ni pain, ni personne pour les aimer, les instruire et les secourir tant que dure le jour ? Rassurez-vous, enfans, la charité est ingénieuse. La bienfaisance est une bonne gardienne du pauvre ! »

(J. JANIN.)



N°248



LE MONITEUR.

Desesserts Editeur

Lith. Rigo Frères et Cie



# LE MONITEUR.



HÉODORE LEVERD, a treize ans; il est assez grand pour son âge; sa figure est belle, mais déjà sérieuse; ses gestes et sa démarche ont quelque chose de calme, et qui tranche fortement sur la manière d'être en général des enfans de son âge; si vous lui parlez, il sait vous écouter avec attention, preuve d'esprit; s'il vous répond, il le fera avec cette précision, cette netteté d'expressions qui prouvent que l'on a écouté et compris. Il aime encore à jouer; mais, dans ses jeux mêmes, il est facile de voir qu'il ne cherche qu'une distraction. La modération qu'il y apporte, la facilité avec laquelle il s'arrache au plaisir pour passer au travail sans hésitation, sans regret, tout prouve l'empire qu'il exerce sur

lui-même, l'habitude qu'il a prise de bonne heure de maîtriser ses volontés. Sa tenue est d'accord avec son caractère; sa blouse, car il porte encore la blouse, lui servira des mois entiers, et quinze jours après l'époque où il aura commencé à la porter, vous croirez qu'elle sort de la lessive et qu'il la met propre pour la première fois, tant elle est bien conservée. Sa chemise est toujours d'une blancheur irréprochable. Remarquez encore que ses coudes ne sont ni percés, ni même rapiécés. Je suis tenté de croire qu'il ne s'appuie que fort rarement sur son coude. Son pantalon est propre, toujours en bon état, et, chose remarquable, point usé à l'endroit des genoux. Il paraît que Théodore s'est aperçu que rien n'usait plus vite un pantalon que de se traîner constamment sur les genoux, et, contrairement à presque tous les enfans, il a renoncé à cette *bonne* habitude. Aussi conserve-t-il ses pantalons présentables, trois fois plus long-temps que ses camarades! Ses souliers sont toujours proprement cirés; en un mot, sa tenue est bonne et bien d'accord avec son caractère; c'est un enfant essentiellement plié à l'ordre et à la discipline. Mais comment donc a-t-il atteint cette perfection si rare dans les enfans; je vais vous le dire : Théodore est *moniteur-général* dans une école mutuelle..... Moniteur! savez-vous bien ce que cela veut dire? Le moniteur est, entre cent enfans, un élève choisi comme le plus sage, le plus appliqué, le plus studieux; après le maître, il est le premier dans la classe, il le supplée, et pourrait le remplacer au besoin. Mais pour bien apprécier l'espèce d'honneur et de considération dont il est entouré, ainsi que le prix qu'il doit y attacher et l'influence que ses fonctions ont dû avoir sur son caractère, il faut connaître en détail sa vie et la nature de ses occupations, et tout cela serait encore incomplet, si, d'abord, je ne vous disais ce que c'est qu'une *École d'Enseignement mutuel.*

« Les connaissances humaines, a dit Fréville, ne doivent être qu'un acheminement à l'accomplissement de nos devoirs. » D'où il faut conclure que plus l'homme est instruit, plus il doit être honnête et vertueux; telle a été l'opinion des législateurs; ils ont admis, comme principe, qu'éclairer les hommes

c'est les rendre meilleurs. En partant de ce point, ils sont arrivés à cet axiôme, que le premier devoir d'un gouvernement est de répandre l'instruction dans le peuple : ce point était facile à résoudre pour les classes riches et aisées de la société; il suffisait d'autoriser pour celles-là l'ouverture d'un nombre non limité de maisons d'éducation, sous la protection et la direction d'un conseil supérieur. Telles sont les institutions, les pensions et les écoles de tout degré : le choix devait en rester aux familles; la route était ouverte, et toutes s'y pressèrent à l'envie.

Mais, pour les classes gênées et souffrantes de la nation, la difficulté était moins facile à résoudre. En effet, si vous avez lu avec quelque attention *les Enfans peints par eux-mêmes*, vous avez dû remarquer que les classes pauvres de la société utilisent leurs enfans dès leur plus bas-âge. Il leur fallait donc des classes gratuites. Les Écoles de Charité ou Ecoles des Frères leur étaient bien ouvertes, mais l'orgueil de beaucoup se révoltait contre ce titre d'*École de Charité*, et le bon sens d'un très-grand nombre leur faisait comprendre que cent enfans, et souvent beaucoup plus, ne pouvaient recevoir que des soins bien imparfaits et une instruction bien bornée dans ces écoles, puisqu'ils n'avaient, pour les diriger et les instruire, qu'un seul maître ou deux au plus; ces écoles étaient donc peu fréquentées.

Il était cependant impossible d'attacher à une école gratuite le nombre de professeurs qui se trouvent dans les écoles rétribuées; le désir de faire le bien, le zèle de l'humanité, toujours si fécond en merveilles quand il est sincère, inspira aux chefs du gouvernement un moyen qui résolut la difficulté. On remarqua que les enfans se comprenaient parfaitement entre eux; que ce qu'ils savaient bien, ils se le transmettaient aisément et s'instruisaient ainsi l'un l'autre quand ils le voulaient, aussi bien que peut le faire un professeur exercé. Cette remarque créa tout un système d'éducation aussi nouveau que juste, et fertile en résultats. C'est le système de transmission ou d'*enseignement mutuel*.

Ce mode consiste à faire instruire un certain nombre d'enfans par un autre enfant mieux instruit qu'eux, et qui nè doit leur transmettre absolument que ce qu'il sait parfaitement lui-même; ainsi, pour la lecture, par exemple, l'élève qui sait déjà assembler les syllabes de deux lettres, deviendra le précepteur, le *moniteur* de ceux qui ne savent encore que l'A, B, C, D, et ainsi de suite, graduellement depuis les plus petits qui ne savent rien, jusqu'aux plus avancés. Vous comprenez bien que ce mode de transmission est applicable également à l'écriture, aux calculs, à la géographie, etc. Le point important est de ne donner pour moniteur à une classe inférieure que l'élève le mieux instruit (je ne dis pas le plus instruit) de la classe supérieure. Il fallait encore, pour rendre ce moyen praticable, graduer l'enseignement et le diviser en classes bien distinctes les unes des autres; cette difficulté fut promptement surmontée. La lecture se divisa en dix ou douze classes, dont la dernière prenait l'enfant complètement ignorant, et la première le recevait sachant déjà lire couramment. Aussi, vous voyez marqués, autour de la vaste salle qui contient une centaine d'enfans, un certain nombre de cercles dont chacun reçoit une classe conduite par un moniteur.

Pour l'écriture et les autres facultés, ils sont encore divisés par classe, et chaque table porte un télégraphe avec son numéro d'ordre, par lequel on l'appelle pour lui commander les divers exercices. Je dis *exercices*, et, en effet, rien ne ressemble plus à la manœuvre militaire que les mouvemens d'une École mutuelle.

Mais comme ces moniteurs sont toujours ceux qui ont le mieux réussi dans la classe supérieure, pendant la semaine précédente, l'amour-propre de leurs camarades piqués d'émulation (c'est à qui sera moniteur), les laisse rarement plus d'une semaine dans leurs fonctions; ils varient donc toutes les semaines à peu près; ce sont les *moniteurs particuliers*.

Au-dessus de tous ces moniteurs, et leur commandant à tous, du haut de l'estrade, se trouve le *moniteur-général*, et, au-dessus de lui, le *maître*, qui lui donne ses ordres et le charge de les faire exécuter rapidement et méthodiquement.

Pour mieux vous faire comprendre ceci, je comparerai les élèves d'une École mutuelle aux soldats d'un régiment: les *moniteurs particuliers* représentent les officiers; le *moniteur-général* le lieutenant-colonel, et le *maître* le colonel.

Pour maintenir la discipline au milieu d'un nombre si considérable d'enfans, la plus grande sévérité est indispensable; aussi, le moniteur général doit-il être inflexible dans les punitions qu'il est de son ressort d'infliger, ou dans les rapports qu'il fait au chef suprême de l'École. Il contracte donc ainsi l'habitude d'une grande fermeté de caractère. Chaque exercice a son heure réglée à la minute, toutes les heures de la journée sont comptées, et tout doit se faire avec une exacte précision; aussi le *moniteur-général* est-il, dans toutes ses actions, d'une exactitude méthodique et rigoureuse. Mais, comme tout autre enfant, il a ses camarades de choix, ses sympathies; et lorsqu'il lui arrive, dans l'exercice de ses fonctions, d'être obligé de punir un ami, il faut qu'il le fasse sans partialité aucune; il faut qu'il refoule dans son âme son chagrin, et qu'il punisse son ami aussi sévèrement que s'il lui était étranger. Il faut aussi qu'il se tienne en garde contre toute répugnance, toute antipathie, et qu'il ne soit pas plus sévère envers un ennemi qu'envers tout autre; il prend donc en même temps qu'un grand empire sur ses passions, une idée rigoureuse de la justice. Malheur à lui s'il est partial ou injuste! la haine de ses camarades offensés ou opprimés lui rendra ses fonctions aussi pénibles que dangereuses. Il passe sa vie à commander; ne vous étonnez pas de trouver dans sa tenue et dans le ton de ses paroles quelque chose d'un peu raide, de bref et d'impératif.

Ses occupations étant constamment les mêmes, nous vous les dirons en quelques mots: il doit être arrivé le matin avant tous les autres; il commence par mettre en état le *cahier d'appel*, puis le *cahier des bons points;* il prépare les livres du maître, règle les cahiers des élèves; et, quand l'heure de l'appel est venue, c'est encore lui qui est chargé de marquer les élèves absens. A lui appartient le soin de vérifier le nombre et l'état des porte-crayons en main, ainsi que des ardoises; à

tenir fournie chaque classe des objets qui lui sont nécessaires; enfin, quand les exercices sont commencés, il n'a plus qu'à répéter les commandemens du maître, et à voir que la discipline et l'application soient bien maintenues dans chaque classe; à obliger les *moniteurs particuliers* à bien accomplir leurs devoirs; quand le soir est arrivé, et que les élèves se sont envolés comme une troupe d'oiseaux, il reste le dernier, et ne sort pas de la classe que tout n'y soit en ordre.

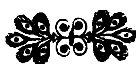
C'est une vie pénible, croyez-le, et qui demande une activité constante et une intelligence précoce. Aussi se trouve-t-il des Écoles mutuelles où ils reçoivent par mois une certaine somme, non-seulement à titre d'encouragement, mais encore à titre de rétribution.

Les *moniteurs-généraux* sont des enfans distingués, et par leur caractère et par leur aptitude. Presque tous les élèves qui ont été revêtus de cette dignité, deviennent quelque chose dans la vie, et s'élèvent au-dessus de la condition de leurs parens.

C'est ce que fit Théodore, dont nous vous parlions en commençant cet article: né de parens bien obscurs et bien pauvres, il ne devait espérer, comme le but le plus heureux qu'il eût à se proposer, que de vivre un jour aux dépens de ses bras en maniant la scie et le marteau; mais il s'est tellement distingué à l'École mutuelle, il a si souvent été *moniteur particulier*, qu'il est enfin devenu *moniteur-général*; et, après avoir pendant deux ans rempli ses fonctions à la satisfaction de ses camarades et de son chef, il a eu le bonheur de trouver un protecteur dans celui-ci, qui, voulant utiliser au profit de son élève ses heureuses dispositions, et lui préparer un avenir plus heureux et plus doux que celui qui lui était réservé par sa naissance et la condition de sa famille, l'a fait entrer comme *petit clerc* chez un avoué de ses amis. Nous suivrons, si vous le voulez bien, Théodore dans sa nouvelle carrière, et nous verrons si les espérances que son maître a conçues de lui se sont réalisées.

# LE PETIT CLERC.

# LE PETIT CLERC.



« Si les familles savaient bien ce que c'est que l'étude d'un avoué ou d'un notaire, elles trembleraient d'y placer leurs enfans à un âge où les mauvais exemples laissent des traces si profondes dans l'esprit et souvent dans le cœur ! Là, est inconnu ce sage précepte de Sénèque : *Pueris reverentia debetur.* Il semble, au contraire, que les plus âgés des clercs prennent un malin plaisir à flétrir l'innocence des plus jeunes. D'ailleurs, il faut bien qu'on le sache, ce n'est point un emploi que celui de *petit clerc*, c'est une véritable domesticité. »

(Liébert, *Statistique du Palais.*



N°. 29.




LE PETIT CLERC.

Desesserts Editeur. Lith. Rigo Freres et Cie

Desesserts Editeur. Lith. Rigo Freres et Cie




# LE PETIT CLERC.



CHASSANT les ténèbres de la nuit, voici le soleil qui déjà dore le sommet des vieilles tours de Notre-Dame. Il est sept heures du matin, c'est l'instant où Paris, la grande ville qui ne dort jamais, sort de son demi-repos, et reprend peu à peu, avec le mouvement, son *crescendo* tumultueux. Les yeux alourdis encore et hébétés par le sommeil, la bouche tordue par de longs bâillemens, le garçon de boutique enlève les contrevens, et rend à la devanture ses atours attrayans et son air de coquetterie tentatrice ; il la fait belle et souriante, et étale aux yeux du public ébloui tous les trésors de sa beauté. Regardez les passans, encore en petit nombre, leur air et leur démarche vous apprendront ce qu'ils sont. Beau-

coup, parmi eux, portent la veste ronde et la casquette; leurs vêtemens sont des plus communs, et la miche de pain qu'ils portent sous le bras vous dit assez leur condition : ce sont des ouvriers qui se rendent à leurs chantiers, à leurs ateliers, à leurs fabriques, etc., etc.; l'un marche en fredonnant une chansonnette de son pays, l'autre sifflote un air en marchant. Presque tous ont à la bouche une courte pipe, dont ils tirent à intervalles réguliers d'épaisses bouffées de fumée; leur physionomie fortement caractérisée, rendue anguleuse et rude par l'habitude du travail, exprime dans ce moment un air de satisfaction sur lequel on ne saurait se méprendre; ils sont heureux; la pipe est le bonheur du pauvre!

De temps à autre, vous voyez passer des hommes dont le costume, bien simple encore, offre cependant plus de recherche; ceux-ci portent tous le chapeau et la redingote; ils marchent silencieux et leur figure exprime plus de mélancolie. Ce sont des employés de toute espèce : caissiers, professeurs, commis , etc.; tous gens travaillant beaucoup pour peu gagner, et plus malheureux que les ouvriers; car ceux-ci sont pliés à la souffrance, et, ne la raisonnant point, ils la supportent plus facilement; tandis que les autres la comprennent, se révoltent contre elle, et doublent ainsi leur infortune.

Nul de tous ces gens ne flâne dans les rues, ni ne s'arrête devant les boutiques, à admirer ce qu'elles contiennent de nouveau en luxe et en élégance. Que leur importe, en effet, et quel intérêt peuvent leur offrir tous ces mille produits coûteux de l'industrie et des arts? Est-ce qu'ils ont assez d'argent pour se procurer tout cela, eux qui en gagnent à peine assez pour se loger et se nourrir tant bien que mal, eux et leur famille? d'ailleurs, ont-ils le temps de s'arrêter en chemin? Non, il faut être rendu à l'heure précise ici ou là; sans cela gare aux reproches, souvent peu mesurés, du patron et du contre-maître; gare aux amendes et aux congés. Mais quel est ce jeune homme si propre, et qui s'avance si lestement? il est bien jeune encore pour se mêler déjà à ceux pour qui le

jour n'a jamais assez d'heures pendant lesquelles ils puissent gagner le droit de se reposer la nuit.

Sa figure est sérieuse, et pourtant le courage et l'espérance animent ses regards ; c'est qu'il est bien jeune et n'a pas encore appris à espérer rarement, c'est qu'il ne sait pas que la réalité, ennemie constante de l'illusion, la suit avec acharnement, toute prête à la frapper et à la détruire. Eh! mais, si je ne me trompe, c'est une de nos connaissances..... C'est Théodore Leverd.... Où va-t-il donc à cette heure?..... Suivons-le un instant; nous voici déjà rue de Clichy.... Que dit cet écusson placé au-dessus de la porte où s'arrête Théodore? — *Avoué*...... — Très-bien;..... je comprends maintenant, Théodore a changé le sifflet du *moniteur-général* pour la plume du *petit clerc*, et l'*estrade* de l'*École mutuelle* pour le *bureau* de l'Étude de l'avoué. Il est monté d'un degré dans l'échelle sociale; mais a-t-il perdu ou gagné au change? c'est ce que nous allons savoir tout-à-l'heure; car l'avoué n'est autre que M. Cochain qui fait les affaires de ma famille, et mon père m'ayant donné une commission pour lui, je vais saisir l'occasion qui m'a amené jusqu'ici pour m'en acquitter. Suivez-moi : voilà une maison paisible et ennemie du bruit, excepté le portier, qui balaie la cour en grommelant; tout dort encore ici; les clercs ne sont pas encore arrivés, ils ne sont pas si pressés, certes; et puis, d'ailleurs, il faut respecter le sommeil du patron, qui a été hier au bal, et doit y aller aujourd'hui, pour se préparer à y retourner demain; à neuf heures, il sera donc bien assez matin pour se rendre à l'Étude.

Ainsi, pour plus d'une heure encore, cet hôtel sera le palais de *la Belle au Bois dormant*. Théodore a pris la clé de l'Étude chez le portier, et, d'un pied léger, le voici arrivé au premier étage, la clé tourne dans la serrure; mais nous avons été aussi agiles que lui. — Monsieur Cochain, s'il vous plaît? — Il est occupé, monsieur. — Je vais l'attendre. — Donnez-vous la peine d'entrer. — Tel est le court dialogue qui précède notre entrée dans l'Étude.

Avez-vous remarqué qu'en prononçant ces mots : « Il est

occupé, monsieur, » Théodore a eu quelque peu l'air d'accomplir une corvée prescrite et inévitable. C'est qu'en effet il connaît les habitudes de son patron et sait fort bien quel est le genre d'occupation auquel il se livre dans ce moment, le digne homme! Louons-le toutefois de sa discrétion.

Cependant, nous avons franchi le seuil de l'étude, et, assis tranquillement sur une chaise, nous pouvons passer en revue la localité. C'est une grande pièce éclairée sur une petite cour: un, deux, trois, quatre, cinq;.... voilà cinq bureaux: leur aspect seul peut nous faire connaître le grade clérical de celui qui l'occupe. Le plus simple est en bois noir sans casier, et le plus élégant est un vieux meuble d'acajou, de mode il y a trente ou quarante ans; les cartons sont posés sur les casiers et des dossiers sur ces cartons; ce bureau jouit même d'un fauteuil, placé devant lui: c'est là que trône le doyen des clercs de l'Étude, le premier clerc revêtu de la confiance du maître, honneur qui lui vaut le droit de faire tout le travail de celui-ci, de conduire toutes les affaires, de mener l'Étude enfin moyennant douze ou quinze cents francs. Dans un coin de la pièce, un énorme poêle ouvre une gueule toujours inassouvie, et sert au moins à prouver que l'on pourrait faire du feu dans l'Étude. Sur ce poêle toujours vide, voici une caraffe toujours pleine, meubles inutiles, enseignes trompeuses; la première, de la générosité du patron; la seconde, de la sobriété des clercs, l'une dit : « *On se chauffe bien ici :* » L'autre étalant à vos yeux ses flancs de crystal arrondi, semble dire : « *On ne boit que de l'eau ici.* » Elles mentent toutes les deux. Sur plusieurs bureaux, voici des livres : voyons; les *Sept Codes*,..... c'est très-bien,... ce bureau est, sans doute, la place qu'occupe un jeune homme studieux; et ici? *Cours de Procédure*..... Voilà encore un bon garçon qui emploie à étudier les quelques loisirs que lui laissent ses occupations.

Pendant que je fais cet examen, deux clercs sont entrés, et après avoir économiquement plié et rangé leur paletot et leur redingote, ils ont endossé le vieil habit de travail : leur premier soin est de procéder à leur déjeûner, dont le patron

seul fait les frais : une croûte de pain et un verre de vin. Théodore s'en acquitte à merveille et paraît ne pas mépriser le vin de l'avoué....... Un déjeûner si simple ne demande pas grand temps; aussi ils ont déjà fini, et chacun d'eux se place devant son bureau. Théodore fait comme les autres, et se met à copier *de la grosse;* il travaille avec un zèle et une attention soutenue; sa copie n'offrira sans doute pas d'erreurs à *la collation*. Quel silence dans l'Étude... Maintenant chacun paraît sérieusement occupé;.... mais ne me suis-je pas un peu trop avancé en parlant ainsi?.... Que fait donc ce jeune homme, dont les regards ne quittent pas son tiroir entr'ouvert? Avançons-nous avec précaution derrière lui; c'est un livre que son tiroir cache à moitié, voyons.... : *La Laitière de Montfermeil.* Un roman!... Ce petit monsieur là se souvient sans doute encore de ses farces du collége, et pratique, chez l'avoué, ce qu'il pratiquait au collége... Voilà le résultat des mauvaises habitudes; il a été mauvais écolier et est aujourd'hui mauvais commis... Le premier clerc est arrivé, mais personne n'a interrompu sa petite fraude; le *maître-clerc* ne paraît pas avoir sur son Étude une très-grande influence... Cependant il se met à régler le travail. — *Théodore*, voici l'heure d'aller *au palais*; voilà des *pièces* pour *l'avocat* de M. Blum, vous les lui remettrez d'abord; de là vous irez à la *Sixième Chambre*, et vous demanderez *la remise du jugement à huitaine*; la demande sera motivée sur la difficulté de se procurer les *pièces;* ensuite, vous irez chez M. Furemand et chez madame de Lorme porter les *copies* de leurs *jugemens;* enfin voici des actes pour *l'Enregistrement* et des pièces pour le *timbre;* vous pourrez être de retour à l'Étude à trois heures.

Comme je vois que M. Cochain ne se hâte pas de paraître à l'Étude, je communique au premier clerc les observations de mon père, et je me retire; je trouverai bien moyen d'entamer la conversation avec Théodore, dussé-je pour cela prétexter la nécessité d'aller moi-même au palais. Entamons un peu la conversation :

— Monsieur, votre premier clerc vient de vous faire un joli plan de promenade; quand vous aurez accompli toutes ses

commissions, je présume que vous éprouverez peu le désir de faire une heure de promenade aux Tuileries.

— L'état est fatigant, en effet, monsieur ; surtout dans l'hiver, époque où les ruisseaux, gonflés par les pluies, rendent difficile la traversée des rues.

— Je comprends ; et c'est peut-être pour cela qu'on vous nomme aussi.....

— *Saute-ruisseaux?* Oui, monsieur ; et le mot peint bien la chose. Ce n'est pas le plus beau ni le plus agréable côté de l'état.

— J'ai entendu dire que les *corvées* vous produisent quelques bénéfices?

— Cela arrive ; mais dans le cas seulement où nous portons chez les cliens les *copies d'actes* ou de *jugemens*, ou les *actes à la signature*. Nous avons encore les *boni :* c'est ainsi que l'on appelle les gratifications que nous laissent les cliens qui viennent de faire une bonne affaire ou de gagner un procès. Suivant l'importance de l'affaire, ils nous laissent trente, quarante, cinquante, et même cent francs : avec cet argent, toute l'Étude se régale et fait bombance ; on va dîner chez le restaurateur, et tant qu'il en reste on s'amuse ; mais ces bonnes occasions sont rares.

— Quel est le but que vous pouvez espérer atteindre, car vous n'avez pas, je pense, l'intention de rester petit clerc bien long-temps encore?

— Avec du travail et de l'intelligence, je passerai, j'espère, troisième clerc l'année prochaine, et deuxième dans deux ans ; alors j'aurai des appointemens bien modiques, il est vrai, mais avec lesquels je pourrai vivre et attendre un temps meilleur. Un jour arrivera où je serai *premier clerc ;* enfin, qui sait ce que me réserve la Providence, qui n'abandonne jamais les hommes sages et courageux ; peut-être quelque circonstance heureuse me permettra-t-elle d'acheter une Étude. Jusque-là, je travaille avec courage et persévérance, m'en réservant à Dieu d'améliorer mon sort.

Nous étions arrivés au palais ; je félicitai Théodore de ses

bonnes dispositions, d'autant mieux que je partageais entièrement ses convictions, et nous nous séparâmes.

Quelques mois s'étaient écoulés, et aucune occasion ne s'était présentée à moi, de savoir ce qu'était devenu Théodore Leverd. Cependant je ne l'avais point oublié, et je me proposais de prendre des informations sur son compte, lorsqu'un jour M. Cochain étant venu voir mon père, je l'entendis, dans une conversation assez longue, prononcer très haut, et plusieurs fois de suite, le nom de Théodore. Je ne pus résister à ma curiosité, et, frappant à la porte du cabinet où ils se tenaient, je manifestai le désir de leur parler. Sitôt qu'elle me fut accordée, j'entrai, et mes premières paroles, après les politesses d'usage, furent pour demander des nouvelles de Théodore.

— Je suis bien aise, mon jeune ami, me répondit M. Cochain, que vous vous intéressiez à ce jeune homme; il le mérite à tous égards, et l'intérêt qu'il vous a inspiré fait votre éloge et le sien. Justement je parlais de lui, et disais à monsieur votre père que je devais une partie de ma fortune à mon petit clerc.

Je fis un mouvement d'étonnement et de curiosité qui pouvait se traduire ainsi : Ah! vraiment! Est-ce bien possible?.... Est-ce vrai ce que vous me dites-là?... Comment cela s'est-il fait?... M. Cochain lut sans doute ma pensée sur mon visage : je vous vois, me dit-il, trop impatient de savoir cette aventure, pour vous faire attendre plus long-temps le récit qui doit vous apprendre comment je dois tout à un jeune homme si jeune encore. Voici le fait :

Pendant le cours d'un procès entre les sieurs Féransac et Dutertre, une somme de 35,000 francs avait été déposée par ce dernier à la Caisse des Consignations, et le reçu en était demeuré entre mes mains. Le procès s'étant terminé à l'avantage de Dutertre, et la somme déposée par lui étant devenue libre, il nous pria de la faire retirer et de la lui remettre avant un jour qu'il nous indiqua, ayant, nous ajoutait-il, un placement fort convenable de cet argent, et qu'il ne retrouverait plus, passé le jour désigné. Nous nous empressâmes donc de faire les démarches nécessaires à cet effet; mais, arrêtés par un

défaut de forme, nous ne pûmes retirer l'argent que le jour même où Dutertre l'attendait. J'étais absent alors; le premier clerc crut devoir faire partir aussitôt Théodore, avec ordre de remettre, avant la fin de la journée, les 35,000 francs entre les mains de Dutertre. Celui-ci est garçon, et demeure au fond du faubourg Saint-Germain, dans la rue de l'Ouest, que vous ne connaissez peut-être pas même de nom. Parti de l'Étude vers quatre heures de l'après-midi, Théodore arriva à cinq heures chez Dutertre, et trouva celui-ci absent de chez lui; il retourna donc chez son père, et après son dîner, d'après les ordres très-précis qu'il avait reçus, il se crut obligé de retourner chez notre client. Or, la rue de l'Ouest est très-retirée, mal éclairée la nuit et déserte de très-bonne heure; il n'est jamais bien prudent d'y passer le soir vers sept ou huit heures. Théodore avançait donc dans cette rue sombre et silencieuse, non sans quelque émotion, car il connaissait l'importance de la somme qu'il portait sur lui, et en savait même le chiffre. Tout-à-coup, en détournant l'angle d'une rue, un homme s'élance sur lui, le frappe d'un coup de couteau dans la poitrine, le renverse, et, fouillant dans sa poche, lui enlève le riche portefeuille qui lui était confié, et s'enfuit rapidement.

Théodore, baigné dans son sang, n'a pourtant pas perdu le sentiment; il panse courageusement lui-même, tant bien que mal, sa blessure qui, heureusement est peu profonde, et se relève, décidé à entrer au premier poste, pour de là se faire conduire rapidement chez le commissaire de police; car plusieurs rapprochemens lui font croire qu'il est sur la trace du voleur.

En effet, malgré la rapidité de son action, il a eu le temps de voir son individu; il sait qu'il est de grande taille, qu'il a d'épais favoris noirs et le teint excessivement brun. Du reste, la manière dont il a été frappé, la certitude avec laquelle le voleur lui a pris son portefeuille dans sa poche de côté, sans hésitation et comme quelqu'un sûr de son fait, tout lui fait regarder Féransac comme l'auteur du crime; il fait sa déposition, et, accompagné du commissaire de police et de quelques

soldats de la ligne, se dirige au domicile de Féransac. On frappe, mais inutilement, et ce n'est qu'à la troisième sommation d'usage, que la porte s'ouvre : un grand homme, avec d'épais favoris noirs, s'avance, et, feignant d'être encore sous l'empire d'un sommeil fâcheusement interrompu, demande ce qu'on lui veut à cette heure de la nuit, et pour quelle raison l'on trouble ainsi son repos.

Mais Théodore l'a reconnu, et, l'accablant de reproches, lui redemande son portefeuille ; Féransac impassible, lui répond avec calme qu'il ne sait ce qu'il veut dire, et se plaint de nouveau de la légèreté avec laquelle on viole son domicile, sans aucun motif qui puisse excuser un acte si étrange. Le commissaire de police, presque subjugué par tant d'assurance, hésite et craint de commettre un acte arbitraire, en se fiant à la simple allégation d'un enfant ; toutefois, celui-ci insiste avec toute son énergie, et racontant l'histoire du procès de Dutertre et de son adversaire, il établit si fortement ses présomptions, que le commissaire, presque convaincu, ordonne de commencer les perquisitions. On fait donc des recherches, non sans plaintes vives de la part de Féransac ; enfin, on a tout vu, tout retourné, fouillé partout, et l'on n'a pas trouvé le portefeuille. Le coupable triomphe, et le magistrat commence à croire que Théodore a pu se tromper. Celui-ci, néanmoins, persiste encore dans son allégation ; il est certain d'être devant son voleur, et affirme que l'objet volé doit se trouver chez lui, puisqu'il ne peut avoir eu encore le temps d'en aliéner les valeurs ; cependant on ne peut continuer les perquisitions, d'autant plus qu'elles excitent, chez celui qui en est l'objet, des plaintes d'une véhémence et d'une amertume toujours croissantes. Le commissaire de police allait se retirer ; à ce moment, Théodore remarque que Féransac porte souvent un œil inquiet vers le manteau de la cheminée ; illuminé par un rapide pressentiment, l'enfant s'approche, lève le dessus, qui cède facilement : O bonheur ! ô bonheur ! c'est le portefeuille !... Le voleur se jette sur lui avec un cri de fureur ; mais il est trop tard, on lui arrache le portefeuille et l'enfant, et on le traîne en prison.

En apprenant ce noble trait de Théodore, où brille à chaque instant le courage, l'esprit et le sang-froid, je me suis senti plein d'admiration pour cet enfant, et de reconnaissance pour le service qu'il m'a rendu ; car j'étais responsable de cette somme, et j'eusse été, sans doute, contraint de la rembourser à mon client. Aussi, dès aujourd'hui, je me charge entièrement de Théodore Leverd ; il fera des études latines, et deviendra, je l'espère, avocat d'abord, et mon successeur ensuite. — Tel fut le simple et court récit de l'avoué de mon père ; nous partageâmes son admiration ; sa résolution de se charger de Théodore reçut l'assentiment vivement exprimé de mon père, et me causa, à moi, une telle joie, que je me sentais presque de la reconnaissance envers M. Cochain, pour le bien qu'il allait faire à son brave *petit clerc*.

Mettez, à la place de Théodore, un de ces enfans qu'un rien trouble et qu'un rien épouvante ; une de ces faibles et molles natures à qui la moindre contusion fait jeter les hauts cris ; pauvres êtres que la moindre douleur abat, le vol des 35,000 francs était consommé ; M. Dutertre pouvait y perdre une excellente affaire, et M. Cochain une partie de sa fortune.

Il est donc nécessaire, dès la première jeunesse, d'habituer son esprit à savoir tirer de lui-même ses premières et ses plus grandes ressources ; d'accoutumer son corps à toutes les souffrances, et son cœur à toutes les impressions. Entre deux hommes, égaux d'ailleurs, celui-là sera toujours le maître de l'autre, qui lui sera supérieur par l'esprit et par le courage.

ARTHUR DE PILIÈRES.



# LE SAVOYARD

ET

# LE PETIT MARCHAND DES RUES.

# LE SAVOYARD

ET

# LE PETIT MARCHAND DES RUES.



« Chante, tant que la vie est pour toi moins amère.
Enfant, prend ta marmotte et ton léger trousseau;
Répète en cheminant les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau. »

(A. Guiraud.)



« Les peuples de Savoie naissent seulement dans leurs vallées, et n'y reviennent que pour mourir. Semblables à ces grands fleuves que leurs montagnes versent à l'Allemagne, à l'Italie, à la France, ils se répandent comme eux dans les contrées qui les avoisinent, après avoir puisé dans leurs chaumières ce qu'ils n'eussent point trouvé ailleurs, la simplicité et la droiture du cœur, et une fidélité aussi incorruptible que la neige de leurs glaciers. »

(Alex. Guiraud.)



Nº 30.



LE PETIT MARCHAND DES RUES.

Desesserts Editeur. Lith Rigo Frères r. Richer 7.

Desesserts Editeur.

Lith Rigo Freres r. Richer 7.



# LE SAVOYARD

ET

## LE PETIT MARCHAND DES RUES.



E vous étonnez pas de les voir tous deux rangés sous le même titre, car bien qu'en apparence il y ait peu d'analogie entre eux, et qu'ils semblent suivre deux routes bien opposées, ils se rencontrent pourtant au même point : à la souffrance et à la misère, centre fatal d'attraction où viennent converger tous les rayons de cette circonférence immense qu'on nomme *le peuple*. C'est donc sous ce point de vue que nous allons les considérer tous les deux.

Vous les avez vus cent fois, l'un couvert de ses habits grossiers, couleur de suie, le bonnet de grosse laine, de même couleur et de forme conique, enfoncé jusque sur les yeux, essayant de soustraire, autant que possible, ses petites mains à la rigueur du froid, en les cachant dans sa poitrine, sous son habit. Vous avez remarqué son air tristement résigné, et ses yeux mélancoliques, dont sa figure barbouillée de suie fait ressortir le blanc pâle, et le double collier de ses dents fines et régulièrement rangées, qui, par leur contraste avec la couleur de sa figure, éclatent à la vue comme des perles blanches sur un velours noir; sa physionomie vous a frappé aussi, tant elle est bonne et naïve, tant elle inspire la confiance et appelle la sympathie. N'est-ce pas qu'en le regardant, vous comprenez bien la naïveté de ce petit Savoyard qui, trouvant sur sa route un sac de nuit renfermant, entre autres objets, un portefeuille gorgé de billets de banque et un étui à lunettes, disperse négligemment, jette au vent et foule aux pieds les premiers, pour jouer gaîment avec cet instrument, objet d'une curiosité d'autant plus vive chez lui, qu'il ne l'a jamais vu que sur le nez respectable du curé de son village. L'autre, au contraire, a dû attirer votre attention par son air légèrement moqueur, son regard malin, sa parole rapide, sa tenue pleine d'assurance et sa démarche hardie et dégagée. Il n'a pas encore parlé; vous ne savez pas ce qu'il va dire, et vous êtes sûr cependant qu'il dira quelque chose de spirituel ou de singulier. Son esprit vif et rapide ne s'arrête jamais sur une répartie; il vous dirait une farce, il vous ferait un calembourg, plutôt que de rester sans réplique.

Le premier s'efforce de se résigner à la misère; mais s'il n'en est pas accablé, il la porte comme un fardeau, il la sent et s'en attriste, il n'en voit pas le terme, et sa vie est languissante et décolorée. Le peu qu'il gagne, il l'entasse sou à sou, et s'impose de rudes privations pour accroître sans cesse son pauvre trésor.

Le second semble jouer avec la pauvreté, tant il la porte légèrement; il ne sait ce que c'est que la tristesse; il espère un

lendemain toujours meilleur, et, dans sa misère présente, il se repaît de sa fortune à venir; insoucieux du lendemain, il semble croire qu'il est toujours temps de penser à combattre l'infortune et à s'en attrister, lorsqu'elle se présente : aussi il la connaît si bien qu'elle lui est devenue familière et qu'il l'accueille tranquillement comme un de ces hôtes importuns, mais nécessaires, auxquels on se résigne d'abord avec chagrin, et dont on apprend ensuite, à force d'habitude, à supporter la présence sans en être gêné. A-t-il quelques sous devant lui? il les jette, sans réflexion, sans regrets, à la première envie qui le presse. A quoi bon amasser, se dit-il; chaque jour suffit à gagner sa nourriture!

La différence de leurs caractères vient autant de la diversité de leur vie et de leurs occupations, que de la différence de leur origine et des premiers exemples qui ont frappé leur imagination, et des premiers sites qui ont laissé dans leur esprit une empreinte analogue à l'effet de leurs aspects; car l'esprit de l'homme ne reçoit pas seulement l'empreinte des exemples et des mœurs qui l'entourent dans son enfance, mais il prend aussi la teinte des lieux auxquels s'habituent ses regards. L'habitant des montagnes a-t-il l'humeur de l'habitant des côtes, et l'habitant des forêts, celle de l'habitant des villes?

Eh! bien, vous connaissez la Savoie, le Piémont, et l'Auvergne?... Ces régions où la nature étale tant de richesses aux yeux du poète et de l'artiste, tant de misères aux regards du cultivateur. Et pourtant ce pays pauvre et ingrat, ils l'aiment, ces pauvres gens! et le jour qu'ils le quittent pour un pays meilleur, ils versent des larmes amères; c'est qu'ils y laissent, je le sais, une mère, un père, une sœur, des amis, source inépuisable de regrets! Mais ils n'y laisseraient ni parens, ni amis, qu'ils pleureraient encore en le quittant; que bien loin de lui et bien long-temps après, ils pleureraient encore à son seul souvenir, au seul espoir d'y retourner finir leurs vieux jours. Pourquoi?.... C'est que l'on apprend à comprendre les lieux où l'on est né; c'est que chacun d'eux rappelle un souvenir, un bonheur, un rêve peut-être, mais un rêve qui a charmé; chacun d'eux a sa

voix, son langage, sa signification, que celui-là seul entend, qui l'a appris dès son enfance; c'est qu'enfin on aime à mourir où l'on est né.

Je ne vous dirai pas la vie du petit Savoyard dans sa famille, car je vous ai avertis de vous préparer à voir un tableau de misères; et si pauvre, si chétive, si bornée que soit chez son père l'existence du pauvre enfant dont je vous occupe, elle est brillante, opulente, heureuse, comparée à celle qu'il mènera dès le jour où il aura perdu de vue la chaumière paternelle. Le voyez-vous, suivi de sa mère en larmes, de son vieux père, qui s'efforce courageusement de retenir ses pleurs, soutenu par son frère aîné qui l'encourage et fait briller, à travers les douleurs de l'exil, les jours du retour? Voici la croix de pierre qui marque la dernière limite du village voisin; c'est ici qu'il faut se séparer! Les sanglots redoublent, mais l'image divine du Rédempteur est là, placée exprès, pour encourager les faibles et raffermir les forts dans leurs forces chancelantes. A genoux, tendre mère; à genoux, pauvre enfant; levez les yeux et demandez un appui et des consolations à ce Dieu qui eût une mère, et connut les douleurs d'un fils. Le père bénit son fils, et la mère, le serrant sur son cœur, couvrant sa figure de baisers et de larmes, lui répète tout bas la grave bénédiction du père, mêlée à des paroles d'amour dites avec cette voix pénétrante et douce, harmonieuse et vibrante, qui trouve si bien le chemin du cœur! Ils se relèvent, ils sont consolés,... ils sont fortifiés.... Adieu, mon enfant, mon pauvre enfant!... Adieu, mère; adieu, bonne mère!... Adieu!..., adieu! Ils partent, et, aussi long-temps qu'ils peuvent s'entendre, ils se disent adieu de la voix, et quand la distance ne leur permet plus de s'entendre, ils se parlent encore du geste, et leurs lèvres murmurent encore adieu!

Ils partent,.... et les villages qui leur sont connus disparaissent l'un après l'autre à leurs yeux; voici venir au-devant d'eux des villes dont le nom leur est à peine connu, et chaque jour la route s'étend derrière eux et se raccourcit au-devant. Quelle est cette grande ville qui de loin dessine ses contours dans le ciel, par un grand cercle de brouillards épais? C'est

N° 31




LE PETIT SAVOYARD.

Desesserts Editeur

Lith.Rigo Freres, r.Richer, 7.

N° [illegible]

Desesserts Editeur

Lith. Rigo Frères, r. Richer, 7.

Paris! la ville aux mille contrastes, où se trouvent entassés côte à côte les choses, les hommes et les sentimens les plus opposés. Comprenez-vous maintenant pourquoi, si jeune encore, le petit Marchand des rues est déjà railleur, spirituel, sceptique, insoucieux, effronté, sans crainte des hommes et des choses, incapable d'étonnement, et menant de front les sentimens les plus opposés, la gaîté et les privations, les dangers et la plaisanterie? contraste perpétuel, antithèse vivante; c'est un véritable enfant de Paris, et son père ne peut le renier, car le caractère du fils est bien celui du père. Vous pouvez tout craindre et tout espérer de lui; il commettra aussi aisément, suivant les inspirations du moment, un crime, qu'il fera une action sublime.



Or, ses occupations tiennent encore à son caractère et aux lieux où il est né : ici, il porte devant lui, sur une petite table ambulante, un magasin de merceries au petit pied, et vous vend des cordons à deux sous le mètre (nouveau style), ou des épingles à un sou le cent; des aiguilles anglaises surfines à trois sous le paquet : dans un autre endroit, vous le verrez promenant tranquillement dans les rues une *boutique à trois sous et demi, où tout est au choix. On ne comprend pas*, vous dit-il

avec un aplomb surprenant, *comment on peut livrer ces objets, parfaitement établis, pour la somme modique de trois sous et demi!* Là, vous l'entendrez crier d'une voix aiguë et plaisamment cadencée: *Cuillères de bois pour manger des petits pois! Cuillères de buis pour manger de la bouillie! C'est mon père qui les fait, c'est moi qui les vend, c'est moi qui mange l'argent!* Sur le boulevard, écoutez-le répéter patiemment du matin au soir : *Allumettes chimiques allemandes! un sou le paquet, deux sous la boîte!* et, pour prouver l'excellence de sa marchandise, à chaque repos il fait crier une allumette sur la borne voisine, et l'allume aux yeux des passans.

Encourageons-le et ne le plaignons pas; il est heureux autant que personne, ce lutin-là; réservons notre compassion et notre intérêt au petit Savoyard, bien plus à plaindre que lui; quels rudes métiers il fait! Que de courage il lui faut! Sa principale occupation, vous le savez, consiste à ramoner les cheminées; sitôt que les beaux jours sont passés, il vient, avant-coureur de l'hiver, vous rappeler que bientôt le foyer se rallumera; vous entendez alors sa voix claire et perçante crier, dès le matin : *Hoc-to-bo! Faites ramoner vos cheminées!* Et vous figurez-vous la peine que doit lui donner ce travail? Armé de sa *raclette*, s'aidant des reins et des genoux, qu'il protége par de fortes plaques de cuir appelées *genouillères*, il monte dans ces ouvertures étroites et longues, où l'air et la lumière lui manquent presque également; la suie lui tombe dans les yeux, souille ses habits, pénètre jusqu'à la peau, s'y attache, et lui cause de vives démangeaisons. Quelquefois, ces espèces de voyages aériens ne sont pas sans danger; il se trouve des cheminées si étroites qu'il n'y peut passer qu'à peine, et se voit arrêté sans pouvoir ni monter ni descendre. Dans cette position, il suffoque et ne peut appeler de secours, car on n'entendrait pas sa voix qui monte, portée par le tuyau de la cheminée, et se perd dans l'air..... Si quelque circonstance heureuse ne vient à son secours, il peut périr; ou bien des pierres mal cimentées, ébranlées par les efforts qu'il fait en grimpant, peuvent tomber sur lui et le blesser dangereusement.

Presque tous sont comme enrégimentés sous un maître qui, le matin, les disperse dans les divers quartiers de la ville, et, le soir, exige d'eux une certaine somme, à laquelle ils taxent le produit de leur journée. Malheur au pauvre enfant qui revient le soir sans cette somme! les injures grossières, la privation de nourriture, les mauvais traitemens de toute espèce, les coups même deviendront le châtiment injuste de son malheur. Aussi, comme ils tremblent de rentrer le soir à leur logis sans la somme exigée; beaucoup préfèrent, dans ce cas, passer la nuit dehors, couchés au coin d'une borne, sur le pavé de la rue où ils grelottent de froid et de peur, ou bien hors de la ville, étendus dans un fossé des boulevards extérieurs. Oh! comme elle doit leur sembler longue, cette nuit de douleur! comme les heures s'en écoulent lentement au gré de leur souffrance! comme alors ils doivent pleurer amèrement les nuits où, sous l'abri de leur pauvre toît de chaume, ils s'endormaient tranquilles et heureux aux paroles de leur bonne mère! Ces jours de leur enfance, dont le souvenir fait couler leurs pleurs, ils sont passés pour toujours. Hélas! reverront-ils jamais l'humble croix de pierre où ils se sont agenouillés au départ, et le clocher de leur village chéri? N'avais-je pas bien raison de vous dire qu'ils étaient dans l'opulence alors, comparativement à ce qui les attendait?

Mais le jour va renaître bientôt; peut-être seront-ils plus heureux qu'hier; peut-être gagneront-ils en un seul le produit de deux jours; alors ils pourront se présenter avec confiance à leur terrible Mentor, qui les accueillera sans même s'informer de l'endroit où ils auront passé la nuit. Que lui importe en effet? Ce qu'il lui faut, c'est le produit de deux journées; priez Dieu pour que l'espoir du petit Savoyard ne soit pas trompé! — Quand il ne peut mieux faire, il attire l'intérêt des passans, en exposant à leur vue sa *marmotte en vie;* il vous jouera, sur sa *vielle*, un air du pays natal, vous chantera sa petite chansonnette, et dansera même la *bourrée* nationale. Pourriez-vous lui refuser le sou qu'il vous demande si humblement?.... Faut-il, pour vous engager à être charitable envers lui, vous dire un

mot encore qui vous décide?.... Eh! bien, songez qu'il est enfant comme vous, et privé de sa mère, et vous lui ferez bien vîte et de bon cœur l'aumône, pour remercier Dieu de vous avoir conservé la vôtre. N'hésitez pas à faire cette petite bonne action, car vous rougiriez tout-à-l'heure de votre indifférence et de votre dureté de cœur, en lisant l'histoire que je vais vous raconter.

L'année 1839 expirait; on était à la fin du mois de décembre, le plus froid de l'hiver; dix heures venaient de sonner à Saint-Thomas-d'Aquin; c'est l'instant où Paris semble renfermer deux villes, l'une qui dort et puise, dans un repos mérité, des forces pour le travail du lendemain, ou veille pour ajouter au faible produit du jour; l'autre qui s'amuse et folâtre, et ne sait comment dépenser sa fortune; l'une laborieuse et pauvre, l'autre riche et désœuvrée; la première finit la journée et s'endort, quand l'autre commence la sienne et s'éveille.

Les mains dans les poches de son pantalon et sifflant la *Parisienne,* marchant d'un pas que le froid rendait léger, un jeune garçon traversait la rue du Bac. On ne rencontrait plus que de rares piétons, gens attardés par leurs affaires, qui se hâtaient de regagner le coin de leur foyer. Le Parisien, si flâneur dans les autres temps, se montre très-casanier quand il gèle. De brillans équipages, traînés par des chevaux fougueux, troublaient seuls le silence des rues. Leur vue interrompait de temps en temps le sifflottage de notre jeune marcheur et lui arrachait des réflexions qu'il se faisait à demi-voix. — Sont-ils heureux d'avoir des *outils de rentier,* ces particuliers-là?.... Ça m'irait, moi, de me faire carrioler dans des Omnibus de cette façon-là, en compagnie avec soi-seul!....

Or, sifflant et faisant ses réflexions, notre garçon était arrivé devant un superbe hôtel, illuminé splendidement, dans la cour duquel une foule de riches équipages venaient s'arrêter. La curiosité l'arrêta un instant devant cette porte, la curiosité et l'intérêt aussi, et la pitié; car, au coin d'une des grandes bornes, se trouvait un enfant qui implorait avec des larmes la charité de ces hommes qui allaient perdre à l'écarté, en une

heure, ce qui l'eût fait vivre, lui, dix ans dans l'abondance; mais ni ces hommes opulens, ni ces jeunes et belles femmes, dont la chevelure étincelait de diamans, ne l'entendaient ni ne le voyaient; avaient-ils d'ailleurs le temps de penser à un pauvre abandonné? Il s'agissait pour eux d'une bien autre affaire, vraiment!... Ils allaient au bal; et les voitures passaient devant lui, sans qu'aucune voix répondît à la sienne, sans qu'un seul regard se fixât un instant sur lui, sans qu'aucune main eût laissé tomber dans sa main la pauvre aumône qu'il attendait. Une voiture s'avança; celle-ci, le carreau de la portière baissé, marchait assez lentement pour lui faire espérer d'être entendu; il s'avance donc plus près, trop près, hélas! car tout-à-coup les chevaux, excités par un coup de fouet, s'élancent avec rapidité; le pauvre enfant est renversé.... Notre faiseur de réflexions se précipite aussitôt vers lui et le relève, en apostrophant ainsi le conducteur de la voiture : — Dites-donc, cocher de malheur! ne vous gênez plus; écrasez le pauvre monde maintenant! — Paroles inutiles et perdues : la voiture avait passé comme une flèche. Jacques Lerond, c'était le nom du jeune homme, s'aperçut bientôt avec plaisir que le petit avait eu plus de peur que de mal. — Que fais-tu là, moutard? — J'attendais quelques sous.... — Pourquoi demandes-tu l'aumône?... est-ce qu'un brave garçon demande l'aumône? Pourquoi n'es-tu pas à cette heure à ta chambrée? — Parce que je n'ai pas fait aujourd'hui ma journée, et que mon maître me battra si je rentre sans argent, lui répond en sanglottant le petit Savoyard. — C'est un vilain modèle que ton maître, tu peux lui dire de ma part. Et combien te faut-il pour le satisfaire, ton bourreau de patron? — Douze sous, et je n'en ai pas le premier. — Peste! et moi qui n'ai gagné que cela aujourd'hui, avec mes chimiques; si je reviens à la maison sans argent, je recevrai une fameuse danse de mon père. — Vous avez un père! — Cette bêtise! Certainement que j'en ai un *de père* et une mère aussi. — Oh! que vous êtes heureux! — Au fait, c'est vrai ça! Tiens, voilà tes douze sous; au bout du compte, vaut mieux être battu par un père que par un étranger : il frappe toujours moins fort et moins

long-temps. Viens avec moi, je te vais reconduire à ton logis ; et avant que le petit Savoyard, étonné et ravi, eût eu le temps de le remercier de son dévouement, Jacques l'entraînait, d'un pas rapide ; il le reconduisit à son maître, puis s'en fut chez lui, un peu soucieux de la façon dont son père prendrait l'histoire des douze sous. Mais le père Lerond, qui sous une rude apparence cachait un cœur généreux et savait son fils véridique, l'écouta tranquillement jusqu'au bout; puis, au lieu de le battre, il le loua de sa générosité, en lui disant : Tu as bien fait, garçon; nous sommes plus pauvres de douze sous, mais nous sommes plus riches d'une bonne action, et nous y gagnons encore.

Le pauvre Jacques, donnant tout son argent à un plus pauvre que lui, et le donnant au risque d'une rude correction, n'est-il pas un noble et admirable exemple de charité?....

Oh ! gloire au noble *petit Marchand des rues !* Honte et mépris à l'enfant riche qui ne sent pas des larmes dans ses yeux et de l'émotion dans son cœur, à l'aspect d'un enfant pauvre et souffrant !... Honte et mépris à l'enfant bassement égoïste, qui ne comprend pas le bonheur de secourir son semblable; à celui qui ne sait pas prélever sur ses plaisirs la part des pauvres, honte et mépris !...

JULES MOUNIER.

FIN.



# TABLE DES MATIÈRES.



